

**SOUS LES PAVÉS  
LA RAGE**

ISBN : 978-2-918721-71-0  
ISSN : 2606-538X

**LA LUTTE DES CLASSES  
TUE EN MAI**  
Diego Arrabal

La sonnerie acide du téléphone vrilla agressivement l'appartement. Tiré de son rêve érotique, le commissaire Pelletier poussa un soupir de résignation. Depuis maintenant plusieurs semaines, ce songe s'imposait régulièrement dans ses nuits. Depuis que Colette, qu'il employait comme bonne et cuisinière, se refusait à lui. Entraînée dans la bourrasque d'imbécillités qui depuis le mois de mars se déversaient à longueur de programmes radiophoniques ou de lectures féminines, elle prétendait que son corps lui appartenait, et que donc lui, bien que son patron, devait faire le deuil des étreintes ancillaires auxquelles il s'était habitué depuis de longues années. Pelletier regarda la pendule sur la cheminée de marbre gris, elle marquait cinq heures vingt. Mauvais signe. En règle générale un appel à ces heures indues n'augurait rien de bon. C'est donc avec un funeste pressentiment qu'il décrocha. Et non seulement le message qui lui fut délivré ne calma pas la colère due à la frustration, mais consolida son impression de catastrophe.

**Bagnères-de-Bigorre, 27 mai 1968, six heures, lieu-dit Monlôo.**

Un petit vent frisquet agitait les futaies et ronciers qui

abondaient entre le cours vivace de l'Adourette, le chemin creusé par des années de transit piétonnier et la voie ferrée. Le quartier, une sorte de *no man's land* bucolique entre ville et terrains agricoles, était peu fréquenté. C'est donc par hasard qu'un des cadres des abattoirs, situés au bord du ruisseau, qui prenait son poste de surveillance quotidienne pour empêcher l'occupation des ateliers par les employés grévistes avait aperçu la masse sombre dans l'eau et prévenu le commissariat. Lorsque Pelletier arriva, le soleil était encore caché par la masse du Haut de la Côte, et le ciel livide n'annonçait pas une belle journée de printemps. Dans la pénombre qui persistait, on distinguait les silhouettes de l'inspecteur Candebat, d'astreinte la nuit dernière, et celle plus juvénile du docteur Thalés penchées sur une forme inerte que deux gardiens grelottants sous la chemise de leur uniforme d'été avaient tirée de l'eau. L'abondante rosée de l'herbe drue envahissait les chaussures légères du policier. Sa mauvaise humeur monta d'un cran, et c'est d'une voix mauvaise qu'il héla le médecin. Celui-ci, en poste depuis une dizaine d'années dans la bourgade, faisait office de légiste lorsqu'une mort violente ou suspecte intervenait. Pour la quatrième fois en un peu plus d'une semaine, Thalés confirma qu'il s'agissait certainement d'un homicide, commis suivant un *modus operandi* identique aux trois autres.

Pelletier eut un haut-le-cœur en posant son regard sur le cadavre qui gisait à leurs pieds. L'horreur avait atteint son paroxysme, c'était la femme du premier magistrat de la ville : Mme Campayou. Le médecin poursuivit d'une voix posée la description de ses premières constatations. D'après lui, la mort devait se situer entre vingt-deux heures la veille et une heure du matin. Elle était consécutive à un choc violent sur le crâne suivi d'une strangulation avec un lien souple, comme l'attestaient les marques autour de la

gorge. D'après les égratignures sur les bras, les jambes et la face, il était probable que le corps ait été jeté depuis le pont de pierre moins d'un kilomètre en amont, et transporté par le courant, assez fort en cette période de l'année. Bien entendu, conclut-il, tout cela devait être confirmé par son confrère lors de l'examen post-mortem à l'Institut médico-légal de Toulouse. Le commissaire donna les instructions à son inspecteur et aux deux policiers en uniforme. Puis, il se mit au volant de sa DS de fonction.

À cette heure matinale, la petite ville était plongée d'habitude dans une torpeur provinciale, rompue seulement par les vélos des ouvriers se rendant vers les entreprises qui l'entouraient, ou par le vrombissement grave des bus de ramassage ayant la même destination. Mais ce matin, comme ceux des deux semaines précédentes, un calme sépulcral planait sur les rues. Comme si la ville retenait son souffle, des centaines de paires d'yeux sur le qui-vive scrutant les alentours en une menace silencieuse. Ce n'est que plus tard dans la journée que l'animation s'emparerait de la cité, cortèges de salariés grévistes et meetings improvisés sur les allées des Coustous déploieraient banderoles multicolores et drapeaux rouges, tandis qu'une clameur scanderait les slogans nés début mai sur le pavé parisien. À la seule évocation des événements en train de se dérouler sous ses yeux, Pelletier fit une grimace entre dégoût de la populace et irritation de sentir son monde bien ordonné – les patrons commandent, le populo obéit docilement, sinon la police le remet à sa place – vaciller en France. Il sentait viscéralement le danger et rêvait de réprimer ces jean-foutre, mais d'une part les ordres étaient de faire le dos rond, et d'autre part ce n'est pas avec ses quatre inspecteurs et les dix gardiens qui composaient son commissariat qu'il aurait les moyens d'agir. De plus, étant sur

tous les fronts, ses hommes commençaient sérieusement à flancher, partagés entre l'essoufflement face aux heures supplémentaires pour certains et le désir de rejoindre le mouvement contestataire pour d'autres. Comme si cela ne suffisait pas, à la tâche de maintien de l'ordre s'étaient greffés quatre homicides délicats à résoudre.

Tout avait commencé le mardi précédent, le 21 mai. Une journée plutôt calme malgré les débrayages massifs des usines de la ville : construction mécanique, ateliers ferroviaires et fabriques textiles étaient occupés, et les piquets de grève faisaient maintenant partie du paysage. Même les ouvriers qui refusaient de s'arrêter avaient cédé et ne cherchaient plus à prendre leur poste en forçant les obstacles et feux de camp aux portes d'entrée des usines. Une sorte de paix des braves s'était installée. C'était en fin d'après-midi que l'espoir d'un peu de repos pour les policiers s'était envolé brutalement avec la découverte dans l'Adour du corps sans vie d'Émile Lestaque, un notable bien pourvu puisqu'il était le second actionnaire des ateliers ferroviaires qui employaient mille cinq cents salariés à Bagnères. Non seulement un poids lourd financier, mais aussi le dirigeant local du parti au pouvoir. Tête de Turc toute trouvée pour les manifestants qui le conspuaient à longueur de meeting. La question d'une vengeance prolétaire s'était posée, surtout après la découverte à son bureau de plusieurs lettres anonymes menaçantes. Mais à ce stade-là l'enquête n'avait pas encore apporté de preuves solides. Seule certitude : il avait été assommé, puis étranglé avec une sangle avant d'être précipité dans les eaux tumultueuses du fleuve traversant la cité thermale. Le drame s'était amplifié le vendredi en fin de matinée, quand des ouvriers grévistes de la marbrerie avaient donné l'alerte en découvrant un corps de femme qui flottait dans le bief ali-

mentant les machines de ponçage et de découpe. Il s'avéra que c'était Anne-Sophie Abadie, l'intransigeante patronne des patrons des Hautes-Pyrénées, négociatrice procédurière capable de tous les coups fourrés et dirigeante d'entreprise sans le moindre scrupule ou état d'âme vis-à-vis de ses employés. Une femme à poigne donc, accompagnée de la liste interminable d'ennemis qu'on imagine. Elle aussi avait trouvé la mort de la même manière. Coïncidence ou geste prémédité ? Les policiers furent confrontés à un troisième cadavre mort dans des circonstances analogues, le même vendredi soir. Les eaux impétueuses de l'Adour avaient jeté dans les fourrés ornant la rive le corps d'un homme. Il s'agissait cette fois de Marcel Bertrane, propriétaire du Crédit de Bigorre ; un usurier dans l'âme qui avait agrandi la fortune familiale, comme son père avant lui, sur la misère et le désarroi des plus humbles. À ce stade il devenait clair que s'il ne s'agissait pas de la croisade d'une organisation marxiste ou anarchiste, on était bien face à un règlement de compte à caractère politique de la part d'un ou plusieurs individus. Pelletier et ses hommes avaient assez rapidement mis la main sur un suspect potentiel en la personne de François Da Silva. L'homme, un ouvrier d'une des usines de Mme Abadie, avait été licencié dès le début des grèves parce qu'il organisait les blocages d'entreprise. Certes, il était délégué syndical, mais cela n'avait pas arrêté la bouillante femme d'affaires. Par ailleurs, il était, d'après les rapports des « jaunes » auprès des RG, le créateur des slogans hostiles à Lestaque, et il s'avéra qu'il était endetté auprès de Bertrane, qu'il avait menacé violemment en sortant de sa banque quelques jours auparavant. Enfin, à son domicile, on trouva un nombre important d'exemplaires de *L'Humanité* caviardés comme pour rédiger les courriers anonymes retrouvés chez toutes les victimes.

D'après le suspect, ils lui servaient à réaliser les clichés des pancartes de manifestation. Certes ce n'étaient que des preuves indirectes, mais elles constituaient un faisceau de présomptions, suffisantes pour le mettre en garde à vue. Et celle-ci s'était achevée la veille à vingt heures.

**Bagnères-de-Bigorre, 27 mai 1968, six heures quarante-cinq, commissariat rue Saint-Blaise.**

Assis au bureau de l'un des inspecteurs, Pelletier rédigeait maladroitement le procès-verbal de fin de garde à vue du suspect. En effet, bien que celle-ci ait pris fin la veille, il avait sciemment omis d'ordonner à l'un de ses hommes d'élargir le suspect comme le lui avait demandé le juge d'instruction, les charges étant insuffisantes à ce stade pour l'inculper en bonne et due forme. Aigri, le commissaire avait outrepassé ses prérogatives par simple désir d'importuner au maximum Da Silva. Maintenant, il s'en mordait les doigts, car il n'avait plus le moindre suspect et devait reprendre l'enquête à son début. Arguant avec mauvaise foi que la libération avait été reportée parce que l'inspecteur chargé de la procédure s'était déclaré gréviste dimanche, Pelletier négocia une bonne demi-heure jusqu'à ce que le syndicaliste accepte de signer un PV antidaté pour ne pas porter préjudice à ce policier.

**Bagnères-de-Bigorre, 27 mai 1968, sept heures cinquante, Castel Campayou.**

Une gouvernante sans âge avait introduit le commissaire dans un petit salon situé près du vaste hall d'entrée. L'attente fut brève, Frédéric Campayou vint l'y rejoindre au bout de deux ou trois minutes. Il semblait soucieux, moins jovial que d'habitude. Ses traits étaient ternes sous sa chevelure bouclée, et ses mains menaient d'une vie autonome inhabituelle chez cet homme si fier de son *self-control*. En

quelques mots choisis, Pelletier lui annonça la terrible nouvelle. Le maire accusa le choc. Au bout d'un moment, il confia au policier que le matin même, il avait remarqué que sa femme n'avait pas dormi dans sa chambre et qu'il attendait une heure convenable pour appeler les personnes chez qui elle avait passé la soirée de la veille. À son tour, Pelletier fit un exposé des éléments dont ils disposaient. Le maire réagit avec mauvaise humeur, imputant la mort de sa femme au manque de courage du juge d'instruction qui avait fait libérer Da Silva la veille. Mal à l'aise le commissaire, ne révéla cependant pas que leur suspect était hors de cause, car au moment des faits, il croupissait encore au fond d'une cellule rue Saint-Blaise.

Le maire avait accédé sans barguigner à la demande du policier, et ils se trouvaient tous les deux dans les appartements de Jeanne-Augustine de Couzac, épouse Campayou. La fouille révéla l'existence de courriers anonymes dont Campayou ignorait tout. Le commissaire les saisit, ainsi qu'un certain nombre de documents personnels de la victime, dans l'espoir de découvrir quelque chose de constructif.

### **Bagnères-de-Bigorre, 28 mai 1968, treize heures, commissariat, rue Saint-Blaise.**

Depuis ce matin-là, Pelletier était déprimé. La veille, les accords de Grenelle, signés dans la nuit de dimanche à lundi, avaient été rejetés par les grévistes qui décidaient de poursuivre le mouvement, tandis que quelques heures plus tôt, Mitterand avait évoqué un gouvernement dirigé par Mendès-France face à la vacance du pouvoir. Tout ce que le commissaire redoutait le plus semblait en train de se passer. Seule consolation : les concordances entre les quatre meurtres se consolidaient sur le plan matériel. Le recoupement des constatations médico-légales montrait

sans équivoque qu'il n'y avait qu'un seul et unique auteur.

En milieu de matinée, le policier s'était rendu à Pau rencontrer maître Ledieu, notaire de la victime. Il fallut à ce petit homme cauteleux plus d'une heure pour informer le commissaire des dispositions testamentaires, pourtant fort simples, de Mme Cauzac épouse Campayou. Il conclut l'entretien en lui remettant un pli que celle-ci lui avait confié pour le commissaire de Bagnères-de-Bigorre, dans l'hypothèse où elle disparaîtrait dans des circonstances violentes. Pelletier attendit fiévreusement d'être de retour à son bureau pour décacheter l'enveloppe.

Il ne faisait aucun doute à la lecture de la longue lettre de l'épouse du maire que Frédéric Campayou avait longuement prémédité l'élimination de son épouse. Rédigée à peine trois semaines plus tôt, la missive de Jeanne-Augustine de Couzac confessait son adultère, décrivait la façon orageuse dont s'était déroulée une discussion avec son époux afin de se mettre d'accord sur les termes du divorce, et s'achevait sur les menaces de mort que celui-ci avait proférées si elle persistait dans son projet de départ avec son amant. À l'aide des éléments apportés de façon posthume par la victime, le policier disposait désormais d'une vision parfaitement claire du schéma criminel : profitant de la tension politique pour aiguiller les enquêteurs sur une piste facile, Frédéric Campayou – lecteur consommé d'Agatha Christie, ce qu'il avait confirmé la veille au policier devant l'impressionnante collection d'ouvrages de l'auteure britannique – avait noyé son crime dans une suite d'autres auxquels il ne pouvait pas être mêlé.

Pelletier soupira. Tout était limpide, et pourtant un seul point le révoltait dans la confession, l'identité, et surtout l'origine sociale de l'amant. Quel mauvais goût, quelle déchéance pour une femme du monde d'envisager de

refaire sa vie avec un simple ouvrier. Lady Chatterley, ce n'est que de la littérature, mais dans le monde réel, une de Couzac n'envisage pas d'épouser un Da Silva. L'affront était insoutenable. Soupesant l'épaisseur du dossier qu'il venait de commencer et celle du dossier Da Silva, Pelletier prit une décision raisonnable. Il appela l'inspecteur Candebat et lui enjoignit d'aller arrêter le syndicaliste.

Dernier ouvrage paru : *N'y voyez rien de personnel*, Arcane 17.

**RÉGLISSE ET  
LA CLÉ DE HUIT**  
Alain Bellet

À vive allure, le panier à salade avait quitté le commissariat du quartier Ledru-Rollin, rue Traversière. À son bord, le brigadier Robert Josselin et trois gardiens de la Paix sous ses ordres détestaient leur destination ! Le passage du Chantier, ou encore celui de la Boule Blanche où l'assassin Pierre-François Lacenaire s'était fait pincer, deux appellations pour la même issue de voisinage, toujours de furieuses embrouilles !

Josselin marchait à l'ancienne et croyait encore que le général de Gaulle pointait volontiers chez les perdreaux de l'année ! Les passages du faubourg, c'étaient les mains vernies, noires ou fatiguées des ouvriers parisiens, qu'il prenait généralement sur la figure. Des héritiers des mêmes de la Commune ou de Quarante-Huit mêlés, il ne les aimait guère, ces vieux gueulards, le fonctionnaire de police Josselin.

Moi, je les regardais passer, les cons de bleus, toujours les mêmes poireaux insipides venant se frotter à la fine fleur rosée des artisans ! Leurs doigts restés roses à cause du vernis d'acajou, les vieux ébénistes ne souhaitaient pas vraiment leur visite, diurne ou nocturne. La lune et le soleil

n'y étaient évidemment pour rien dans les animosités réciproques des faiseurs de meubles à l'ancienne et des ploucs sans instruction, qui étaient alors censés être les gardiens de la paix, s'assurant la santé de la Sainte Colombe par tous les temps !

Les artisans d'ici étaient les descendants de la section des Piques, les vainqueurs de Bastille, et l'an Quatre-vingt-neuf, diable, ça comptait dans mon faubourg d'enfance.

Les artisans du faubourg m'appelaient Réglisse, c'était dire si ma langue était noire, poisseuse, chargée, bref, un poème d'anarchie exacerbée que cette longue langue à tirer bien plus souvent qu'à son tour.

J'avais poussé entre les pavés disjoints du passage, emprunté chaque jour pour gagner l'école des garçons gratuite et obligatoire de la rue de Charenton, et les grandes manifestations ouvrières et pacifistes exigeant la paix en Algérie qui passaient régulièrement dans mon faubourg pour clamer sous nos fenêtres que Messali Hadj n'était pas un assassin ordinaire, mais l'artisan d'une république à venir, sans turbans, ni enturbanné de voisinage...

En face, entre Pinay, Auriol, Coty et de Gaulle, je n'avais jamais cru que quelqu'un de sérieux comprenait quelque chose à tout ça. Alors la guerre était venue, comme les événements ont fleuri, à Alger, ou au Quartier latin plus tard, c'était kif. Kif, oui. Les keufs d'alors, ils s'occupaient davantage des voleurs de poule, des maquereaux du faubourg Saint-Denis et des vélos, pas de la militance. Aux militants, ils n'y comprenaient rien, les keufs, c'était une histoire de QI, d'après ce qu'avait dit Maurice Thorez avant de partir en grandes vacances en laissant la belle Jeannette *Vermeersch* toute penaude sur le bord des grands boulevards rétrécis des lendemains désenchantés depuis la mort de son chef de mari. Montand les chantait encore, les fameux boulevards, bien avant la crise, à pieds ou à bicyclette...

Très jeune, j'adorais la politique des comptoirs où je retrouvais mon père entre deux tangages appuyés, la politique des journaux du soir vendus par le braillard du marché d'Aligre, ou au kiosque de la salle des pas que l'on perdait, où flânaient des banlieusards égarés dans la gare de la Bastille toute proche, au sortir du cinéma Lux-Bastille où ils avaient galopé derrière Michel Strogoff pendant deux bonnes heures !

J'aimais flâner dans les rues, regarder les greluches aussi novices que moi saluer les marchands de meubles, bref les années soixante possédaient encore une assez jolie patine pour qui aimait la cire, le vernis, l'encens, et la bonne verve qui ne se résumait pas à deux tics de langages et quatre ou cinq lieux communs.

Mon père était communiste, et j'avais toujours été bercé par ses histoires collectives. Son propre paternel avait été résistant coco, et l'autre grand-père, le maternel, avait choisi de cultiver les croix de Lorraine avec Jacques Chaban-Delmas en grand officiant. J'aimais bien quand ils se disputaient tous les deux, mais pour finir leurs disputes, ils s'accordaient toujours sur le dos, les boches.

Quelques semaines avant mai, j'avais écouté en vrai, devant mézigue, et pour la première fois, Paul Ricœur ; une autre fois c'était Gabriel Mazneff... Je me souviens aussi du ciné-club où j'avais vu *Ascenseur pour l'échafaud*, *Le Chien andalou*, *Le Cuirassé Potemkine*... Un tas de choses faisait comme un background, entre mes seize et mes dix-neuf ans, avec mon implication dans les mouvements anti-guerre contre la guerre du Vietnam. C'était elle, la matrice dans laquelle les choses allaient arriver, se mettre en place.

Presque naturellement, la vie avait glissé bien vite, et au sortir de l'école, sans diplôme, je travaillais désormais dans le provisoire, l'intérim, l'aléatoire pas désagréable du tout

entre deux rendez-vous, deux tourterelles enchanteresses et des envies de vacances ! J'étais l'abonné des petits boulots, dans une époque où il y en avait encore. Tu prenais un travail pour un mois, puis tu reprenais des vacances, et ainsi de suite. J'étais coursier, travaillais dans la journée, mais la plupart du temps, les patrons oublient que les coursiers s'arrêtent où ils veulent avec leur mobylette bleue.

Quand mai-juin 68 débarqua sur le pavé avec ses drapeaux rouges et noirs, moi, je n'étais pas en grève. J'arrêtais de bosser. De ces deux mois, je crois que j'ai raté la première semaine des événements comme on rate un film, puis j'ai commencé à m'y impliquer lorsque les CRS ont bloqué le boulevard Saint-Michel. Là, j'étais à fond dans la péloche, dans l'écran, quoi.

Je rentrais juste du Sud-Ouest, où j'étais resté plusieurs semaines à me faire dorloter par des amis, quand le Quartier latin s'enflamma en quelques heures.

Les étudiants s'occupaient surtout d'eux-mêmes, de leurs revendications, du droit légitime à fréquenter sans limites le dortoir des filles de Nanterre et réciproquement, de la lourdeur des vieilles lunes qui dirigeaient les facultés. Pourtant, c'était Paul Ricœur, le patron de l'Université de Nanterre à cette époque, et je n'ai jamais vraiment compris le Mouvement du 22 mars et ses revendications corporatistes. Daniel Cohn-Bendit préparait-il consciemment sa carrière libérale en haranguant la foule assise sur les pavés du boulevard Saint-Michel ce matin-là devant le lycée Saint-Louis ?

Ça devait être un vendredi ou un jeudi matin, le 5 ou 6 mai. À les regarder depuis le trottoir d'en face, les jeunes gens semblaient déterminés, mais je leur trouvais décidément un peu trop de cravates, les cheveux bien coupés, comme leurs pères. La Révolution à venir leur bouffait les

lèvres, les mots rassembleurs enflaient à perte de vue les visages ébahis, parfois boutonneux. Ils voulaient vivre sans contrainte, qu'ils criaient, assoiffés de vertiges annoncés, libres, humains, presque humanistes. Le croyaient-ils ?

Ils se rassemblaient, serrés, joyeux, débonnaires, mais déjà en face, les gardes mobiles déployaient le grand jeu. CRS, SS, c'était facile à retenir comme couplet, même pour un garçon sans pedigree ni carrière, sans devenir tracé.

Les flics ordinaires des commissariats parisiens donnaient un coup de main à la répression, le brigadier Josselin désertait la place de la Bastille et l'ébénisterie pour tabasser les gamins regroupés dans le quartier des écoles. Je l'avais bien vu, le museau redressé, les paluches en avant, la bêtise crasse un peu partout.

Le Quartier latin s'était soudainement mis à l'heure des parlotes qui sauvent le monde. Les jeunes gens se souriaient, et je me retrouvais presque à plein temps le nez au vent, courant d'une Assemblée générale à une autre pour écouter les saints cantiques des apôtres figés de la très vieille révolution d'Octobre.

Dans la cour de la Sorbonne, seuls Louis Pasteur et Victor Hugo conservaient une allure paisible dans leur costume de blanche pierre. La grande agitation des mains et des gosiers allait changer le monde ; fallait quand même que les ouvriers débraient, eux aussi. Je n'avais pas arrêté de m'impliquer, je ne rentrais plus chez moi, dormant à peu près dans toutes les facs dans lesquelles je n'avais jamais étudié quoi que ce soit. Censier, Sorbonne, les discours, pas forcément tout seul, ça se libérait, rapide...

Les premiers jours, je faisais du tourisme individuel, individualiste même, et ce fut dans ce mouvement que je rencontrais des gens avec lesquels j'allais me lier d'amitié. Dans les rues, dans les manifestations, dans les débats.

Je fréquentais la Sorbonne et le Théâtre de l'Odéon. Les

intervenants s'écoutaient parler, ça n'avancait pas. Et en même temps, il se vivait là un bras de fer avec Jean-Louis Barrault. Je me suis intéressé à Barrault et aux autres, à la place du théâtre, à partir de septembre 68 et l'année 69, vendant le journal *Le Monde* sur le boulevard Saint-Michel.

Mai 68, c'était comme une grosse serrure qui saute, on ouvre des portes battantes, sur le moment on ne s'en rend peut-être pas bien compte, et le jugement partagé par des milliers de gens concerne le pouvoir politique comme bien commun, volé par une bande de gangsters conservateurs ou libéraux...

Devant le grand portail de la Sorbonne, un général des pompiers de Paris assure la garde de la grande cour pavée transformée ce soir-là en hôpital de campagne. Les affrontements ont été très violents. C'est vendredi, la Sorbonne est occupée massivement par les manifestants. Ça s'est battu sérieusement depuis plusieurs jours. Ce soir, le gouvernement a décidé de récupérer la faculté et d'en chasser tout ce qui campe dedans, y compris les blessés plus ou moins gravement atteints. Arrivent les CRS d'un côté, de l'autre un homme en grand uniforme, un officier supérieur des pompiers de Paris, avec son col blanc, sa cravate rouge carmin, son casque brillant, sa clé à molette dorée en main. Il menace les policiers :

« Le premier qui force le passage est un homme mort. C'est un hôpital, ici. Ce soir, il est sous ma responsabilité, personne ne rentre. »

Quelques applaudissements s'échappent de nos mains étonnées. Des dizaines de jeunes se regroupent autour de lui. Il tient son outil à la main. C'est mieux qu'un bâton, mieux qu'une crosse de fusil, il peut tuer quelqu'un avec ça...

Tout le monde pousse. Les étudiants reculent. Les CRS

avacent. Des fonctionnaires de la police nationale leur donnent un coup de main. Je les regarde, sans bouger, le dos contre le porche de la Sorbonne.

Je n'ai pas peur d'eux, le chef pompier me protège comme il protège les veuves, les orphelins et les blessés, ce soir. Le brigadier Josselin nous fait face, un énorme bâton en main.

Le chef des pompiers de Paris est devant lui. Je vois ses doigts crispés sur la grande clé de cuivre. Il vient de faire un pas vers la bleusaille. Foi de Réglisse, je suis subjugué. Le visage impassible, le regard froid, le dos raide dans son uniforme d'apparat, l'homme du feu semble transi. Sa détermination ne peut disparaître. L'Histoire immédiate se fraye un passage dans sa main tendue. Ça pousse devant. Trop, ça pousse trop. Les bottes réglementaires dérapent sur le bitume. Les baskets glissent. Les godillots avancent, avancent... Josselin, le brigadier de la Bastille, se trouve dans le sillon de la grande clé de cuivre.

« Reculez-vous, sinon... »

— Dégagez, Monsieur l'Officier, laissez-nous entrer dans la Sorbonne...

— C'est un hôpital, merde ! On respecte les hôpitaux ! »

La main est partie. Le poignet a tourné. La clé vient de faire son office. Tout le monde crie. Les flics reculent, les CRS grondent, mais ne bougent plus.

Je suis penché par terre et regarde le brigadier Robert Josselin étalé sur le sol, son lourd visage en sang. Je me penche, lui parle, l'encourage à tenter de se redresser...

« Venez, Brigadier, faites-moi confiance, on va vous tirer de là, c'est un hosto ici, qu'il a dit tout à l'heure, le pompier... Il a vu rouge, le pimpon, vous l'avez mis en colère, à force de pousser sans l'écouter... »

Dans la cohue, l'officier sexagénaire a disparu. Les

gardes mobiles l'ont laissé s'éloigner. Déterminé, il a gardé la porte, elle était pour Josselin, et celui-ci est entré, il a été soigné...

En ressortant dans la rue, j'ai ramassé la grande clé à molette abandonnée, et d'un pas décidé, je gagne la Seine, la lève en l'air et la jette dans l'onde sous le regard d'une fille qui m'avait suivi.

On m'appelait encore Réglisse, et cette nuit-là, je le savais, j'avais grandi.

¡ **VIVA PARIS !**  
Maïté Bernard

Mario descend la rue Soufflot. Il a deux journaux sous le bras, *Le Monde*, qui annonce la signature des accords de Grenelle, et *Life*, avec une belle Marianne de la révolution en couverture. La photo a dû être prise au début du mois, quand les étudiants ont envahi le quartier. Mais ce matin, Paris est redevenu immuable, au-dessus de tout.

Mario inspire le bon air vicié de la ville de Victor Hugo, Balzac, Dumas, Flaubert, la ville des écrivains. La ville des femmes, se dit-il en voyant une jeunesse en jupe courte courir vers le boulevard Saint-Michel. Mario sourit en pensant qu'après *La Ville et les chiens*, il aurait pu écrire *La Ville et les chiennes*. Il gardera cette pensée pour lui. On ne devient pas un grand écrivain qu'en écrivant de grands livres. On devient un grand écrivain en se prenant au sérieux. Rien ne lui importe plus que sa carrière. Bien sûr, il aime sa femme, Patricia, qui l'attend dans leur appartement londonien, et il aime leur petit garçon, Álvaro, et leur bébé, Gonzalo. Il les aime tendrement et féroce­ment, ses fils, il les aime comme ne l'a pas aimé son père, qui l'a abandonné avant sa naissance, tache tellement honteuse que sa famille lui a fait croire pendant dix ans que cet homme indigne était

mort. Mais Mario ne regrette rien et n'en veut à personne. Il a sa propre famille maintenant, et surtout, il a sa carrière, ses livres, il s'assoit tous les jours à sa machine à écrire, et c'est là qu'il répare. Là, il est un Dieu, se dit-il les mains dans les poches, un sourire flottant sous sa moustache.

Une femme sort d'un bar-tabac. Elle a un trench noué à la ceinture qui souligne ses hanches rondes et fermes. Elle avance lentement, comme sur une corde. Il se demande comment est son nombril. Chez les hommes, c'est sans intérêt, le nombril, c'est là parce qu'il le faut, mais chez les femmes, c'est ce carrefour de tous les possibles, celui où on décide si on monte ou si on descend...

Allons bon, Mario bande. En plein Paris ! Mais il a le droit, après tout. Il peut se faire Paris, il peut se faire la plus belle ville du monde, par-devant, par-derrière, autant de fois qu'il veut ! Il n'est plus ce jeune péruvien de vingt et un ans qui était arrivé ici grâce à un concours de nouvelles, parce que *La Revue française* l'avait sélectionné, lui, le petit provincial d'Arequipa, le jeune marié obligé d'avoir sept métiers pour se nourrir et nourrir sa femme d'alors, la tante Julia, et qu'il partait, qu'il allait laisser le Pacifique dans son dos, voler au-dessus de l'Amazonie, traverser l'Atlantique, et arriver ici, dans ce pays mythique, cette ville rêvée, où avaient vécu les écrivains qu'il admirait le plus au monde. C'est là, durant ce voyage qui devait durer quinze jours, mais qu'il a fait durer un mois, qu'il a compris qu'à Paris, et Paris seulement, il pourrait devenir écrivain. Et maintenant, il entre au jardin du Luxembourg comme chez lui, parce qu'il est un grand écrivain, et que les grands écrivains, d'où qu'ils viennent, ont tous leurs racines ici, à Paris.

Il décide d'aller s'asseoir près de la fontaine de Médicis pour lire tranquillement ses journaux. Il avise une chaise et

la place de manière à voir la fontaine et le grand bassin. Il soupire d'aise et déplie *Le Monde*. Alors, qu'est-ce qu'il se passe de beau ? Il parcourt rapidement les titres. Le Premier ministre Georges Pompidou... Les syndicats... Le patronat... Augmentation du SMIG... Ah, trente-cinq pour cent quand même... Mario se demande si ça va tenir... Il n'a pas le temps de voir si ses doutes sont partagés, un homme en trench le sort de ses pensées en ordonnant brusquement :

« Ici ! »

Mario cherche son chien des yeux. Ne sont-ils pas interdits dans le jardin ? Mais c'est une jolie jeune femme qui s'approche. Non, ce n'était quand même pas à elle que l'homme s'adressait ? Eh bien si. Il lui désigne une chaise à ses côtés et elle vient prendre place, charmante potiche avec ses cheveux laqués en arrière, sa chemise lavallière, sa petite jupe noire et ses escarpins à talon bobine. Elle garde son sac à main au bras et replie les jambes sur le côté. Ça ne doit pas être confortable de tenir la pose, mais croiser les jambes, c'est pour les gauchistes et les agui-cheuses. Stéphane Audran, voilà quelqu'un qui doit croiser et décroiser les jambes. La grande bourgeoise qui n'a pas l'air de penser à ça, mais à qui il ne faut pas en promettre...

L'homme en trench a la quarantaine, l'obéissante vingt ans de moins. Sa femme ? Sa fille ? Sa maîtresse ? Mario essaie de voir s'ils ont des alliances. L'homme ouvre un journal et commence à lire un article à voix haute. Les acquis sociaux des accords de Grenelle sont sans précédent depuis la Libération, voire depuis 1936 : droit syndical dans l'entreprise, paiement des jours de grève à cinquante pour cent, etc. Puis il lui explique ce qu'elle doit en penser. De Gaulle ne sera jamais remplacé par Mitterrand ou Mendès-France. Des faquins, comparés au Général. De Gaulle n'a pas besoin du PCF. Les cocos essaient de faire croire

qu'ils peuvent s'entendre avec lui, mais on n'est plus en 44, on est dans le monde moderne, et le monde moderne, ce n'est pas un monde nouveau, voilà ce que ces soi-disant révolutionnaires ne comprennent pas.

Quel idiot ! pense Mario. Il faudrait le mettre au courant, il n'y a pas que les hommes qui aiment être écoutés, les femmes aussi, peut-être même surtout les femmes. Mario imagine leur vie. L'homme est notaire. Avant de l'épouser, il a dû ennuyer tout un tas de « fiancées » ennuyeuses aussi, mais voilà qu'un jour, la belle... Comment va-t-il appeler la jeunette ? Françoise, comme Françoise Dorléac, ou Catherine, comme sa sœur ? Françoise, évidemment, toutes les Françaises devraient s'appeler Françoise. Un jour, donc, Françoise entre dans son étude. Françoise n'a pas une existence dramatique, elle est là avec sa mère pour un petit héritage simple à régler. En la voyant, l'homme... Et lui, comment le nommer ? Marc ? Henri ? Oui, c'est bien, Henri. En la regardant, Henri sait qu'il a trouvé la femme qu'il lui fallait, celle qui ne saura pas penser par elle-même ne serait-ce qu'une demie heure dans sa vie. Françoise doit appliquer ce que lui a enseigné sa mère, s'allonger, fermer les yeux, dire un « Je vous salue Marie », et attendre que ce soit fini. Ah, comme Mario aimerait lui expliquer des choses aussi... Il ne doute pas qu'aux yeux de leurs amis, Françoise et Henri sont un couple exemplaire. Jamais un désaccord, jamais une dispute. Pas comme lui et sa volcanique Patricia, se dit-il avec un sourire.

Il replie *Le Monde*. Non, il n'arrivera pas à lire. Trop de pensées flottantes. Il va plutôt passer dire bonjour à la rue de Tournon.

Après l'obtention de son prix, il a dû rentrer « chez lui ». Sauf qu'à Lima, être écrivain, c'était être un raté, un pauvre type, un miséreux. Il avait déjà du mal à l'accepter avant,

mais après avoir goûté à Paris... Paris, l'anti-Lima. Paris, où il en était sûr, il pourrait écrire toute la journée. Il ne savait pas encore comment, mais il se débrouillerait. Un an plus tard, il obtenait une bourse pour Madrid. Encore dix mois, et il était de retour à Paris, avec Julia cette fois, dans une pauvre chambre de l'hôtel Watter, où comme il se l'était promis, il avait commencé à écrire toute la journée. Bon, d'accord, il faisait aussi des piges pour la radio française, et ils avaient du mal à joindre les deux bouts, mais il y était arrivé, ils avaient déménagé rue de Tournon et il avait fini *La Ville et les chiens*.

Il s'est arrêté devant son ancienne adresse. Derrière cette porte cochère imposante, il y a une cour pavée, puis une porte aux verres bleu et vert d'un modèle vaguement impressionniste, puis un petit escalier mal commode. C'est là qu'on arrivait chez eux. Au centre de l'appartement, la machine à écrire.

Il sourit à ce souvenir. À ce souvenir et à d'autres. C'est ici aussi que la cousine Patricia est venue leur rendre visite, ici qu'ils ont échangé leur premier baiser, alors que la tante Julia les attendait en haut...

Il soupire. La fin d'un amour, le début d'un autre. Beaucoup de bons souvenirs, quelques mauvais, certains cruels...

Il décide d'aller prendre la rue Saint-Sulpice, puis de remonter au Théâtre de l'Odéon par la rue de Condé. Le drapeau noir et le drapeau rouge flottent-ils toujours sur le bâtiment ? Le lieu est occupé depuis le 15 mai. Des militants révolutionnaires vivent sur place. Les Barrault ont eu beau dire qu'ils ne faisaient pas un théâtre bourgeois, qu'ils n'étaient pas coupables, ils ont dû céder devant la foule. Maintenant, ils accompagnent le mouvement comme ils peuvent. Il paraît que tout ce petit monde cherche un langage commun pour les artistes, les étudiants et les ouvriers.

Mario n'aimerait pas qu'on débarque dans son bureau à Londres et qu'on lui dise : « Camarade, nous allons réfléchir ensemble à ce que tu dois écrire. » La littérature n'est pas un espace démocratique. Il y a un dictateur, l'art. Parfois, l'art passe par l'écrivain pour s'exprimer, parfois par les personnages, quand il est tombé sur un scribouillard qui ne peut que suivre leurs ordres. C'est un mouvement permanent, une énergie qui ne peut s'exprimer que si le reste du monde se tait, derrière la porte, surtout en ce moment où il est au bord de terminer son chef d'œuvre. Bien sûr qu'il est fier de ce qu'il a écrit avant, mais là, c'est différent. *Conversation à La Cathédrale* va marquer. Il y aura un avant et un après. Et il ne parle pas de la littérature péruvienne, il ne parle pas de la littérature latino-américaine, il parle de la littérature mondiale. Enfin non, d'ailleurs, il n'en parle pas. Quel fou irait s'autoproclamer génie, à part, bien sûr, les dictateurs ? C'est justement d'un dictateur qu'il parle dans ce roman, ou plutôt de son effet sur son pays, le Pérou, et pendant quelques secondes, Mario ne marche plus tranquille sous le soleil de Paris. Mario est pris par la garúa, ce brouillard mouillé si spécifique à Lima, il ne voit pas la vieille dame légèrement courbée par l'arthrite qui avance les yeux sur le trottoir. C'est son chien qui les sauve de la collision. Sa volée d'aboiements les fait sursauter, et la vieille dame lève des yeux affolés sur ce grand révolutionnaire moustachu qui dit :

« Pardon, madame.

— Veuillez me pardonner ! s'exclame-t-elle.

— Non, c'est moi, vraiment...

— Mais bien sûr que c'est vous ! »

Et soufflant et pestant, « reprise en main », « délinquants », « l'armée », « beaucoup de bruit pour rien » entend vaguement Mario, elle le contourne. Il la regarde

s'éloigner, son cabas à la main, son bichon maltais de l'autre, et comprend enfin qu'il vient de recevoir une leçon de français. Elle ne lui a pas du tout demandé pardon, elle lui a juste dit que la formule correcte était : « Veuillez me pardonner. » Il éclate de rire et reprend son chemin jusqu'au théâtre. Il y a des jeunes assis sur les marches. Les portes sont grand ouvertes. Quelques policiers en uniforme fument une cigarette non loin. Le meeting permanent doit faire une pause. La révolution doit bien aller aux toilettes de temps en temps.

« Hé ! »

Un grand barbu a interpellé les jeunes sur les marches. Il se hâte vers eux, immense sourire aux lèvres, et agite deux grands sacs en papier. Mario a ralenti, il veut voir ce qu'il y a dedans. Les policiers aussi, qui ont jeté leurs cigarettes et se sont un peu redressés. Le grand barbu s'arrête devant ses camarades, donne un des sacs à la plus jolie fille et elle en sort... un croissant ! Les jeunes éclatent de rire.

« Vive la France ! » dit l'un d'entre eux.

Oui, vive la France, se dit Mario en reprenant son chemin, vive la baguette, les pains au chocolat, les éclairs et les macarons, vive le saint honoré, les religieuses. Aaah, les religieuses...

« Hé ! »

Cette fois, c'est Mario qu'on hèle. Un homme est en train de venir vers lui, main tendue.

« Hé... » dit Mario avec un grand sourire.

*Carajo*, comment s'appelle-t-il, déjà ? Il se souvient parfaitement du dîner où ils se sont rencontrés, il était avec une petite rousse au petit nez et aux petits seins. Peut-être avait-elle un petit nombril, s'était demandé Mario, et de petits seins ?

« Michel, lui dit l'homme en arrivant à sa hauteur.

— Bien sûr ! Michel ! »

Ils se serrent vigoureusement la main.

« C'est marrant de se croiser ici, dit Michel.

— C'est ici que tout se passe.

— Tu le crois vraiment ? »

Michel a la petite trentaine, comme Mario, une cravate sur sa chemise blanche, un pantalon gris, des mocassins noirs. Au creux de son bras, la veste de son costume bien pliée. Il a tous les attributs du sérieux, mais il fait tellement jeune !

« Bien sûr ! dit Mario. C'est toujours à Paris que tout se passe.

— Ah, tu te moques, dit Michel en rougissant presque. Parce quand même, à Prague...

— Oui », dit Mario en décidant de se diriger vers le carrefour de l'odéon

Michel lui emboîte le pas. Il parle parle parle. Mario regarde vaguement les boutiques, les gens, il écoute vaguement aussi. Il ne dit surtout pas ce qu'il pense, les questions qu'il se pose. « À bas toutes les structures de pouvoir, dit Michel, à bas tout ce qui réprime et domestique le corps social. » Mario, distrait, repense à « Françoise ». Oui, à bas ce qui réprime et domestique les jolies Parisiennes en chemise blanche à lavallière. Michel est en train de s'insurger contre toutes ces formes subtiles de soumission, d'aliénation. Il en dresse la liste pour être sûr d'être compris.

« Tu ne crois pas ? dit-il soudain.

— Mais bien sûr ! » s'exclame Mario avec passion.

En réalité, il a n'écouté que d'une oreille mais il improvise.

« Nous devons lutter contre le maintien des privilèges, dit-il en traversant le boulevard Saint-Michel. Nous devons inventer d'autres formes de pouvoir ! »

Bon, s'il en croit l'expression de son visage, il n'est pas tombé loin.

« Ce sont toujours les mêmes qui sont aux manettes ! enchaîne Michel, galvanisé par l'approbation de cet homme qui est à la fois grand écrivain et latino, une autorité, donc. Ce sont toujours les mêmes qui castrent les instincts libertaires, mais à nous de prendre le contrôle. »

Instinct et libertaires, ça plaisait bien à Mario, contrôle, moins. Alors il le dit. Michel balbutie, embarrassé. Mario se fait magnanime. Inutile de lui expliquer que c'est surtout les instincts de "Françoise" qu'il ne voudrait pas contrôler. Aaah, Françoise, se dit-il en croisant une fille en pull col roulé noir. C'est trop chaud pour la saison, mais il ne va pas se plaindre, ça moule parfaitement son playtex. Son regard descend le long de son pantalon en velours, ses bottes, puis remonte. Elle s'est rendu compte qu'il la regardait et l'ignore, comme seule une Française sait le faire. Cela n'a pas été simple à comprendre. Bien sûr, quand Mario et la tante Julia se sont installés à Paris, ils étaient très amoureux, il ne regardait pas vraiment les autres femmes, mais enfin, il les regardait un peu quand même. Quand vous souriez à une Sud-américaine, elle vous sourit aussi avec un air goguenard et vous défie de continuer pour voir ce que vous avez dans le ventre. Quand vous souriez à une Italienne, elle vous sourit avec indulgence, comme si tous les hommes étaient de petits garçons dont il faut tolérer les gentilles bêtises. Mais quand vous souriez à une Française, elle passe son chemin. De toute façon, la Française ne vous a même pas vu. C'est à croire qu'elles vivent dans un monde sans hommes. Tiens, c'est une idée qu'il aurait pu développer dans *La Ville et les chiennes*. Non, trop science-fiction.

Et puis, ce n'est pas important. Il sourit avec bienveil-

lance à Michel. Il lui sourit, parce que la rousse au petit nez et aux petits seins, elle est repartie avec Michel, oui, mais elle n'est pas rentrée chez elle. Mario avait eu le temps de lui dire qu'elle avait un cul de reine et lui donner l'adresse de son hôtel. Elle l'y a rejoint, et toute la nuit, elle l'a fait sentir comme le roi du monde. Quand une Parisienne se donne à vous, c'est ce qui se passe. S'il y a un slogan avec lequel il est bien d'accord, c'est que « La beauté est dans la rue. » Vive mai 68, se dit Mario, et ¡ viva Paris !

**ET TOC !**  
Laurence Biberfeld

## **Notre-Dame-des-Landes, 17 janvier 2018**

Germaine :

« Ah ça, je suis pas jeune, hein. Si je l'étais, je pourrais pas te parler de cette époque. Moi, je voulais être paysanne au départ, mais à l'époque, ça existait pas, alors j'ai fait femme de paysan, comme ma mère. T'es à la ferme et tu bourrines comme une bête de somme, tu aides, quoi, c'est-à-dire que t'es pas aidée des masses dans tous les travaux que t'assumes seule, mais ton nom figure nulle part, rien t'appartient, inutile de dire que t'es pas payée non plus, bref... J'ai eu trois mômes, que des filles. Mon mari commençait à me coller de l'urticaire, ça arrive dans tous les couples, j'imagine. Mais quand j'avais commencé à cinq heures en préparant le casse-croûte des ouvriers et le sien et qu'après la vaisselle et la lessive du soir, les mouffettes couchées, j'avais encore la dernière corvée de la journée à me farcir, me faire farcir, c'était dur de garder le sourire. Remarque, il s'en foutait que je souris, du moment que ma lune lui souriait. Je peux dire que le soir, j'étais rincée, je m'endormais parfois avant qu'il ait fini, et pourtant c'était un rapide.

Le matin par contre, j'étais fraîche comme l'œil. Il était le dernier à se lever. En général, ses ouvriers étaient déjà partis quand il descendait siffler son café. J'étais en train de préparer les gamines pour l'école.

Oui, le matin, j'étais fraîche comme l'œil, et il y avait un ouvrier qui s'en rendait compte. Il traînait avant de rejoindre les autres. Si bien qu'au bout de la récolte de tabac, on a décidé de continuer à se voir. Il me plaisait bien, et puis avec lui c'était pas un devoir, c'était une récréation.

Il était pas français, il avait pas de droits. Remarque, moi j'étais bien française, et j'avais pas de droits non plus.

Mais revenons en 67.

Mon mari avait ses terres, si bien qu'il participait jamais aux grandes manifés de l'époque, bien que syndiqué.

Farid et moi, on se cachait. Il trouvait du boulot sur Nantes, y en avait toujours sur les chantiers navals, à Sud Aviation, dans les usines de chaussures... À Nantes, j'y allais faire les courses et passer du bon temps. J'y allais bien trois fois par semaine. Et je restais bonne épouse, bonne mère, bonne travailleuse.

J'avais bien essayé de faire avaler à Benoît que je pourrais me faire ouvrière, pour compléter... Je me disais qu'au moins, à l'usine, on avait des horaires, un salaire, des congés. Ça ferait un appoint, et à moi la liberté ! Beaucoup le faisaient, mais il m'a répliqué qu'on n'avait pas besoin de ça. Il préférerait m'avoir sur l'exploitation. L'exploitation, il avait une façon de le dire, je me sentais concernée jusqu'à l'os.

Tant pis.

Tu peux pas imaginer ce que c'était, cette époque. Les choses se sont mises à converger d'une façon... D'abord Lambert et les paysans en lutte ont pris le contrôle des jeunes agriculteurs. C'était des fous furieux. Bon, ils

étaient très minoritaires parmi les paysans, mais remontés comme des pendules ! Tous voyaient bien ce qui se passait, les petites fermes disparaissaient, on était de plus en plus étranglés, une saignée de paysans vers les usines, et ceux qui restaient, endettés jusqu'aux yeux. Déjà à Quimper, en octobre 67 ça avait pété fort, les paysans avaient incendié la préfecture, déparvé les rues et mis le feu aux bagnoles... Et côté ouvrier, il y avait eu des grèves très dures en 55 à Saint-Nazaire, des ouvriers étaient morts, et depuis, à la CGT comme à FO, c'étaient ceux qui avaient lutté le plus durement qui avaient été élus localement. Donc en rupture, eux aussi, avec les directions nationales. Quant aux étudiants, des situs avaient enlevé la direction de l'UNEF. Il faut dire qu'à Nantes ou à Rennes, beaucoup étaient de milieu très modeste, des fils de paysans, d'ouvriers, qui se sentaient pas du tout collègues des fils de bourgeois... Pour te dire qu'en fait, une minorité d'enragés avait largué les amarres des directions nationales chez tout le monde. Et Lambert allait à la manœuvre pour qu'on s'allie avec les ouvriers et les étudiants. Dès avril, ça a débrayé à Sud Aviation, et les paysans ont ravitaillé les ouvriers. Eux, ils ont séquestré leur patron et occupé l'usine pendant des semaines. J'y ai été moi, avec Farid, ils avaient fait venir les femmes et les enfants, tout le monde dormait dans les cartons d'emballage, y avait des fêtes, des messes aussi, ici c'est l'Ouest, y avait pas de communistes ou presque, même les révolutionnaires étaient cathos, et ils passaient *L'Internationale* en boucle au patron.

Et nous, les paysans, on assurait le ravitaillement. Enfin, pas mon mari, mais bien d'autres. Mon mari, il restait sur la ligne de la FNSEA, qui conseillait de suivre le mouvement de loin pour faire avancer les revendications des paysans, mais sans y participer. Bien sûr ils y sont devenus

hostiles dès que ça a commencé à casser, la plupart d'entre eux étaient gaullistes jusqu'aux dents.

Nous, depuis six mois, on avait prévu une énorme manif intersyndicale pour le 8 mai. Il y a eu de tout, des étudiants, des ouvriers et des paysans bien sûr, mais aussi des petits commerçants, des artisans, des patrons, des employés, de tout ! Leur grand slogan, c'était "L'Ouest veut vivre", vu que l'Ouest crevait à toute vitesse. Donc là, ça s'est bien passé, mais cinq jours plus tard, pour le 13 mai, c'est parti en flèche, des étudiants et des ouvriers ont planté des barricades et attaqué la préfecture et ce con de préfet a demandé l'autorisation de tirer dans le tas. Il l'a pas eue, heureusement. Vié il s'appelait, le préfet, ça s'invente pas.

Et puis est venu le 24 mai. Et là... j'ai foutu le camp de la maison. On s'était engueulés avec Benoît, j'ai laissé mes petites, j'étais bien décidée à le quitter. Ça sera pas difficile, je me disais, de me trouver une place comme ouvrière, puis je les prendrais avec moi dès que j'aurais un appartement, je pourrais voir Farid tous les jours, j'étais bien décidée à divorcer. Bastien, un jeune qu'était moitié fermier, moitié chez lui, m'a pris sur son tracteur avec sa femme, Lise, et on s'est joints au défilé. La plupart des paysans pouvaient pas s'agrandir, ils avaient pas les moyens, alors ils louaient une partie des terres pour pouvoir fonctionner selon les nouvelles normes, ce qui fait qu'en plus de la coopérative, ils étaient étranglés par leurs bailleurs. Et ça spéculait sur la terre, je te fais pas un dessin. Les grands propriétaires ont vite compris, et certaines grosses boîtes commençaient à acheter des terres aux paysans ruinés, ou les petites fermes trop petites pour être reprises.

Bref on est arrivés sur Nantes, les tracteurs dans la manif. On avait une pancarte, "PLACE au PEUPLE !" On avait rencard place Royale, et là, dans l'élan, on a rebaptisé la

place. Il a suffi de barrer “au” et de le remplacer par “du”. “PLACE du PEUPLE”, ça avait quand même une autre gueule que place Royale, surtout chez nous !

Dans la soirée, Vié est resté tout seul, ses flics s'étaient tous fait porter pâle ou ils étaient en grève... On n'arrivait pas à s'arrêter. Cette fois, la préfecture a été incendiée. De Gaulle pouvait plus dire ni oui ni non, il était aux abonnés absents... Tout était bloqué. Le comité de grève a pris le relais, il s'est installé à la mairie. Ç'a été le début de la Commune de Nantes. Une semaine, ça a duré ! En pleine grève générale, on assurait le ravitaillement, nous, les paysans. Et on avait des renvois d'ascenseur ! Les dockers ont libéré les stocks de soja pour le bétail. Les ouvriers contrôlaient le marché de gros, c'est eux qui décidaient des commerces ouverts, ceux qui jouaient le jeu. Ils géraient aussi les bons d'essence. Surtout, le 28 mai, les syndicats ont créé des comités provisoires de gestion des CAF. Les ordonnances Jeanneney, décidément, ça passait pas... Quand je vois le démantèlement de la Sécu aujourd'hui... Ça commençait juste à l'époque. On peut dire que ces chiens ont eu notre peau. Mais pas notre rage ! La preuve.

Ç'a été une belle flambée. Un de mes meilleurs souvenirs. Et pourtant...

La “Commune” s'est dissoute le 31 mai. Oh, dans un sens, ça ne faisait que commencer. Vous êtes là pour en témoigner ! Et toc !

Farid a été expulsé comme agitateur. Je l'ai jamais revu. J'ai su plus tard que Benoît y était pas pour rien. Moi, je louais un petit appartement à Nantes avec deux copines. Il est revenu à la charge, tout sucre tout miel, il m'a eue à l'usure. Les gosses me manquaient, je pouvais pas les prendre avec moi, j'avais qu'une chambre. Alors je suis retournée à la ferme. Et notre réconciliation a été scellée

par la naissance de Michel. Michel, vous le connaissez, hein. Il sait d'où il vient, mon gamin. Benoît pouvait pas l'ignorer, lui non plus. Il y a des enfants de six mois, mais les enfants de trois mois, ça n'a jamais existé. J'ai mangé du sel toute ma vie, mais mon fils a repris la ferme de mon mari. Et il porte son nom. C'est quoi, un nom ? Je le porte bien, moi, le nom de mon mari.

Au fond, il s'est découvert brave type, le Benoît. Pour finir, il a appris, comme tout le monde. Les filles, elles, sont parties aux quatre coins du monde. J'en ai une au Brésil, une en Chine, une au Mali. Ça me fait voyager. Il y a tant de façons de cultiver la terre ! Je le savais pas avant. Heureusement que les enfants sont là pour nous apprendre la vie. »

**FRÉDÉRIC EST RÉALISTE :  
IL EXIGE L'IMPOSSIBLE**

*Antoine Blocier*

Plusieurs semaines déjà que ça ne tourne pas rond dans le collège. Les profs tiennent conciliabule, les Troisièmes réclament des filles en classe, des parents d'élèves distribuent des tracts à la sortie des cours... Le même foutoir que dans tout le pays. Ça barde.

Du haut de leurs treize ans, Akim et Frédéric ne comprennent pas tout, mais ils font comme tout le monde : ils en parlent, parlent, parlent... Le père d'Akim est en grève, celui de Frédéric non. Le père d'Akim dit : « Ça ne peut plus durer comme ça, il faut se révolter ! » Celui de Frédéric grogne « Bande de feignants ! Si j'étais le Général, je saurais bien quoi faire. » Malgré des parents que tout oppose, Akim et Frédéric sont les deux meilleurs amis du monde.

Plusieurs jours de suite, les cours ont été remplacés par des heures de permanences, l'occasion pour Frédéric de s'initier au tarot. Mais pas uniquement... Il était chaque jour un peu plus sensible aux thèses de ceux qui disaient en finir avec ce qu'ils qualifiaient de « vieux monde ». Le soir, il tente ses nouvelles idées lors du dîner. Pas concluant. En lieu et place d'arguments, il récolte un rab de raclées et de privations. Sa

dose habituelle est largement dépassée. Le père d'Akim a bien raison : ça ne peut plus durer comme ça !

À sa façon, il ressent être une victime de l'oppression et des traditions. Il aspire à vivre, être libre, fréquenter qui il veut – et même un Arabe si ça lui chante – acheter des livres, écouter de la musique, penser et exprimer ce qu'il veut... et s'il pouvait ne plus dormir dans le salon après que tout le monde se soit repu des émissions de télévision, ce serait déjà un bon début ! Il comprend parfaitement les revendications des grévistes et des manifestants. Akim et lui partagent leur slogan : « Soyons réalistes, exigeons l'impossible ! »

Cette seule phrase résume parfaitement la vie de Frédéric. Pour survivre, le plus réaliste pour lui est de se tirer de cette famille de dingues. Si à treize ans, cela relève de l'exploit, il est bien déterminé à faire voler en éclats cette pseudo impossibilité.

Le 13 mai, Akim et Frédéric sautent dans le métro, rejoignent une bonne partie de leurs copains à la grande manifestation. Une foule considérable envahit les rues, les trottoirs, les places. Les cafés sont bondés, terrasses comprises. Il y a là de jeunes étudiants – voire des très jeunes comme eux –, des ouvriers en bleus et des gens des bureaux en costume. Une étrange ambiance règne, faite de gaîté, d'insouciance et de gravité.

La lecture des mots d'ordre sur les banderoles, les affiches, les cartons portés en étendard, enivre littéralement Frédéric. Il s'approprie chaque mot, presque chaque syllabe. Tout ce qu'il lit résonne en lui à en perdre la raison. Ces phrases, ces idées... sont les siennes ! Et là, des gens qu'il ne connaît pas, qui ne savent rien de son existence, les clament. Ce qu'il enfouissait au plus profond de lui, ce qu'il n'avait jamais osé exprimer de façon si nette, apparaît

au grand jour. Sa conviction est faite : il n'est pas seul ! Combien de fois Akim doit-il le tirer par la manche pour le sortir de son extase et l'emmener un peu plus loin voir ce qui s'y trame ? Il ne rêve pas, il est bel et bien là où il doit être. Là où sa vie semble enfin prendre un sens. Ah, si seulement...

*Virer de Gaulle ?* Rien que pour faire chier son géniteur, ça vaut le coup. Si ça lui coupe le sifflet et qu'on n'entend plus parler de la force et de l'autorité qui lui confère toute légitimité pour frapper son gosse et tyranniser son entourage.

*Faire l'amour, pas la guerre ?* Frédéric entrevoit à peu près de quoi il s'agit. Pas tellement qu'il soit vraiment concerné, mais la rage que déploie sa mère à surveiller ses fréquentations, à épier ses érections matinales – qui donnent lieu à de telles violences qu'elles l'obligent à inventer chaque jour un bobard nouveau pour expliquer plaies et bosses aux enseignants –, et les mises en garde perpétuelles lui prouvent que bientôt, il en bavera plus encore.

*Quand les parents votent, les enfants trinquent ?* Quand les parents trinquent, les enfants subissent aurait été plus proche de la réalité se dit Frédéric. À la maison, les casiers à bouteilles de vin défilent ; or, ses parents ont le vin sacrément mauvais.

*Il est interdit d'interdire ?* Ça, ce serait une vraie bonne nouvelle que l'on cesse de tout lui interdire, au prétexte qu'il n'a que treize ans, que s'il veut décider il n'a qu'à demander son émancipation à seize ans, et pfiou ! tout le monde serait débarrassé. Lui le premier, en vérité.

*Halte à l'impérialisme américain et paix au Vietnam ?* Il connaît l'envers de cette thématique par la vieille peau chez qui sa mère fait des ménages, une Sud-Vietnamienne riche à millions et radine comme pas deux, qui lui glisse

une maigre pièce lorsqu'elle lui demande de préparer son jus de carotte. Elle n'a pas de mots assez durs pour fustiger les Rouges du Nord. Mais Frédéric a vu les terribles images à la télévision, et l'idée qu'un pays s'arroge le droit d'en soumettre un autre, par la violence qui plus est, le ramène trop à sa propre existence qu'il ne peut y être insensible.

*Comment penser librement à l'ombre d'une chapelle ?* Il a détesté le catéchisme et les dimanches matin où on l'oblige à assister à la messe. Belle lurette qu'il ne croit plus à ces sornettes. La vie ne peut dépendre d'un droit divin, qui ne fait que laisser les gens dociles, soumis et résignés. L'idée de se prosterner devant une puissance quelconque, de ne plus avoir son libre arbitre, le terrasse. Se mettre à genoux, courber le dos, baisser la tête... Très peu pour lui. À treize ans, il se veut debout, fier, regarder y compris ses ennemis, droit dans les yeux. Il a déjà eu à en payer le prix. Au tarif plein. Sans remords aucun.

*Combattre le capitalisme ?* Là, il sèche. Son manque d'expérience personnelle ne l'a pas suffisamment armé pour oser un avis éclairé. Mais tout de même, ces centaines d'entreprises en grève, ces millions de gens qui réclament un juste salaire, des conditions de travail moins pénibles doivent bien avoir leurs raisons. Et si son paternel les déteste, c'est probablement qu'ils sont dans le bon. Il se promet de lire, de participer à des réunions pour s'instruire de la lutte des classes. Plus il avance dans la connaissance, plus ses convictions s'affirment.

*L'imagination au pouvoir ?* Il adore le concept. Vivant à quelques centaines de mètres de Renault Billancourt, il avait pu assister à des spectacles sur la place Nationale. De grandes vedettes de la chanson, du cinéma et du théâtre se produisaient bénévolement pour les ouvriers. La première fois qu'il a vu Jean Ferrat en vrai, une révélation ! Il avait

même pu, tout un après-midi, participer à des ateliers d'improvisation théâtrale : gé-nial !

*Ce n'est qu'un début, continuons le combat ?* Frédéric met Akim dans la confiance : c'est décidé, il entre en résistance. Familiale d'abord, parce qu'il faut avant tout briser ses chaînes. Contre la société ensuite, car rien ne sera possible seul dans son coin. Défiler un après-midi, c'est bien beau, mais ça ne peut pas suffire.

« Tu vois bien que tous ces gens ont un objectif commun : vivre mieux ! affirme-t-il à son meilleur ami. Toi, tu as du bol, tes parents ont déjà compris tout ça, mais les miens...

— On choisit pas ses parents, mon vieux, répond Akim, philosophe.

— Bien dommage. Mais on peut choisir de ne plus se laisser faire.

— Fais gaffe tout de même, tu vas encore te ramasser une raclée.

— Et alors ? Je suis plus à ça près. Il peut toujours cogner, ça m'empêchera pas de réfléchir. »

Paroles prémonitoires, car dès son retour de manifestation, l'inquisition une fois encore.

« Tu étais où de toute la journée ? menace son vieux. Et ne me raconte pas de conneries. Tu pues le coco, regarde comment tu es attifé. Un vrai clodo. »

Dans son exaltation, il a oublié de retirer quelques autocollants explicites. Aïe ! Frédéric est toujours envoûté par les heures qu'il vient de passer. Son enveloppe corporelle est bien présente dans l'appartement, mais son esprit est ailleurs, auprès de ceux qu'il considère désormais comme sa vraie famille.

L'enfant n'a pas le temps de répondre qu'une baffe sortie de nulle part l'envoie valdinguer contre le coin de la table

style Regency. À moitié groggy, un peu de sang lui perle, Frédéric se relève, se poste devant son père, droit comme un i, tient son regard fermement.

« Baisse les yeux ! » ordonne son géniteur.

Frédéric maintient les pupilles droites, grince des dents, avant d'expliquer avec sa toute nouvelle assurance :

« J'étais là où les personnes normales étaient, à la manif... Dans cette famille, il faut bien que quelqu'un réfléchisse pour les autres. »

Des décennies plus tard, Frédéric se remémore avec nostalgie cette période où sa conscience s'est éveillée. Ah, ça, il en avait bavé ! Raclée sur raclée, privations, humiliations, menaces de la pension... Au contraire de le calmer, elles lui confirmèrent la nécessité de sa propre émancipation, puis celle de tous.

Des décennies plus tard, il s'étonne encore que son quotidien de brimades, de non-droits et de traditions n'était que la traduction familiale du malaise qui touchait tout un pays, et au-delà, bien des peuples de par le monde.

Des décennies plus tard, il revendique encore d'être resté ce que d'aucuns pensent une tare : un très vieil adolescent, toujours à vif, prêt à s'enflammer pour défendre ce qu'il croit juste.

Des décennies plus tard, malgré les déconvenues de la lutte, les déceptions aussi nombreuses que les réussites, il reste fermement accroché à celui des mots d'ordre de ce 13 mai 1968 qui lui tient le plus à cœur : *on ne peut plus dormir tranquille quand on a, une fois, ouvert les yeux.*

**L'ANNÉE DU SINGE**  
Xavier-Marie Bonnot

En ce joli mai de cinquantenaire, je voulais vous parler de CRS, de jeunesse en flamme et de prolos. Vous parler aussi de l'année du Singe. C'est le nom chinois de soixante-huit. Je voulais évoquer l'offensive du Têt, le Vietnam, quand le monde craquait de partout. Rien de bien joyeux. À Khe-Sanh, l'armée du Nord donnait du canon sur les Marines, faits comme des rats, avant de plier sous le déluge du feu yankee. Dans le Sud, à Saïgon, à Hué, le Viet-Cong affrontait la première armée du monde jusque dans son ambassade. La réaction allait venir. Un désastre pour les soldats tout en noir. Mais les Rouges de Hanoï marquaient un point : la guerre prenait place sur les canapés des nantis, à l'autre bout du monde. Car mai 1968, n'en déplaise à la franchouillarde nostalgie, c'est d'abord une affaire de bout du monde.

Parcourons donc le monde justement. Arrêtons-nous dans nos îles d'Amérique. Les yeux grands ouverts. La Guadeloupe. Et parlons d'un autre mai. Pas celui des Parisiens, de Cohn-Bendit et de Sartre. Mais celui des oubliés, des bousillés, des Nègres, comme les appelait magnifiquement Aimé Césaire.

Le 30 mai 1967, en début de soirée, il faut un regard avisé pour remarquer à la Une du *Monde*, un encart de dernière minute, tout en bas à gauche : « Les violentes manifestations de Pointe-à-Pitre témoignent du malaise social à la Guadeloupe. » Page neuf, le célèbre quotidien du soir annonce sept morts, donne de vagues explications et assaisonne le tout de commentaires plus ou moins bien informés. Au mieux comprend-on l'essentiel : des manifestations d'ouvriers du bâtiment, sur fond de crise économique féroce, ont fait sept morts et soixante blessés à Pointe-à-Pitre, sous-préfecture de la Guadeloupe, un territoire d'outre-mer devenu département français le 19 mars 1946. Bref, sur le sol français.

Page neuf du plus grand quotidien français.

Un demi-siècle plus tard, on imagine les réactions que susciterait un tel massacre. La droite et la gauche métropolitaines s'en empareraient ; des hommes politiques de France feraient le voyage jusqu'aux tropiques pour assister aux obsèques. On crierait son indignation et sa colère... Quoi de plus normal, de plus démocratique et de plus humain, de plus politiquement correct !

Mais en cette année 1967, l'orgueilleux pouvoir gaulliste ne vacille pas encore sous la pression des pavés de 1968, le monde retient son souffle devant l'imminence d'une guerre entre l'Égypte et Israël... Alors, qui peut s'intéresser à sept jeunes Antillais tombés, en ce joli mois de mai, sous les balles des casqués de la République française ?

Sept jeunes hommes sont abattus par les forces de l'ordre de la République française, des CRS et des gendarmes mobiles. Victimes connues, assassins connus, justice sourde et aveugle... Le slogan ne verra jamais le jour. Effaçons vite le tableau noir de la mémoire. Voici les noms : Jacques Nestor, Ary Pincemaille, Olivier Tidace,

Georges Zadigue-Gougougnan et Emmanuel Craverie de Pointe-à-Pitre. Jules Kancel, Aimé Landre, Camille Taret de la commune voisine des Abymes.

Parlons de mai 1968 à présent. Soyons méchants et amers. Pas de pancarte, pas de discours, pas de commémorations pour nos frères ouvriers du bâtiment tombés au champ d'honneur de la grève. Nous ne sommes pas tous des ouvriers antillais. Hélas ! Ça grince. Ça coince dans les tuyaux du souvenir. Les questions tournent, entêtantes.

Pourquoi oublier les morts de Pointe-à-Pitre ?

Pas de réponses. Dénî de consciences jacobines républicaines saturées par la décolonisation massive de l'après-guerre. Volonté bien française de flinguer la mémoire. Racisme sournois.

Il y a de tout cela. Il y a plus.

Allons plus loin.

Rien ou presque n'est précis à propos de ce massacre de mai 67, à commencer par le nombre réel de morts. Ce qui n'excuse pas l'oubli, loin de là.

Si *Le Monde* parle, le 30 mai, de sept morts, ce même jour, le quotidien régional, *La République du Centre*, en annonce quinze... La télévision nationale, aux ordres du gouvernement, se tait, et la radio, sous le même régime, ne dit pas grand-chose.

Quoi qu'il en soit, au lendemain des émeutes, des doutes planent déjà sur le « bilan » qu'il faut établir de ces journées meurtrières des 26, 27 et 28 mai 1967 en Guadeloupe. De là à trouver les responsables, les assassins, et les traduire en justice, il y a un fossé que la République française ne franchira pas.

Il faudra attendre l'année 1985 pour qu'un secrétaire d'État chargé de l'outre-mer fasse le voyage jusqu'à Pointe-à-Pitre pour tenter de panser les plaies encore vives de ce

massacre occulté. Le président Mitterrand a eu la finesse d'esprit de nommer à ce poste miné Georges Lemoine, un homme subtil qui annonce, le 14 mars 1985, sur les ondes de *RFO Guadeloupe* qu'il y a eu, en mai 1967, quatre-vingt-sept morts !

Loin du petit encart du quotidien *Le Monde* daté du 30 mai 1967 et des maigres entrefilets des journaux de la presse aux mains de grands seigneurs industriels des années 1960, ce chiffre de quatre-vingt-sept pèse aussi lourd que la chape de l'oubli et le silence qui l'ont précédé. Disons-le tout simplement : il est monstrueux. Et le silence qui suit au-delà du cruel.

Le ministre Lemoine est venu, conformément à la volonté du président de la République, pour calmer les esprits ! Le ton a changé dans les propos officiels de la métropole vis-à-vis de ses départements d'outre-mer. François Mitterrand évoquera dans son discours à Petit-Bourg, en Guadeloupe, le 5 décembre 1985 son « frère guadeloupéen ». Mitterrand a d'ailleurs proposé, dès son accession à l'Élysée en mai 1981, de nommer le grand Martiniquais Aimé Césaire au maroquin de l'outre-mer... Honneur que le poète refusera.

En 1985, c'est donc Lemoine qui débarque à l'aéroport guadeloupéen du Raizet. Sa mission est claire : réduire au silence ceux qui n'ont toujours pas digéré mai 67. Ceux qui ont la mémoire longue ! À l'inverse des gens de Métropole. Le ministre le sait : il n'est pas possible d'avancer tant que l'État ne reconnaîtra pas ses fautes et que l'on ne mettra pas sur la table un passé qui ne passe pas.

Les neuf morts du 30 mai 1967 sont donc devenus les quatre-vingt-sept du secrétaire d'État chargé des DOM-TOM.

Que s'est-il passé ?

Lemoine a eu en main des documents qui lui permettaient de jeter ainsi un tel massacre dans la marmite de l'Histoire. Deux pages de la DST lui enseignaient qu'il y avait vingt-deux morts. Rapport secret. Puis d'autres rapports qui allaient jusqu'à quatre-vingt-sept.

Il faudra du temps pour que les Guadeloupéens reprennent à leur compte ce chiffre odieux. Un temps, plus long que celui d'une génération, s'écoulera avant que les blessés, les veuves, les fils et les petits-fils de victimes prennent la parole et s'expriment sur les morts, les torturés, les exécutés sans autre forme de procès.

Les victimes de mai 67 ne sont pas de dangereux terroristes ni des agents communistes de Moscou, et encore moins des infiltrés d'un quelconque réseau de conspiration internationale. Non, les morts de ce printemps guadeloupéen sont des ouvriers, des passants, des curieux, des manifestants...

Le 27 mai 1967, sur la place de la Victoire à Pointe-à-Pitre, des centaines d'ouvriers du bâtiment en grève réclamaient vingt-cinq pour cent d'augmentation de salaire. Tous étaient des Noirs. Les patrons qui négociaient leur avenir dans une salle de la Chambre de Commerce et d'Industrie de la Guadeloupe étaient tous des Blancs. Il n'est pas inutile ni manichéen de souligner cette réalité. Elle est féroce, elle peut paraître surfaite, mais elle doit être regardée en face : lutte de classes et lutte de races allaient de pair dans ces années-là.

Il n'est pas déplacé non plus de rappeler que ce jour-là, on préparait la fête des Mères, que les fils pensaient aux cadeaux du surlendemain. Et la vie était si difficile dans les « vieilles colonies d'Amérique »... La vie coûtait une fois et demie plus cher qu'à Paris.

Il n'est pas inutile non plus de se souvenir que le 27 mai est le jour anniversaire de l'abolition de l'esclavage en

Guadeloupe. Un jour de mémoire écorchée. En ces temps-là, aucune cérémonie, aucun jour national n'est consacré aux quatre millions d'êtres humains réduits en esclavage par le fait colonial français.

Pour expliquer tout cela, il y a les formules d'historiens : guerre froide, Cuba communiste, lutte contre les mouvements d'indépendance... Oui, mais... pourquoi autant de morts ? La République n'a pas perdu les pédales. Elle n'a pas eu non plus une soif soudaine de sang.

L'autre vérité de mai 1967, elle est plus simple. Jamais évoquée. Trop longtemps ignorée. Le genre de révélation qui fout la mémoire au placard.

Ce week-end de la fête des Mères de 1967, un transport de la force aérienne stratégique française, en route pour Mururoa, en Polynésie française, fait escale à l'aéroport du Raizet. À son bord, les éléments d'une bombe atomique nouvelle, jamais utilisée par la France. Le prélude de l'opération Altaïr du 5 juin, premier essai d'une nouvelle série qui aboutira, avec l'opération Bételgeuse en 1968, à la maîtrise de la bombe H.

En ces journées de mai, l'année du Singe, la France est en train de faire un pas de géant dans le chemin qui doit la conduire vers le rang des nations disposant du feu nucléaire. Il est hors de question qu'une émeute en Guadeloupe la fasse trébucher.

Et hors de question pour que les gens de métropole en discutent. Pas même les enragés de mai 68.

**QUAND LES CHIOTS  
DEVIENNENT DES CHIENS**  
Marion Chemin

Slurp, sluuuurp... La vieille me fixait depuis cinq bonnes minutes en mangeant sa soupe brûlante. Sluuuurp... C'était le même rituel chaque soir. J'étais la fille de la maison, je devais me fader Mémé, là, juste en face de moi. Ses petits yeux plissés, ses rides qui lui dévoraient le visage et le corps, son chignon gris trop serré, tout ça, je les détestais. Et puis ses sluuuurp à n'en plus finir, ah, la vache ! ça faisait frissonner mon dos jusqu'à électriser ma mâchoire. J'aurais pu la mordre.

C'était inscrit dans la constitution de la famille. L'inquisiteur octogénaire, c'était pour mes dix-sept ans et mon mutisme forcé. À table, chez nous, quand on est mineur, on ne parle pas. Il a été décidé que ce que nous avons à dire n'était pas intéressant, et tout bruit ressemblant à un mot prononcé était jugé comme déplacé. Ça valait pour moi, mais aussi pour Jean et Daniel, mes deux petits frères de quatorze et dix ans. On prenait la parole quand on nous la donnait, point barre.

Dix-neuf heures venaient de voir rentrer mon père. Le Saint-Père dans son petit costume marron vomi du type qui a réussi, option je-me-suis-fait-tout-seul, venait d'ôter

son veston en poussant un « Ah » d'aise. « Dure journée chéri ? » s'enquit Maman comme tous les soirs que leur Dieu faisait. Celui, qui m'avait conçue, à coup sûr dans le noir, ne se donnait jamais la peine de répondre. Il se contentait de déposer un baiser chaste sur le front de sa femme, puis paternel sur les nôtres, avant de prononcer un suintant : « Bonsoir Bonne Maman » à Mémé qui n'en finissait plus de slurper. C'était immuable. C'était minable. Comme tout ce qu'il faisait. Se lever à cinq heures du mat' pour être à l'heure dans son usine de pièces techniques étanches de précision (attention, ça rigolait moyen sur le sujet à la maison). Critiquer la fainéantise de ses petits salariés et l'incompétence de ses petites secrétaires. Se vanter de ses petits privilèges de sous-directeur, de cheffailon à longueur d'année, et surtout jouir d'asservir les uns pour mieux servir les autres. « Notre clientèle est avertie et exigeante », aimait-il répéter, comme si c'était chic d'être le sous-fifre depuis vingt ans de types qui le méprisaient. « Au moins, mes enfants sont bien élevés », aimait-il aussi roucouler comme si c'était chic de nous élever à coup de discipline et de coups tout court quand, lui, Joseph Roux, quarante-trois ans, trois enfants, tout petit patron marié à Odette Bellemain devant Dieu depuis déjà trop longtemps, l'avait décidé. « Tu veux que ça pleuve ? Ça va pleuvoir, tu vas voir, petite insolente ! » Et plus ça pleuvait dru sur mon échine, plus je me disais que je n'en avais rien à cirer. Moi aussi j'allais avoir mon grand soir, et ce serait ce soir.

Pour l'heure, Papa s'assit en bout de table, bien décidé à présider son dîner familial. Il déplia sa serviette et l'étala consciencieusement sur ses genoux. « Catherine, ton dos, tiens-toi droite ! Pourquoi je te paie tes cours de danse, hein ? » Il était tendu, comme tous les jours depuis le début des « événements » comme il disait. « Ils vont débrayer.

C'est sûr, demain ils débraient. » Ma mère porta sa main à sa bouche pour étouffer un cri d'angoisse. « Tu es sûr, Joseph ? Ils ne peuvent pas te faire ça, pas avec les grosses commandes que vous avez en ce moment ! » Gourdasse. « Ils peuvent tout me faire, Odette. C'est de la chienlit ces gens-là. Tu leur donnes un travail, donc de quoi nourrir leur marmaille, et voilà le remerciement. C'est Boileau qui m'a prévenu. Un bon gars ce Boileau. » Boileau collabo, Boileau collabo... « Mais enfin qu'est ce que tu vas faire ? » « Front Odette, je vais faire front, que veux-tu que je fasse d'autre ? » J'avais compris depuis un moment que le vent tournait pour Papounet, et ce qui me ravissait, c'est qu'il n'avait pas les épaules pour supporter cette gronde qui venait tout droit de la capitale faire vibrer les carreaux de nos fenêtres bretonnes. Mémé avait posé sa cuillère et regardait sa fille se décomposer. Jean et Daniel cherchaient dans mes yeux quelle réaction adopter face à la situation qui vraisemblablement semblait critique. Je leur souris l'air de dire : « On s'en fout, finissez votre soupe, ça va être froid. » Ce que Daniel comprit sans mal, mais Jean se tenait droit, comme d'usage chez nous, et me regardait avec insistance. Les coups de ceinture de mon père, lui aussi, il connaissait. Peut-être même plus que moi. C'était un garçon, ça s'élevait à la dure. Pas question d'en faire une tapette d'artiste ou je ne sais quel saltimbanque, non, mais alors ! Pas de chance Daddy, c'est exactement comme ça qu'on fabrique de parfaits petits agités, de futurs révoltés, elle est là la recette miracle, crois-le. Le jour où tes chiots deviendront des chiens, tu seras le premier à connaître la douleur de leurs morsures. « Jean ! Mange au lieu de regarder bêtement ta sœur ! »

C'était simple comme tout, il fallait juste que je me raccroche à l'idée que ce que j'allais faire était pour l'inté-

rêt général. Et qu'est-ce qui est plus important : l'intérêt général ou familial ? C'est ce que m'avait demandé hier, Suzanne, une copine de lycée : « Ton père, c'est un patron. Il est comme tous les patrons. Ce qui lui importe c'est l'intérêt de sa boîte et pas celui de ses employés. Tu trouves ça juste ? » Je trouvais que la justice n'était pas dans les cordes du patriarche, c'était sûr, là-dessus, on était d'accord. « Regarde, avait-elle continué entre deux grosses bouffées de Gauloise, t'as la chance de vivre chez l'ennemi, dans son biotope (on venait d'étudier les mares en sciences naturelles). Qui d'autre que toi peut faciliter la tâche de nos camarades ouvriers en lutte ? » « Ma grand-mère », avais-je répondu, mais ça ne l'avait pas fait sourire. C'était sérieux. Elle m'avait expliqué rapidement en quoi consistait son plan avant de finir sur : « Mords la main qui te nourrit, ma belle. Mords-la bien fort. »

Suzanne savait ce qu'était le prolétariat, elle était née dedans, comme ses parents, ses grands-parents, ses arrières... etc. Suzanne avait le droit de parler à table, ne faisait pas de danse classique, n'avait jamais mis les pieds au catéchisme, n'avait pas de chaussures neuves chaque trimestre ni de cours particuliers de mathématiques, n'allait jamais en vacances au ski, pouvait rire aux éclats sans mettre la main devant la bouche et se déhancher sur de la musique anglo-saxonne sans personne pour lui dire que c'était vulgaire. Suzanne me vendait du rêve. Elle avait ce quelque chose qui ressemblait à la liberté, une fronde dans le regard noir, des cheveux longs et blonds, raides et mal coiffés, une blouse inévitablement tachée d'encre, et ce culot naturel inclassable qui faisait que lorsqu'elle parlait, tout le monde l'écoutait. Le syndicalisme s'apprenait-il dès le biberon ? Elle m'avait prévenue qu'il n'y avait pas de danger, elle avait même dit en regardant les autres que

j'allais pouvoir rester une bonne petite fille à papa toute ma vie et qu'il ne saurait jamais que c'était moi qui avais fait le coup. Ça m'avait vexée, et j'avais répondu qu'elle ne connaissait rien à ma vie, que si je voulais, je l'échangeais volontiers contre la sienne. Elle avait gueulé que je ne connaissais rien à ce qu'était le monde ouvrier, que si son père rentrait crevé de l'usine de mon cher papa depuis quinze ans, c'était à cause du système que ce cher papa chérissait plus que tout et entretenait à coups de salaire gelé et d'horaires décalés. La lutte des classes s'apprenait dès le biberon. C'était comme ça. Les autres attendaient que je réagisse, j'avais pas envie. Les bastons de filles, c'est juste bon pour exciter les garçons et le lycée n'était pas mixte. « Je le ferai ce soir. Promis, je le ferai. » Suzanne avait souri en coin avant de dire : « Une camarade est née. Bravo ! » À mon tour de sourire.

Sluurp avait repris Mémé, toujours en me regardant. Ma mère ne pouvait plus manger, bouffée par l'angoisse à l'idée qu'il puisse arriver quelque chose de grave à son Joseph de mari.

« J'ai lu dans les journaux qu'ils commencent à séquestrer des patrons. Les gens sont devenus fous, fit-elle en tremblotant presque comme sa mère.

— Ici, c'est calme, tu sais bien, on en est pas encore là, heureusement, et puis le dialogue n'est pas rompu, Boileau fait un très bon intermédiaire. »

Il se voulait rassurant, mais était pâle comme le col de sa chemise. Il reprit un semblant d'aplomb de bon père de famille quand il demanda à Jean « Alors, fils, et cette composition de français, qu'est ce que ça a donné ? Tu as eu combien ? » Tous les regards se tournèrent vers mon frère, même Mémé m'avait lâchée le temps de voir son petit-fils se liquéfier sur sa chaise. Qu'est ce que tu voulais que ça donne au juste, Papa, à part une bonne excuse pour le frapper ?

« Tu ne vas pas être content Papa, osa Jeannot.  
— Combien ? fit le patriarche d'une voix forte, mais posée.  
— Sept, trembla le fils.  
— Sur dix ? demanda le père.  
— Sur vingt, murmura le fils.  
— Bien Jean... Dans ta chambre immédiatement, je t'avais prévenu ! »

Mon petit frère serra les poings, et baissa la tête en se levant pour rejoindre sa chambre. Notre père posa sa serviette et quitta la table sans prêter attention à ma mère qui dans une faible requête murmura un « Joseph, s'il te plaît... ». Il ne lui plaira pas, Maman, il va enlever sa ceinture et frapper fort sur ton petit, et tu le sais, et tu laisses faire parce que tu ne peux pas faire autrement. Parce que tu es sa prisonnière, celle de sa vie, de son fric et de son foyer.

C'est quand j'ai entendu la porte de la chambre se refermer que je me suis levée d'un coup. J'ai couru jusqu'au veston de Daddy, puis suis descendue à fond de train dans la rue où Suzanne m'attendait.

« Ça fait un quart d'heure que je t'attends. Tu les as ?

— Oui, fis-je essoufflée en lui tendant les clés du bureau de mon père.

— Il va faire une drôle de gueule ton paternel quand il va voir le comité d'accueil dans son bureau demain matin !

— Ils vont le garder longtemps ?

— Je sais pas, le temps d'avoir ce qu'ils veulent, j'imagine !

— Suzanne, tu peux leur demander un truc pour moi ?

— Quoi ?

— Dis-leur surtout de bien lui casser la gueule. »

*Note de l'auteur : Cette nouvelle a été écrite en pensant aux ouvriers grévistes du Joint français de Saint-Brieuc, qui fut une des dernières entreprises à reprendre, le 19 juin 1968.*

**COMME AU CINÉMA**  
Odile Conseil

« Tu sais, j’avais tout juste dix-huit ans, et je voulais vraiment qu’il m’arrive quelque chose. J’avais raté la révolution cubaine, la révolution algérienne, sans parler de la Commune ou de 1789 – oui, je me serais bien vue marcher sur Versailles, chanter “Ah ça ira, ça ira, ça ira” à côté d’Édith Piaf dans ce film de Sacha Guitry... C’était comment déjà ? Bon, j’ai oublié, tant pis ; j’aurais aimé promener des têtes d’aristos au bout d’une pique, quelle ambiance il devait y avoir ! Je trouvais ma vie terne et grise, petite et ratatinée. Je voulais vibrer, crier, être exaltée, pas m’étouffer avec les pommes de terre bourratives, les coquillettes trop cuites et le riz collant que faisait ma mère en alternance. Je voulais manger des cuisses de grenouilles, je pensais que je bondirais comme elles, et que je nagerais aussi bien qu’Esther Williams. Mais à l’époque je ne connaissais pas Esther Williams ni Robin Williams ; j’aurais pourtant bien aimé avoir été une de ses élèves dans *Le Cercle des poètes disparus*, il aurait donné du souffle à ma vie, de la hauteur, rien que grimper sur son bureau d’écolier, c’est déjà s’élever, non ? Mais est-ce que Robin Williams était déjà Robin Williams à l’époque ? Je ne

suis pas sûre. En tout cas, Serena Williams n'existait pas encore, ça, c'est certain.

Mais pourquoi je te raconte tout ça ? Ah oui, je me morfondais. Tu sais, ce journaliste qui avait écrit : “La France s'ennuie” ? C'est de moi qu'il parlait. Tu sais, “mes jours comme mes nuits sont en tous points pareils, sans joie et pleins d'ennui” ? C'est de moi qu'il était question. Tu sais, Anna Karina serinant : “Qu'est ce que je peux faire, j'sais pas quoi faire, qu'est ce que je peux faire, j'sais pas quoi faire...” C'était moi. Sauf que je n'étais pas les pieds dans la Méditerranée avec Jean-Paul Belmondo. À sa place, j'aurais très bien su quoi faire avec un homme comme ça. Qu'est-ce qu'il était beau, quand même ! Et qu'est-ce qu'il avait l'air sympa ! Qu'est-ce qu'on avait envie de courir avec lui, de vivre de folles aventures ! Il aurait été mon *Homme de Rio*, j'aurais été sa *Mariée de l'an II* – ou de l'an 01, je voulais moi aussi que tout recommence en mieux, en plus joyeux.

Pour rompre la monotonie, pour qu'il se passe quelque chose, j'avais tenté de tuer le chien de ma mère, tu sais, celui qu'elle porte dans ses bras sur la photo qui était sur le buffet du salon, son caniche adoré, son Bijou chéri, son immonde boule de poils qui venait toujours me baver sur les genoux et déchirer mes collants. Mais je n'avais pas réussi à l'étrangler avec sa laisse – la sale bête s'était défendue – ni à la précipiter du haut du pont en la faisant passer à travers les barreaux – elle était trop grosse. L'assassiner froidement avec le couteau à découper le poulet, je n'avais quand même pas la moelle. Et puis, difficile de faire passer ça pour un accident, ma mère m'aurait... Je ne sais pas ce qu'elle m'aurait fait, en fait, mais rien de chouette, c'est sûr !

Alors quand j'ai entendu à la radio qu'il se passait des trucs à Paris, que les jeunes étaient dans la rue, j'ai pris le

train. À la gare du Nord, rien que d'être là, dans la capitale, j'en avais des frissons. Il y avait cette foule, ces immeubles si hauts, si beaux, tu sais, pas ces maisons riquiqui qu'il y avait par chez moi, là tout semblait grand, beau, dressé vers le ciel ! J'étais éblouie, j'étais Judy Garland dans *Le Magicien d'Oz*, j'ai rejoint le Quartier latin sur un nuage !

Sur le nuage, j'y suis resté un bon moment ; arrivée là-bas, alors que je circulais entre les groupes, en cherchant à tout enregistrer, à bien me rappeler pour plus tard, que je me disais "un jour, je raconterai tout ça à mes enfants", un garçon me met un pavé dans les mains, puis un autre, et encore. C'était à chaque fois comme s'il m'offrait un bouquet de roses, le monde, sa vie ! Il était beau, des cheveux bruns et un air sérieux, il était Delon dans *Plein Soleil* ; en quelques secondes il avait ensoleillé ma vie, mon cœur, mon âme.

J'avais huit ou dix pavés dans les bras quand il s'est rendu compte que je restais là, à le regarder avec la même intensité que celle de Joan Fontaine face à Louis Jourdan dans *La Lettre d'une inconnue*.

"Ben alors, qu'est-ce que tu fous ? Passe-les aux autres, on fait la chaîne !"

À contrecœur, je me suis débarrassée des pavés, j'ai bien essayé d'en mettre un dans mon sac, en souvenir, mais il ne rentrait pas ; tu sais c'était la mode des sacs ridiculement petits où on avait tout juste la place de mettre son porte-monnaie, son mouchoir et son rouge à lèvres. Je ne faisais que le regarder, plusieurs fois j'ai laissé tomber les pavés, et à chaque fois il me disait : "Mais qu'est ce que tu fous, fais gaffe !"

À un moment, un pavé m'est tombé sur le pied, enfin juste un peu, mais j'en ai profité pour pousser un grand cri et me mettre à pleurer, et j'ai fait semblant de n'avoir pas

de mouchoir. Il m'a passé le sien, il était un peu dégoûtant, mais ça ne faisait rien, parce qu'il m'a prise dans ses bras en me disant que les pavés, c'était sur les CRS-SS qu'il fallait les lancer, pas sur mes pieds-yéyé ! Ça m'a fait rire.

Et on a jeté des pavés sur les CRS, on a monté des barricades, on a couru sous les lacrymogènes, je me suis accrochée à lui pour ne pas le perdre – heureusement j'avais eu la bonne idée de ne pas mettre mes talons aiguille –, j'étais Marlène Jobert qui trotte derrière Lino Ventura dans *Dernier Domicile connu*. Je me rappelle encore la phrase qui s'affichait à l'écran à la fin du film : “Car la vie est un bien perdu quand on n'a pas vécu comme on l'aurait voulu.” C'est parfaitement exact. Grave-toi ça aussi dans le citron, ma chérie !

Donc il m'a emmenée dans sa chambre, dans ses bras, dans son lit. Je vivais ! J'étais dans une chambre de bonne sous les toits de Paris et l'existence avait enfin du sens. Il a mis le disque de Bella Ciao sur son pick up, et il m'a fait l'amour, et je pensais que quand j'aurais un enfant, il s'appellerait Bella si c'était une fille, et Ciao si c'était un garçon. Le mieux, je me disais, ce serait d'avoir des jumeaux.

Le lendemain matin il était déjà parti quand je me suis réveillée. Il avait laissé un mot sur la table : “RDV dans le grand amphi de la Sorbonne à 11 h, claques simplement la porte en sortant. Bruno.” Donc il s'appelait Bruno, ça me plaisait. Je n'aurais pas aimé qu'il s'appelle Raymond comme Marcellin, ou Maurice comme Grimaud, ah ça non !

Tu penses bien que j'y étais, à la Sorbonne, il y avait une ambiance dingue dans le grand amphi, et Godard qui s'est fait huer je ne sais plus pourquoi, il est parti avec Anne Wiazemski sur ses talons. Qu'est-ce que j'aurais aimé jouer *La Chinoise*, moi aussi ; comme en plus j'ai les yeux en amande, j'aurais été parfaite dans le rôle. À l'école, les

copines (copines, tu parles !) me disaient : “ton père, il est chinois, ou c’est ta mère ?” Et je ne savais jamais quoi répondre, à part rougir et murmurer stupidement : “Ben non, t’es bête ou quoi ?”

Mais je n’ai pas réussi à retrouver Bruno dans la foule. À côté de moi, il y en avait un garçon pas mal, plutôt genre Yves Montand – en plus jeune évidemment, parce qu’à l’époque, Yves Montand c’était un vieux, pour moi ! Il portait un pull sans doute tricoté par sa mère avec un Mickey au milieu de la poitrine. C’était gonflé de s’afficher avec ça, il devait en permanence se faire traiter de suppôt de l’impérialisme, mais lui, parfaitement à l’aise, il m’entreprend en me disant que je ressemblais à Romy Schneider.

“Mais alors pas dans Sissi, j’ai répondu du tac au tac, parce que c’est vraiment trop cucul !”

Il a éclaté de rire, un rire chaud, tu sais, qui t’enveloppe aussitôt de soleil, de douceur, de miel et de feuille d’or – un peu comme le rire d’Omar Sy, tu vois. J’ai passé la journée avec lui, il a retrouvé des amis, ils étaient tous du Mouvement du 22 mars, je ne saurais plus te faire le compte exact de ce que c’était – tu regarderas sur Internet, ça doit être expliqué. Dans un café, ils ont commencé à s’empoigner avec un groupe différent – il paraît que c’était des Mao Spontex, ça me faisait rire qu’ils aient un nom d’éponge, je n’ai jamais compris pourquoi – ; il y en avait aussi de la GP, mais c’était peut-être les mêmes, à l’époque, il y avait plein de sous-groupes c’était très confus ; il y avait un PCMLF, mais qui n’avait rien à voir avec le MLF... Si t’étais pas étudiant à la Sorbonne, tu pouvais toujours t’accrocher pour suivre... Pour moi, le mieux c’était “Vive la révolution !”, au moins, le programme était clair et net.

Plus tard, on a dû encore fuir devant la charge des CRS, c’était follement inquiétant, j’étais comme Elizabeth Tay-

lor dans *La Piste des éléphants*, il fallait échapper au troupeau en furie. On a pu trouver refuge chez ses parents, qui habitaient dans le quartier... Ils n'étaient pas là, coincés quelque part à la campagne à cause de restrictions d'essence. Quelle chance ! Il n'y avait que sa sœur qui passait en boucle le quarante-cinq tours *Bonnie & Clyde*. En écoutant Gainsbourg dans les bras de Franck – oui, il s'appelait Franck, je ne te l'avais pas dit ? –, j'ai pensé que c'étaient aussi de jolis prénoms pour des bébés, quand j'en aurais...

Les jours s'enchaînaient, c'était assez confus, et puis on dormait peu, tu sais, alors mes souvenirs ne sont plus très précis. Je me rappelle qu'un jour, je m'étais cachée sous une voiture pour échapper aux CRS, et j'avais perdu une chaussure dans l'affaire. J'étais là, les mains sur les oreilles, à attendre que ça passe, quand j'ai vu une main se glisser sous la voiture. Elle tenait ma chaussure perdue.

“Mademoiselle Cendrillon, je suppose ?”

Quand un garçon t'aborde comme ça, tu imagines bien ce qui peut se passer. Surtout qu'il m'a fait penser à Gene Kelly, j'entendais presque la musique et je m'attendais à ce qu'il se lance dans un numéro de claquettes, mais un groupe de Katangais est arrivé – ils ne venaient pas plus du Kantaga que toi et moi, va savoir d'où ils tenaient ce nom. Ils avaient des barres de fer et l'air pas commode, alors on s'est engouffrés dans une voiture, et pendant qu'il m'embrassait, j'étais Françoise Dorléac et mon cœur virevoltait dans les rues de Rochefort...

Ça a été une époque vraiment formidable, ma chérie, les plus beaux jours de ma vie. Quand tu es née, j'ai longuement hésité sur le prénom à te donner, il y en avait tellement de possibles ! Au moins, maintenant, tu sais d'où il vient...

— Oui Maman, je le sais. Tu me l'as déjà raconté cent

fois. Je te rappelle quand même qu'en 1968, tu avais huit ans. Allez, viens, il faut rentrer maintenant. C'est l'heure de prendre tes médicaments, tu le sais bien... »

# **LE GOÛT DU CAFÉ**

Dominique Delahaye

Colette Dubourg est assise en terrasse. Des jeunes remontent le boulevard. Ils parlent et rient fort. Ils sont sûrs d'eux, élégants, décontractés. Ils ont dû défiler pour Charlot et la fin de la chienlit, croix de Lorraine sur les drapeaux et tout le fourbi. Presque malgré elle, sur le chromo de cette jeunesse dorée, se superposent les images des copains et des copines, leurs tenues de travail aux couleurs passées par les lessives. Autour de la tente, pendant l'occupation, devant la grille de Luterma, un morceau d'asphalte étroit, un abri de toile d'une dizaine de mètres carrés. Jamais le monde ne lui avait paru aussi vaste.

Un taxi se range le long du trottoir et deux clients en descendent. La vieille calme un chien minuscule qui gigote contre sa poitrine. Son mari fouille sa poche arrière pour sortir son portefeuille et régler le chauffeur qui attend, une cigarette au coin des lèvres.

Le serveur s'approche. Un beau garçon. Il a les cheveux bruns, un peu longs, et des yeux clairs. Les traits fins. Colette trouve qu'il ressemble à Delon dans *Les Aventuriers*. Il regarde les deux vieux sans les voir vraiment, en lui disant :

« Et pour la petite dame, ça sera ? »

Il repart à l'intérieur en criant.

« Et un expresso, un. »

Colette ne s'étonne pas de cette condescendance parisienne. Elle le sait. On ne peut pas avoir l'air plus provincial. Son trench-coat épais, par cette belle journée de juillet, une robe trop longue et des escarpins trop plats. Sa valise démodée, mais presque neuve, cachée près du pied en fonte de la petite table, dénonce sans l'ombre d'un doute la voyageuse novice.

Ils avaient vu le film avec Tino, au Palace. Elle avait aimé. La mer, le soleil, l'amitié, l'amour, même si la fin était triste. Tino, non. Il avait dit que cette histoire de trésor, c'était des idées à la noix, pour faire rêver le prolo. Que la vérité du bonheur, c'était le syndicat et une vie honnête. Il s'était embarqué dans ses grandes phrases un peu brinquebalantes, trop ambitieuses pour respirer la sincérité. Le même ton un peu forcé qu'un gamin qui déclame sa poésie, perché sur l'estrade de la classe. Peut-être qu'elle n'aurait dû tout simplement lui dire qu'elle avait trouvé Delon très beau.

Le serveur revient avec le café. Il se fait payer et rend la monnaie en cherchant avec adresse les pièces, dans les poches de son gilet.

« La chicorée, c'est bon pour la santé. Et le café, ça énerve. »

Fernand Dubourg, son père, l'avait dit une fois pour toutes. Colette avait trouvé, au fond d'un placard, la cafetière dans laquelle Jeanne faisait son café. C'était comme le reste, pas utile d'y revenir. Colette avait pris l'habitude de boire du chocolat chaud le matin avant de débarrasser et de faire la vaisselle. Son père nourrissait les poules et les lapins. Puis elle entendait la mobylette démarrer et s'éloi-

gner. Elle sortait les deux gamelles blanches en fer émaillé et les remplissait d'un reste de ragoût ou d'une purée, avec une tranche de jambon. Du fromage, un fruit, et pour son père une gourde avec un quart de vin.

Ils avaient une demi-heure pour déjeuner, dans une salle mise à leur disposition par la direction. C'était bruyant. Ils pouvaient manger en tête-à-tête sans avoir à chercher quoi se dire. Le soir, il y avait la télé, et quand son père montait se coucher, les chansons qu'elle écoutait à la radio.

Les petits bourges passent devant elle. L'un d'eux la regarde en riant. Elle le fixe sans lui rendre son sourire. Il se détourne, haussant les épaules. Ce petit prétentieux l'a prise pour une pimbêche. Elle est ravie.

Ses parents avaient toujours travaillé à Luterma. Elle y était entrée le jour de ses seize ans, en août 1965. Ça n'avait pas été difficile. Son père était bien noté. Ouvrier habile, jamais malade, jamais une minute de retard. Quand Jeanne, sa femme, était morte, il n'avait pris qu'une matinée pour l'enterrement. Il était retourné à son poste l'après-midi même, comme si les trépidations des machines allaient relancer les battements de son cœur broyé par le chagrin. Colette avait deux ans et peu de souvenirs de sa mère.

Colette avait démarré à l'encollage des feuilles de bois. Un travail qui se faisait à la main, avec des gants en caoutchouc épais et un tablier de protection, dans les vapeurs de solvants qui leur filaient de solides maux de tête. Les filles en rigolaient. Elles disaient qu'au moins, elles n'avaient pas besoin d'inventer des migraines pour que leurs maris leur foutent la paix. Colette n'avait pas compris tout de suite ce qu'elles entendaient par là.

Les collègues lui avaient appris à se méfier de la voracité des mâchoires des machines et des mains baladeuses de quelques contremaîtres à la sale réputation. Nadine parti-

culièrement. Elle et son mari Marcel étaient les meilleurs amis de ses parents. Avant que la maladie frappe sa mère, et que par ricochet elle enrme son père dans une mélancolie solitaire et taiseuse.

Il y avait dans l'allure de son père, dès qu'il sortait de l'usine, un petit affaissement qu'elle connaissait bien. Comme si la tonicité de son corps, cette force qu'elle admirait tant, n'existait plus vraiment qu'ici. Entre les murs de briques des ateliers. Sans rancune, devant ses machines soigneusement graissées qui lui avaient mangé une phalange à l'annulaire de sa main droite. Une polisseuse industrielle. Le genre de machine faussement bonasse avec ses deux gros disques de feutre compressé. L'attention se relâche, la pièce échappe, rebondit dans le carter de protection, fuse dans l'atelier, cisaille un morceau de doigt au passage.

La tasse et la soucoupe sont noires, avec un liseré doré, et le café fume encore un peu. Elle déballe un morceau de sucre et le dissout lentement avec sa cuillère. Elle diffère le moment. Elle a une adresse à Barbès. Mireille, une copine parisienne qu'elle a connue un été, sur la plage du Havre. Elles s'écrivent régulièrement. Mireille lui a souvent proposé de venir à Paris.

Les premières rumeurs étaient arrivées en 1967. Difficile d'avoir de vraies informations, même pour les élus du personnel. Comme disait Tino, la direction, c'était « la grande muette », comme l'armée. Début 68, le syndicat avait appelé à la grève, contre des menaces de licenciements. Ça avait été une sorte de répétition générale, un galop d'essai. En mai, Tino avait pris les choses en main. Son dévouement et son cran face à la direction lui avaient permis de gagner la confiance des salariés.

Dès que l'occupation avait commencé, Fernand était resté chez lui, à s'occuper de son jardin, se promener au

bord du canal, ramasser des pissenlits pour les lapins. Colette avait continué à aller à l'usine. Pas seulement à cause de Tino. Essentiellement pour ces journées qui s'ouvraient à la parole. Ces heures habituellement habitées par le bruit des machines, qui les laissait toutes à leur solitude. À la maison, rien n'avait changé à part la gamelle de son père, qu'elle laissait sur la table. Il ne lui demandait rien le soir, et les nouvelles du pays que la télé en noir et blanc assombrissait encore ne semblaient pas plus l'intéresser que ce qui se passait à l'usine.

Tino s'était fait un peu tirer l'oreille pour la fête. Il disait que la cause ouvrière méritait de la dignité plus que des flonflons. Il était content de sa formule. Il l'avait répétée plusieurs fois. L'enthousiasme général l'avait emporté, et Nadine s'était occupée de tout. Des copains du quartier avaient joué de la musique et un banquet avait été improvisé. Ils avaient dansé, mangé et bu. Tino l'avait embrassée, pour la première fois devant tout le monde. Pour une raison qu'elle n'arrivait pas bien à s'expliquer, cela ne lui avait pas plu. Les vivats et les bravos, les sourires complices ou émus l'avaient agacée. L'impression que Tino affirmait plus ainsi sa nouvelle place dans l'usine que son amour pour elle.

Elle s'était retrouvée à un moment à une petite table, pas loin de l'estrade sur laquelle les musiciens rangeaient leurs instruments. Quelques couples, qui ne s'étaient pas rendu compte que la musique s'était arrêtée, bougeaient encore sur la piste en fredonnant. Nadine s'était effondrée sur une chaise à côté d'elle. Elle avait les joues rouges. L'excitation d'avoir organisé une si belle fête. L'alcool aussi, un peu peut-être. Elle avait pris la main de Colette.

« Quel dommage que Jeanne n'ait pas vu ça ! Fernand aussi, bien sûr, mais, ce soir, j'ai plus souvent pensé à elle.

On était tellement... proches toutes les deux. »

Colette a soupiré en la regardant, se forçant à sourire.

« La maladie est une terrible injustice contre laquelle les meilleurs syndicats ne peuvent rien !

— La maladie. Quelle maladie ? »

Nadine s'était mise à pleurer. Colette avait appris au milieu des sanglots que Fernand et Jeanne avaient décidé qu'ils ne garderaient pas l'enfant. Qu'ils avaient d'autres projets. Une maison et le meilleur pour leur fille unique. La femme qui s'était occupée de Jeanne avait bonne réputation. Ils avaient hésité avant d'alerter l'hôpital. L'hémorragie avait emporté Jeanne en quelques heures.

Nadine s'était tue. Colette avait dégagé sa main de la sienne. Elle avait attrapé son sac et était rentrée chez elle sur son Solex. Son père ronflait dans sa chambre à l'étage. Elle avait fait sa valise sans bruit et elle était partie dans le petit matin par le premier train.

Sur le mur d'en face, une inscription à la peinture, dégoulinante de rage, ou de joie. Difficile à savoir, maintenant que le calme est revenu dans les rues. « Cours camarade, le vieux monde est derrière toi ! » Colette n'a aucune envie de courir. La prophétie, en forme d'injonction, la laisse de marbre. Elle ne se soucie pas des lendemains qui déchantent sûrement. À vrai dire, elle s'en fout. Elle repose délicatement la tasse sur le plateau de formica. La douceur de l'air, le soleil sur la blondeur des pierres parisiennes, là, sa mère lui manque comme jamais. Sur la langue, l'amertume et la force du café et dans la tête une immense envie de vivre.

**LA FIN DE LA GUERRE  
DU VIETNAM**  
Martine Huet

Quelqu'un venait de sonner à la porte.

Au premier étage de la rue de la Fidélité, à côté de la rue de Paradis et du passage du Désir, une adresse qui ne s'invente pas et qui nous allait comme un gant. Martin, assistant photo tout juste sorti de Vaugirard, Claude, technicien dans une boîte de pub et moi, étudiante en philo et assistante stagiaire dans la rédaction de mode d'un journal féminin.

J'avais aimé successivement ces deux amis d'enfance nîmois et, depuis un an, bercés et convaincus par l'ambiance « Jules et Jim », nous avons décidé de vivre ensemble à Paris. Bref, on formait un couple à trois. Mais nos ambitions amoureuses s'envolaient déjà vers d'autres horizons...

En juin 68, juste après les accords de Grenelle, nos occupations professionnelles s'étaient un peu étiolées, occupés que nous étions à tramer une révolution politique et sexuelle, d'orientation Mao et Wilhelm Reich. Claude, passionné par la psychanalyse, avait des idées inspirées sur le couple et le sexe. J'étais moi-même convaincue que la consommation et le fric, c'était la décadence. Martin vou-

lait abandonner le monde factice des studios photo pour se consacrer à la nature : changement de décor, changement de lumière ! Depuis quelques semaines notre projet mûrissait : vie en communauté à la campagne, autonomie maximale, et surtout, abolition du couple, sexualité libre et sans contrainte.

Nous vivions pour l'heure dans un appartement meublé à l'horizontale : matelas trouvés dans la rue, coussins immenses bourrés des chutes de laine, table de cuisine dont on avait coupé les pieds... Rien à plus de quarante centimètres de haut.

Avec un environnement social paradoxal : le clinquant et le fric de la pub et de la photo, confrontés aux engagements politiques radicaux et aux fréquentations qui vont avec. On naviguait sans problème entre ces deux mondes et les personnages les plus loufoques qui les composaient. Beaucoup d'argent et beaucoup de drogue autour de nous : des mannequins, des réalisateurs de films pornos, des chanteurs à succès, des publicitaires qui roulent en Rolls et égarent leur carrosse la nuit dans les allées du premier arrondissement, une star arrivée de la Factory et reconvertie en top model... Mais aussi des paranos addicts à l'acide, des acteurs sans contrat qui font le tapin au bois de Boulogne, des déjantés de tous poils et des allumés de tous styles.

Nous avions aussi un coloc, John, anglais et ex-guitariste de rock, qui venait d'arriver à Paris pour faire de la photo de mode et qui montait en flèche auprès des rédactrices. Il adorait les costards ultra chics avec le revers du pantalon à vingt centimètres au-dessus des tennnis, et sa copine anglaise portait les cheveux courts coiffés en bataille et teints en vert fluo...

Ces mondes se mélangeaient dans l'euphorie révolutionnaire : façon d'abolir sans entrave la lutte des classes !

En fait, une fois payé le loyer de l'appart, on n'avait plus un sou et on mangeait en piquant au Monop ou dans des fêtes chez nos copains pleins aux as. Mais ces vols-là n'étaient finalement qu'une remise à plat de la justice sociale !

Car ce jour-là, au milieu du salon, s'étalait un déballage d'appareils photo, d'objectifs, de chaînes stéréo, de tapis, de lampes design et de sacs de fringues, flambants neufs. Le comble du luxe dans un décor digne d'un stand de biffins à la porte de Montreuil.

Vautrés dans nos coussins, Martin et moi racontions à Claude la tournée du jour avec ce carnet de chèques volé et ces papiers falsifiés qu'un pote, entouré de fréquentations douteuses, mais habiles, nous avait offerts sur un plateau. Sans inquiétude aucune et presque convaincus que nous étions de faire avancer en live les contradictions du capitalisme, nous en étions Martin et moi à notre troisième et dernier week-end de « shopping révolutionnaire ».

La sonnette insistait. Claude alla ouvrir.

« Ça doit être une fille qui vient te draguer, John ! Je la fais passer dans ta chambre. Y a trop de matos dans le salon. »

À la porte, il trouva un jeune homme, bien propre sur lui, pas le genre habituel de nos visiteurs :

« La 2 CV dans la rue devant, c'est à vous ?

— Pourquoi, vous êtes flic ? Vous voulez nous mettre un PV ?

— Je voudrais parler à vos amis qui ont fait des achats chez Yves Saint Laurent tout à l'heure. »

Claude tenta de refermer la porte, mais ça n'était pas une armoire à glace, loin s'en fallait. Le garçon entra dans le salon où nous étions figés d'angoisse devant l'irruption de ce mec qui restait planté là au milieu de notre butin du jour.

Il avait dans les vingt-cinq ans, bien sapé, l'air un peu

surpris et gêné d'avoir forcé la porte l'entrée. On se leva et, histoire de détendre l'atmosphère, on y alla de notre « Salut », genre sympa et convivial. Claude, lui, vira au blanc. Le regard du mec fit le tour de la pièce et se fixa sur les sacs Yves Saint Laurent.

« Je vous ai vus à la boutique. Je suis payé pour surveiller les vols dans les sacs sans passer à la caisse. Vous aviez pas le look pour vous payer les fringues que vous avez achetées, mais la caissière ne pouvait pas appeler la banque un samedi. Du coup, je vous ai pistés dans la rue jusqu'à votre bagnole. Y avait pas mal dans le coffre ! Je me suis douté du coup et, un vrai bol, j'étais garé à côté. Je vous ai suivis jusqu'ici. Votre rue, c'est pas le style friqué, avec ces vieilles putes qui tapinent devant le bistrot de famille ! Je suis sûr que vous avez un carnet de chèques volés ! »

Passée la peur, c'est la colère qui me prit à la gorge :

« Et toi tu l'as le look ! Un look de petit con qui est là pour emmerder, lui dis-je, remontée à fond. Tu n'en sais rien si nos chèques sont bidons, et ça change quoi pour tes patrons pourris ? Et tu faisais quoi depuis deux mois, le planton pour une boîte d'exploiteurs ? Nous, on s'est battus pour changer cette société à la con ! On n'est pas des délinquants, on était sur les barricades de Saint Germain pendant que tu protégeais ta boutique de riches à deux rues de là ! Et pourquoi tu n'es pas allé direct chez les flics plutôt que mater nos fenêtres et nos copines du trottoir ? Tu veux faire quoi là ? Pourquoi tu es entré si c'est pour nous dénoncer ? »

Silence pesant de part et d'autre. On resta tétanisé après mes propos peu diplomatiques. On se regarda, on s'évalua : on avait tous les cheveux longs. Martin, c'était le genre Morrison, Claude, un brin Lennon, et moi, pour le côté fili-forme, Twiggy tout craché. Lui, à part son jean propre et

repassé, il avait bien le style des mecs de notre époque, avec cette part de féminité qui rendait les mecs si sexy. Plutôt beau gosse en plus, quand il commençait à relâcher son petit côté justicier viril.

Et voilà notre John qui sortit de sa chambre.

« Hey, ça va tous ? *It's good ?* »

Il alla vers le mec :

« *Hi*, je m'appelle John Haett et vous ? »

Le mec eut l'air abasourdi. Il connaissait John de nom, car on en parlait chez Yves Saint Laurent : dans le monde des journaux de mode et de la photo, tout le monde le connaissait.

Mais alors, être devant lui, dans son lieu de vie, et constater que c'était notre ami, c'était un sacré choc !

« Euh... moi c'est Arnaud. Vous êtes John Haett ? C'est incroyable de vous rencontrer ici ! »

Et le voilà qui s'avachit sur un de nos énormes coussins.

« Mais qui êtes-vous tous les quatre ? C'est quoi cet appart ? »

La tension était tombée d'un coup suite à l'irruption de John.

On roula un petit joint, on mit l'album *Songs* de Léonard Cohen qu'on venait de voler avec quelques dizaines d'autres, et on lui raconta : nos jobs, nos engagements politiques, notre vie et notre projet communautaire... John, lui, se marrait. Très peu pour lui la communauté « sexuelle », en outre, il était homo... Il se retira pour aller dîner de son côté : il ne mangeait plus jamais avec nous depuis qu'il a vu un asticot dans un fromage de chèvre !

Arnaud eut l'air de tomber de dix étages, mais il semblait fasciné.

« Moi je suis du Nord. J'ai pas pu faire d'études ; j'aurais aimé faire psycho, mais dans ma famille, c'est pas trop le

style, et en plus, mon père trouvait que c'était un truc de gonzesse. Il fallait que je bosse, et je me suis barré à Paris très jeune pour échapper à mes parents. Le job chez Yves Saint Laurent, c'est ce que j'ai trouvé de mieux. J'ai pas pu faire la grève et j'avais peur d'aller sur les manifs. Je ne connais pas d'étudiants et je n'ai jamais rencontré de personnes comme vous, avec des amis comme les vôtres et toutes ces idées... intellectuelles. »

Claude renchérit : « Tu comprends, Arnaud ? S'aimer à deux, c'est une histoire bourgeoise et périmée. Si on peut s'aimer à deux, on peut s'aimer à trois, à dix puis à cent, on peut envahir la planète de liberté, de jeunesse et d'amour, et on peut changer le monde. Et finie la guerre du Vietnam ! C'est simple et évident. Et c'est pas du sexe pour consommer du sexe, c'est du sexe pour l'amour. En tout cas, on veut tenter une nouvelle forme de vie. On veut aussi rompre avec cette société pourrie par le fric en cherchant un maximum d'autonomie. Tu vois, ces fringues, tu peux les ramener à ta boutique si tu veux. La plupart des trucs qui sont là, c'est pour des copains. Le matériel photo, c'est pour le job de Martin qui veut créer une photothèque sur la nature. Le reste on s'en fout, c'est pour se marrer ! On a mis des annonces pour trouver des gens : "Projet communautaire et expérimental en Ardèche", et Martin a dégoté une grande maison pour cinquante francs par mois. Suite aux annonces, on reçoit les candidats ici. On explique notre projet. Pour nous, théorie et pratique ne font qu'un et s'appliquent ici et maintenant. Si les gens sont convaincus, on tire au sort pour savoir qui dort avec qui. Certains sont immédiatement partants, d'autres, surtout les couples, préfèrent réfléchir et demander une session de rattrapage, si tu vois ce que je veux dire. On est déjà sept et on largue les amarres en août. Voilà,

Arnaud, tu sais tout. Maintenant, c'est à toi de choisir ta vie ! »

Arnaud questionnait et écoutait, encore et encore. Nous, on était remontés comme des horloges et on parla pendant des heures.

Vers trois heures du matin, il se leva enfin de son cousin.

« C'est OK pour moi. Je vous adore ! Mais, alors, le tirage au sort ? »

Claude et Martin sourirent.

Je le pris par la main pour traverser l'appartement.

La nuit serait douce, mais la guerre du Vietnam ne finirait que bien des années plus tard...

**CINQUANTE ANS... DÉJÀ !**  
François Joly

Il avait fallu un courriel de Gérard pour que Dupont tombe dans le panneau. *Fais-moi un texte sur mai 68, dix mille caractères*. Sans réfléchir, par amitié, il avait dit oui, sans penser qu'il allait sombrer dans des souvenirs qu'il n'aimait pas ressasser. Tout avait commencé par une histoire de cul qui s'était transformée en une énorme vague déferlante de contestation totale de la société. D'abord, les étudiants de Nanterre ; ensuite, toutes les facultés de France, les lycées, les collèges, puis les ouvriers du bout de la carte CGT s'y étaient mis avec réticence, se méfiant des beaux parleurs, futurs bourgeois et exploiters du prolétariat. Bref, la France flambait d'autant que les politiques ne comprenaient pas bien ce qui arrivait, de Gaulle, le premier. Sartre se couvrirait de ridicule, costard, cravate sur un tonneau pour haranguer des travailleurs qui n'en avaient rien à foutre de ses galimatias et attendaient surtout qu'on améliore leurs conditions de travail et la paye de fin du mois.

Dupont était un obscur maître auxiliaire de province dans un lycée non moins ignoré. Il enseignait l'histoire-géo, préparait le CAPES, soignait bien ses cours, emmenait dans les Alpes proches ses élèves étudier sur le terrain les nappes

de charriage, les vallées glaciaires, les roches métamorphiques ; il participait à l'archéologie gallo-romaine locale chapeautée par un de ses anciens maîtres qu'il vénérât. Il était marié à une prof de lettres qui, titularisée par concours, avait été nommée à quatre cents kilomètres de son époux. Dupont était syndiqué au SNES, syndicat majoritaire de l'Éducation nationale, il votait pour l'un des trois courants importants, Unité et Action de tendance communiste. Dès l'adolescence, il avait trouvé dans le parti un sens à ses idéaux altruistes, mais n'avait pas adhéré, car la répression des Soviétiques en 1956 à Budapest l'avait profondément choqué. En classe de terminale, il s'était heurté à son prof de philo, sartrien, qui, d'une façon perverse, inoculait à ses élèves que, somme toute, la fin justifiant les moyens, c'était normal que les Russes interviennent dans les états satellites. La rupture avait été totale lorsque le prof, parlant de la guerre d'Algérie, avait lancé que les appelés du contingent n'avaient qu'à désertier. Dupont, outré par cette affirmation, avait quitté la salle de classe, ayant un frère au casse-pipe en Algérie. En 1962, ce fut son tour d'aller faire le con là-bas. Versé dans un bataillon où, semble-t-il, du simple bidasse au chef de corps, tous avaient été choisis pour leurs idées de gauche, ils participèrent au maintien de l'ordre, à Oran, face à l'O.A.S. et aux pieds noirs. De février 62 à juillet 63, il arpenta les rues d'Oran, exaspéré par la vindicte populaire.

Dupont n'est donc pas prêt pour les manifs de mai 68, mais, malgré sa méfiance pour les grands mouvements qui profitent à des leaders qui ont d'autres objectifs, il est pris dans l'élan de la grande logorrhée nationale et ne manque aucune réunion qui enflamme son lycée ; chaque jour, dès la première heure, la salle des profs est envahie par des collègues qui ont passé la nuit à s'auto-allumer. Il découvre

que ceux qui n'étaient pas causants sont devenus de véritables moulins à parole, tel cet agrégé de maths qui, probablement complexé par sa très petite taille, a bondi sur la table vénérable du local et se révèle comme un orateur hors pair ; telle cette enseignante, effacée, à la voix fluette, que les élèves ne perçoivent plus, en classe, à partir du troisième rang, propose un tas de revendications à discuter dans une commission afin de les porter au proviseur, qui sera sommé de les transmettre au recteur.

À Lyon, quai Claude Bernard, devant les facultés de lettres et de droit lors d'une manifestation qui s'organise pour se diriger vers la préfecture toute proche, Dupont croise un regard dans la foule d'étudiants chauffés à blanc. Une fille de son lycée, d'une classe terminale où il n'enseigne pas, mais il la connaît de vue, car c'est une championne d'athlétisme dont on parle. Elle lui fait un signe timide de la main, il lui répond, mais au lieu d'en rester là, se dirige vers elle en se frayant difficilement un chemin dans la foule. Ils se serrent la main comme s'ils étaient copains depuis toujours. Ils rient, mais lorsqu'ils arrivent devant la préfecture, un cordon de CRS, casque bas sur le front, matraque à la main en première ligne, fusil lance-grenade en deuxième ligne, les ramène à la réalité. Aussitôt, la nausée monte chez Dupont : Oran, rue d'Arzew, c'est lui le CRS face aux pieds noirs qui hurlent face à eux. Armés de fusil, sans cartouche, tenus à deux mains à la hauteur du menton, les zouaves n'en mènent pas large. La foule les conspu, leur crache dessus, parfois un excité sort sa bite et essaie de pisser sur leur pantalon. Cinq ans qu'il a essayé d'oublier et voilà que tout recommence ; il entraîne avec lui la fille qui renâcle, veut rester, participer au mouvement lycéen. Il ne la lâche pas et, dans une rue parallèle, découvre un bistrot avec deux trois tables sur le trottoir. Il

lui explique, cela prend du temps. Ils ne s'en aperçoivent pas. Elle le regarde avec des yeux qui semblent dotés d'un zoom tellement elle découvre ce prof qui n'a pas la réputation de courir après les filles du lycée. Elle n'est pas née de la dernière pluie, a eu un parcours scolaire chaotique, tout pour le sport. Quand ils se donnent rendez-vous pour le lendemain, ils sont ravis de se revoir. Ils vont courir mai 68 de réunions en manifs, de bistrots en gargotes. Il apprend que ses parents sont ouvriers, communistes actifs, le père dans le syndicat CGT de Rhône-Poulenc, la mère, cégétiste aussi, déléguée du personnel au comité d'entreprise d'EDF. Martine, leur fille, a sa carte, Jeunesse communiste.

Dupont est fasciné par cette femme. Ils abandonnent le lycée et ses réunions fumeuses pour suivre le mouvement dans Lyon. La tension monte. Les grèves se multiplient. Les manifestations enflent. Elles sont manipulées par des individus d'une ultra gauche qui s'est constituée dans un verbiage politique irresponsable, et qui barbote avec ceux qui veulent tout casser pour un monde nouveau. Le 24 mai, c'est l'occupation du Théâtre des Celestins sur la presque île, cinq mille étudiants et des voyous, qui depuis le début mai, se sont incrustés dans les manifs, lancent des mots d'ordre à la noix, pourrissent les comptes-rendus, s'infiltrent dans les groupes d'encadrement. On décide de rejoindre les étudiants massés de l'autre côté du Rhône, devant les facs, quai Claude Bernard. Les CRS occupent le centre du pont Lafayette pour empêcher la jonction des deux groupes. Cela devient hyper violent, les flics répondent aux attaques par des tirs tendus de grenades aux gaz lacrymogènes. Soudain, un camion arrive à la hauteur de Dupont et de Martine. Un seul type le conduit. Deux gars le remplacent. Le camion part au ralenti dans la foule qui s'écarte. On ne sait pas ce qu'ils bricolent à l'intérieur du camion, mais ils le

quittent à leur tour alors que le lourd véhicule, sans chauffeur, continue son avancée vers les flics...

Au petit matin, Dupont et Martine apprennent que le camion a écrasé un commissaire de police. Ils se regardent atterrés comme s'ils étaient complices de ce meurtre. Il propose d'aller chez lui. Elle acquiesce et, cette fois, c'est elle qui le suit. Dès la première marche, il a une érection, mais se calme lorsqu'il réalise qu'il peut croiser des voisins. Ils devinent leurs sourires narquois à l'avenir. Il ouvre sa porte furtivement, conduit Martine dans son séjour. Il proposerait bien un whisky, mais elle ne boit jamais d'alcool. Un café ? Ils en ont bu toute la journée et la soirée. Il propose une menthe à l'eau. Une menthe à l'eau donc. Il va dans la salle de bain, se regarde dans la glace, l'air minable, traîne, attend il ne sait quoi. Il entend la porte d'entrée qui s'ouvre et se ferme. Elle est partie.

Le lendemain, il la revoit au lycée ; de loin, il comprend qu'elle le fuit. Ils se croisent, mais ne se cherchent plus. Ils se sont tout dit. Elle, timide, mais pugnace, avait besoin d'un auditoire, et n'osant prendre la parole en public a trouvé quelqu'un qui l'écoute et rêve avec elle ; lui, ébloui par cette femme magnifique, a cru vivre une merveilleuse passion romantique dans une révolution qui s'éteint.

De Gaulle rencontre Massu ; après ses atermoiements, il reprend du poil de la bête. Comme toujours, ses discours lui rallient la France profonde, celle qui râle, mais craint des suites sanglantes. Le Bac est reporté fin juin. Quarante-vingt-deux pour cent de réussite, un record, du jamais vu. Martine est admise, mention passable. Juillet, les vacances, tout est plié. Déjà, on pense que mai ne pèsera pas lourd. Erreur, beaucoup d'acquis perdurent de nos jours, et depuis cinquante ans, 68 sert toujours d'année de référence. Certes, les grands meneurs parisiens ont fait carrière et se sont bien

adaptés au système ; quelques illuminés, chevelus, barbus et bardés de diplômes ont cru qu'en allant bosser en usine comme simple ouvrier, cela impressionnerait le prolétariat.

Le mot prolétaire a disparu. Les partis de gauche frisent l'extinction. Les étudiants ne pensent qu'au pognon. Dupont est à la retraite, il a eu l'agrégation de lettres par liste d'aptitude. Il n'en est pas fier. Il sait qu'en 68, il a passé à côté de la plaque. Il a cru se racheter en passant l'été 72 au Larzac à construire une bergerie avec des paysans. Enfin, en lisant le journal, un matin, fin 2016, il découvre que l'adjointe communiste aux affaires sociales d'une ville de la grande banlieue lyonnaise, Mme Martine Gellin, professeur d'éducation physique à la retraite, était citée en exemple, au travers de son association, pour la prise en charge d'enfants syriens.

Ainsi, elle n'avait rien lâché, elle qui proclamait que de Voltaire n'avoir retenu qu'une seule citation : « le but de la vie humaine c'est l'action ». Dupont est tenté de la contacter, mais il vaut mieux ne pas revenir sur un rêve où on n'a pas été brillant.

# **LA GRANDE OBSESSION**

Alain Krivine

En mai 68, la grande obsession était de trouver un lien entre les étudiants et les ouvriers. Cette volonté existait surtout chez les étudiants et les lycéens qui formaient l'essentiel du mouvement à ses débuts, et qui en avaient assez d'être traités de « petits bourgeois gauchistes » par le PCF. Ce lien a été réalisé, mais très artificiellement, notamment lors des manifestations de rue avec le mot d'ordre « le pouvoir aux travailleurs ». Mais pour eux, il n'était pas question de le donner à Geismar, Cohn-Bendit ou Sauvageot. Cependant, il n'y avait aucun candidat issu du mouvement ouvrier, et les cortèges passaient devant le Parlement sans se soucier d'un immeuble gardé seulement par quelques policiers en képis... D'accord pour suivre les leaders du mouvement dans les manifs de rue et éviter un énième Bastille-Nation ou Bastille-République, mais rien de plus... Mais la population manifestait surtout contre la répression comme le 13 mai. Ou sur ses propres revendications du style : « Dix ans, ça suffit. » Critiques vis-à-vis du PCF qui voyait d'un mauvais œil un mouvement leur échapper, les ouvriers étaient prêts à suivre les étudiants dans les initiatives de rue, mais pas à leur donner le pouvoir, comme

on a pu le voir lors de la Marche sur Renault Billancourt et seule, comme force organisée, l'extrême gauche posait ouvertement le problème.

Le 13 mai, on assiste à une immense manif de solidarité après la répression contre les barricades du Quartier latin du 10 mai, et après cette date, la grève commence vraiment à s'étendre dans les usines, parfois à l'initiative des syndicats, parfois sans elle...

Lors des AG étudiantes de la Sorbonne qui regroupaient chaque jour des milliers de jeunes, tout était possible, surtout si on disait, à tort ou à raison, qu'on « était ouvrier ». Ces AG quotidiennes avaient le mérite de réunir beaucoup de monde et de les mobiliser, chacun ou chacune pouvant enfin s'exprimer librement, et tout était possible.

C'est dans ces conditions que j'apprends le 17 mai que l'usine Renault de Billancourt part en grève. Renault, le bastion du mouvement ouvrier de l'époque avec ses trente mille salariés qui, « quand il éternue toute la France s'enrhume ».

Ni une ni deux, je fonce à l'AG ou je n'allais jamais, pour interrompre ce beau monde, annoncer la nouvelle et partir de suite à travers Paris en manifestant notre solidarité avec la classe ouvrière. Quoi de mieux que de réaliser à Billancourt la solidarité « étudiants-ouvriers » ?

Enthousiaste, tout le monde me suit et nous partons. Mais à l'arrivée, quelle déception ! Le PCF, par le biais de la CGT, a fait tout fermer pour empêcher toute collusion avec « les gauchistes étudiants petits bourgeois ». Seuls quelques ouvriers nous accueillent avec sympathie sur les toits en chantant notamment *L'Internationale*.

Mais un an plus tard, alors que j'étais « soldat-candidat-président », plusieurs centaines d'entre eux me reçoivent aux cris de « Le fascisme ne passera pas... » Ce qui était

exagéré, car je n'étais pas « fasciste » et ne voulais pas passer, perché sur mon camion et entouré de dizaines de membres du SO des JCR...

Bref, nous rentrons penauds à la Sorbonne après un tel échec...

La révolution n'était pas pour demain, même si l'explosion sociale était énorme.

Le bilan était clair : même discrédité, le PCF restait fort dans les entreprises, et nous encore très faibles en dehors des milieux étudiants et lycéens.

Renault a certes éternué et la France s'est enrhumée, mais les élections vont venir soigner tout ce monde. Et nous montrer qu'on n'a besoin de personne pour se mobiliser, mais qu'on a besoin de gens reconnus dans les milieux populaires et déterminés pour prendre le pouvoir et le garder, mais sans le confisquer...

Et dire qu'une semaine, après ils refuseront à Georges Séguy d'entériner les accords de Grenelle, jugés pas assez radicaux pour eux. C'était là tout le problème de la CGT et du PCF. Comment se lier à un mouvement de masse où l'on est encore solidement implanté, mais un mouvement qui se radicalise tellement qu'on en perd le contrôle, sans pour autant être remplacé par personne ? Il faudra plus de dix ans à la gauche pour comprendre cela et offrir une perspective gouvernementale d'Union de la gauche avec François Mitterrand, capable d'empêcher tout débordement incontrôlé.

**DÎNER DE GALA**  
**Roger Martin**

### **Versailles, dimanche 13 mai 2018, dix-huit heures**

Patrick Vengeur ralentit à l'approche du portail majestueux qu'il n'avait plus franchi depuis deux ans, pénètre dans le domaine et roule au pas le long de l'allée gravillonnée à laquelle l'éclairage des réverbères XIX<sup>e</sup>, qui avaient remplacé les ormes malades, donnait une teinte orangée vieillotte. Il y avait deux ans qu'il avait raccroché. À soixante-six ans. Il n'avait pas volé sa retraite. Comme elle n'avait rien de mirobolant, il lui arrivait cependant d'accepter de faire des extra. Paradoxalement, c'était plus rentable. Payé à la tâche, au noir. Un ou deux jours de bourre, peut-être, mais il pouvait ensuite se reposer tout son saoul.

Il longea le parking des clients, jetant un œil aux véhicules stationnés. Des beaux modèles. Audi, Mercedes, des SUV, des 4x4, une Porsche. Du courant. Il avait assez travaillé au *Caprice des Dieux* pour savoir que ses habitués n'étaient ni maçons ni cheminots, ni davantage profs ou employés de banque. Il contourna le bâtiment et arrêta sa Twingo vert pomme près de voitures plus modestes appartenant au personnel. Il s'extirpa de sa Granny Smith, comme il l'avait baptisée, pas mécontent d'échapper à l'odeur qui filtrait du

coffre, ferma la portière à clé – pas de verrouillage automatique – non pas qu’il fût méfiant, encore moins sécuritaire, mais à cause du pistolet glissé sous son siège.

Il pleuvait, mais il s’en fichait. Quelques gouttes, sans plus, revigorantes. Il sourit. Il n’avait pas spécialement besoin de raviver sa vigueur. Dans dix jours, il fêterait son soixante-huitième anniversaire. Il avait beau avoir mal partout à son réveil, une fois levé, son café avalé, il gambadait. D’ailleurs si Gérard Duteil, le propriétaire du *Caprice des Dieux*, avait fait appel à lui, c’était bien parce qu’il savait pouvoir compter sur son efficacité.

Duteil n’était pas un mauvais cheval. Patrick avait connu pire. Son père l’avait élevé dans l’opinion qu’il n’y avait pas de bons patrons, juste de moins mauvais que d’autres. Il ne put s’empêcher de sourire. Le Vieux lui manquait. Plus de vingt ans qu’il avait passé l’arme à gauche. Rongé par l’amiante. La mort avait mis un terme à des souffrances que la morphine ne suffisait plus à adoucir. Et puis, il n’aurait jamais supporté de voir tout ce en quoi il avait cru s’effondrer. Quarante ans de militantisme à l’île Seguin, pas une seule promotion, des retenues de salaire et des mises à pied. Ah, on la lui avait fait payer sa carte à la CGT !

Patrick secoua la tête. Il n’était pas là pour s’attendrir. Deux jours plus tôt, Duteil l’avait appelé en catastrophe. Un serveur qui lui avait claqué dans les doigts. Impossible de confier la tablée attendue le samedi soir à un quelconque extra. Si Patrick lui retirait cette épine du pied, il triplerait la paie. Patrick avait commencé par refuser, et puis Duteil avait lâché une information surprenante qui l’avait fait changer d’avis...

### **Vingt et une heures trente**

Patrick rentra de nouveau dans la salle réservée, poussant devant lui le chariot de fromages, au moment où le

sommelier remplissait avec componction le verre de Geismar d'un Nuits-Saint-Georges qui ferait doubler la note.

Quel âge pouvait bien avoir l'ancien maoïste devenu bras droit de Claude Allègre puis inspecteur général de l'Éducation nationale ? En 68, il était plus vieux que Cohn-Bendit et Sauvageot. Soixante-dix-huit ? Soixante-dix-neuf ?

Son chariot immobilisé au bout de la table, Patrick attendait, silencieux, que Finkielkraut se décide. L'académicien hésitait, un index rongé virevoltant au-dessus du plateau, incertain : Rochebaron, Saint-Albray, Saint-Marcellin, Tomme des Bauges ? Patrick s'était figé, couteau à la main. *Je te l'enfoncerais bien dans le bide*. L'autre trancha enfin... Il prendrait des quatre...

Le Bris et Goupil furent plus expéditifs. Quant à Cohn-Bendit, qui s'était levé pour apostropher July, qui lui faisait face, il lui avait, d'un geste exaspéré, fait signe qu'il n'en désirait pas.

Il y avait dix-huit personnes autour de la table. Des hommes, exclusivement. Les filles de 68 n'avaient pas toutes gardé leurs illusions et leurs idéaux, au moins étaient-elles rares à cracher dans la soupe et à brûler ce qu'elles avaient adoré... Il avait reconnu immédiatement Sollers et Kouchner, entraperçus sur les écrans de *BFM* dans les troquets qu'il fréquentait parfois, et Choiseul-Pralin, malgré sa moustache ridiculement désuète, qu'il avait eu l'occasion de tirer d'affaire une nuit à Aix-en-Provence, alors que le révolutionnaire incendiaire – en paroles – avait dû se mettre au vert à la suite d'une partie de poker où il avait misé un argent qu'il n'avait plus...

La tête des autres ne lui disait rien. Quelques seconds couteaux sans doute... Septuagénaires bedonnants pour la plupart. Cheveux blancs, quand il en restait, et Légion d'honneur à la boutonnière. Le plus jeune, parmi ceux

qu'il avait identifiés, c'était Kessler, l'homme du Medef et du Siècle, qui avait ajouté à la trahison de ses idéaux de jeunesse un cynisme écœurant en proclamant l'urgence de détruire ce qui restait du programme de la Résistance...

Invisible. Il était invisible. Il en avait pris conscience tout au long du repas. Personne ne lui avait adressé la parole, personne ne l'avait jugé digne d'un regard, les « merci » et les « s'il vous plaît » n'appartenaient pas au vocabulaire des convives. Lorsqu'il se penchait pour servir, des troncs se reculaient le temps qu'il dépose une assiette, une viande ou des légumes, puis les conversations reprenaient, quand elles avaient cessé. Il était un loufiat, rien de plus, un meuble.

Quand il réapparut au moment des desserts, vingt-trois heures venaient de sonner au carillon de la salle de maître, où le propriétaire avait fait du feu dans les cheminées monumentales séculaires, bien qu'on fût au mois de mai.

La salle s'était embrumée. Une épaisse fumée s'élevait vers les hauts plafonds en volutes bleuissantes. En bout de table trônait une boîte vide dont l'étiquette bariolée indiquait qu'elle avait contenu des Rocky Patel vintage 1990.

La plupart des convives avaient cessé de fumer, parfois depuis longtemps, mais ce repas pas comme les autres était une occasion exceptionnelle.

Kouchner pérorait. Le septuagénaire au parfait bronzage, debout, donnait un cours de géopolitique. Il s'en prenait à Cuba, qu'avec son ami Ménard, l'ex-grand manitou de Reporters sans frontières devenu un héraut du grand remplacement, il avait contribué à diaboliser et recommandait à ceux qui tenaient à attraper un cancer de la gorge de préférer les cigares du Honduras ou de la République dominicaine à ceux du Nicaragua et de Cuba.

Des rires sonores ponctuaient sa diatribe, mais Sollers,

bien calé sur son siège, sourire patelin au coin des lèvres, susurrant qu'il ne changerait pas de fournisseurs avant d'avoir terminé sa boîte de quarante Behike Cohiba, tirage limité, payés trois cent soixante-quinze euros pièce à l'anniversaire des quarante ans de la fabrique cubaine.

Patrick eut beaucoup de mal à continuer son service. Les trois quarts des convives étaient debout, formant de petits groupes, discutant à perte de vue, à grand renfort de tapes dans le dos et de congratulations. Ici, on feignait une bagarre ; là, on échangeait des vocables peu amènes, des invectives et des noms d'oiseaux, mais il ne faisait aucun doute que l'atmosphère était à la connivence et à l'entre-soi.

« Canaille stalinienne ! Vipère lubrique ! Hitléro-trotskyiste ! Valet du Kapital ! Laquais du Komintern ! »

« Kautskiste ! Kroutchevo-révisionniste ! Vermine liou-chao-chienne ! »

Soudain, un cri domina le brouhaha. Cohn-Bendit, vermillon, hurlait à pleins poumons : « Point d'ordre ! Point d'ordre ! »

Le silence se fit. L'histrion était connu pour ses bons mots et sa capacité à se tirer des situations les plus gênantes. La nostalgie des gogos, les liens d'intérêt noués depuis cinquante ans constituaient un rempart inexpugnable contre les attaques des mauvais esprits qui auraient voulu lui rappeler certains écrits passés. « Chers amis, chers camarades... »

La salle éclata d'un rire qui le mit en vibration.

« ... Je vous propose de lever notre verre à notre victoire souvent méconnue. Anarchistes totaux, libertaires divers et variés, trotskistes de toutes chapelles, maos prochinois ou tendance Tirana, si nous nous sommes insultés, battus, écharpés parfois, nous avons œuvré dans le même sens. Il faut le dire bien haut. Si, aujourd'hui, le communisme est mort, si le PC, que les gouvernements qui s'étaient suc-

cédé depuis 1920, et même le Général, n'avaient pas réussi à ébranler, est moribond, nous pouvons proclamer fièrement que nous en sommes responsables, parce qu'il faut bien l'avouer, c'est nous qui avons eu cette idée géniale de nous revêtir des habits du communisme pour mieux le dépouiller. Pour mettre à bas le loup, nous sommes entrés dans sa bergerie, nous avons hurlé contre lui, nous l'avons affaibli à coups de surenchères et de diversions, nous avons entraîné les masses populaires chères à Georges Marchais sur des chemins de traverse ! Et nous avons gagné ! »

Un tohu-bohu indescriptible s'empara de la salle. Les bouteilles s'entrechoquaient, yeux enfiévrés et lippe pendante, certains n'avaient pas attendu qu'on remplisse leur verre et buvaient au goulot. Quelqu'un rota. Des rires éclatèrent. Un autre l'imita, puis un troisième. Bientôt, la plus belle pièce du *Caprice des Dieux* ressembla à une salle de pensionnat ou une chambrée de régiment pendant un concours de pets et de rots...

Patrick réprima un frisson. Il n'avait pas froid, il n'était pas malade. Écœuré seulement. En proie à des bouffées de haine. Ah, leur jeter à la gueule en même temps que les gâteaux pleins de crème qui trônaient sur le plateau de desserts toute la haine qu'ils faisaient naître en lui ! Mais il fallait résister à la tentation... Encore un moment... Il ne pouvait pas faire ça à Duteil...

À minuit, Patrick quitta l'établissement par la porte de service. Il avait repris ses vêtements civils. Il apprécia la fraîcheur de la nuit. La pluie avait cessé au profit d'une brise légère. La caresse de l'air sur ses joues enfiévrées l'apaisa. Il récupéra son véhicule. Il ne restait plus que ceux du gardien et de Duteil, qui habitait dans l'ancien pavillon de chasse au fond du parc. Ceux des *révolutionnaires*, en revanche, n'avaient pas bougé, mais ça ne tarderait plus.

Il roula très lentement, passa le portail qui se refermerait automatiquement dès que les derniers convives auraient passé sous la cellule photoélectrique, continua sur trois cents mètres avant d'arrêter le véhicule au beau milieu de la route. Impossible de dépasser sur les côtés en voiture. De profonds fossés l'interdisaient. De sa boîte à gants, il tira une paire de gants, ce qui ressemblait à un petit rouleau de caoutchouc et un rouleau de ruban collant noir, dont il déchira des bandes avec les dents, avant d'en recouvrir ses plaques minéralogiques. Puis il ouvrit le coffre, révélant ainsi trois seaux blancs, dont il ôta les couvercles en détournant la tête pour éviter l'odeur méphitique qui en montait. Alors il enfila ses gants, contourna la voiture et retira de sous son siège l'arme enveloppée dans un chiffon, qu'il passa à la ceinture. Il jeta un œil vers le portail, aperçut une lueur. Les phares du premier véhicule. Ce n'était plus qu'une affaire de secondes. Il claqua sa portière, sauta par-dessus le fossé, s'enfonça dans le bois...

Les neuf véhicules étaient immobilisés, phares allumés et portières ouvertes. Du premier s'étaient élevés des coups de klaxon rageurs, avant qu'en désespoir de cause, son conducteur ne s'en soit extirpé avec difficulté pour venir se rendre compte de la situation. À présent, ce que Patrick avait prévu s'était réalisé. Ils étaient dix-huit, penauds, furax, incrédules, impuissants, à tourner autour de sa voiture. Lui remontait la ligne des véhicules, un poinçon de cordonnier à la main droite, crevait les pneus arrière, aussi vivement que méthodiquement. Lorsqu'il se retrouva derrière l'avant-dernier, il comprit qu'il ne pourrait se rapprocher davantage sans être vu. Il enfila le poinçon dans sa gaine, le fit disparaître, tira d'une poche le rouleau de caoutchouc, fit claquer un élastique. Deux secondes plus tard, un masque couvrait son visage. Il se redressa. Il avait beau

n'être qu'à quelques mètres d'eux, ils ne le voyaient pas, perdus en conjectures, médusés par la situation et dégoûtés par l'odeur. Il plongea la main droite sous sa veste, et la ressortit refermée sur le pistolet Walter P 38 calibre 9x19, qu'il avait récupéré lors des affrontements qui avaient suivi l'assassinat de Pierre-René Overney. Officiellement, le pistolet n'équipait plus les CRS depuis 1955, mais il n'était pas rare que des hommes aient gardé leur arme fétiche.

Quand il cria d'une voix de stentor « Par ici les bouffons ! », le magma agglutiné autour de son véhicule se disloqua. Des exclamations de stupeur, d'indignation, de peur même. Pourtant, le masque de Mao n'avait rien de terrifiant. Plutôt pépère, le président. Bienveillant, un mot devenu à la mode.

Pas question de perdre le contrôle. Patrick leva le pistolet au cas où certains ne l'auraient pas aperçu. Du bout de l'arme, il leur fit signe de se regrouper devant la première voiture, une Audi blanche, de se serrer les uns contre les autres. « Je n'ai pas assez de balles dans mon chargeur pour des tirs individuels. Je vais tirer dans le tas. Pour vous, c'est mieux, certains échapperont à la mort. Sauf s'ils se retrouvent... en première ligne. » Panique générale. Empoignades. Sollers et Cohn-Bendit bousculèrent July, tentèrent d'enfoncer le pack constitué par Le Bris, Goupil et deux anonymes. Cris, insultes, jurons, évanouissements, hurlements de gorettes égorgées. Bientôt, Patrick ne vit plus qu'un enchevêtrement de corps traversés de soubresauts. Une pieuvre gigantesque dont les tentacules s'agitaient en tous sens. Il leva son arme vers le ciel, tira un coup. Il hurla. « Personne ne bouge, je ne suis pas un assassin. Vous me dégoûtez. La dernière fois que j'ai vu la plupart d'entre vous, vous défiliez en jurant de venger Overney. Aujourd'hui, vous êtes du côté des gavés et des fusilleurs !

Commencez à compter. Vous vous arrêterez à trois cents. Si l'un d'entre vous se retourne, je l'allume ! »

Un mur de dos qui tremblent, des pleurs, des râles ! Pitoyable !

Patrick glissa le Walther P38 dans sa ceinture, se baissa au-dessus du coffre, souleva le premier seau, le tint par l'anse de la main droite, passa la gauche dessous avant d'en projeter le contenu sur la grappe humaine. Une odeur abominable s'éleva. Des cris montèrent.

« On la ferme et on compte à voix haute, nom de Dieu ! »

Patrick renouvela l'opération, par deux fois. La merde vola, aspergea humains et voitures, dégouлина en ruisseaux sur les crânes et les costumes. Patrick ne fut pas totalement épargné lorsqu'elle rebondit sur la carrosserie de l'Audi. Il en serait quitte pour une douche prolongée.

Les trois seaux vides réintégrèrent le coffre, qu'il claqua. Devant, ça compte, trémolos dans la voix. Patrick jubilait : « Ça ne vous rappelle rien, les copains ? La grande campagne contre les bourgeois et les nantis. Quand vous nous faisiez chier dans des sacs plastiques pour qu'on les jette à Paris, Nice ou Aix sur les clients des grands hôtels ! Grâce à moi, aujourd'hui, vous pouvez juger de l'effet produit sur vos ennemis d'alors, aujourd'hui des vôtres ! »

Patrick s'engouffra dans la Twingo. Dans le rétroviseur, il constata que personne ne s'était retourné. Et dire que ces clowns se réclamaient des révolutionnaires de 93, des comunards et des FTP...

### **Lundi 19 février 2018, vingt-deux heures**

Édith s'est penchée par-dessus mon épaule. Elle soupire. Elle hoche la tête. Je suis incorrigible. Heureusement, je ne lui ai jamais rapporté ce que Jules Renard disait de l'admirable Octave Mirbeau : « Mirbeau se lève triste et se couche furieux », que le collabo Guitry, qui n'était toutefois pas un

homme sans qualité, avait modifié en « Triste, à son réveil en pensant aux injustices qui allaient se commettre, furieux en se couchant, de ne pas les avoir réparées. »

Sinon, elle m'aurait qualifié du même jugement (celui de Renard !).

Tu n'as pas eu assez de procès, de menaces. Tu en cherches d'autres ? Tu veux être accusé de diffamation ?

Que faire ? Si Lénine n'avait pas réussi à trouver une réponse définitive à cette question, comment espérer que moi, simple militant pétri de doutes et perclus de rhumatismes, je puisse y arriver ?

Alors, j'ai décidé d'être lâche. La prudence, face à des individus qui adorent aller porter plainte à la police qu'ils ont exécrée et vouée aux gémonies, et réclamer des droits et intérêts devant la justice bourgeoise pour laquelle ils n'ont jamais eu de mots assez durs, s'est chargée de m'arracher l'avertissement ci-après : « Toute ressemblance avec des faits authentiques ne serait que pure coïncidence. D'ailleurs, Patrick Vengeur n'existe pas, pas plus que le restaurateur Gérard Duteil ni que l'établissement quatre étoiles *Caprice des Dieux*. Cohn-Bendit, July, Geismar, Choiseul-Pralin, Le Bris, Kouchner, Finkielkraut, Goupil, Sollers, Kessler, eux sont bien vivants. Loin de l'image caricaturale que j'en ai donnée, ce sont des citoyens méritants et estimables. La preuve ? Ils passent dans le poste et *BFM-TV* ! Et si Bernard-Henry Lévy a souvent été entarté, eux n'ont jamais été emmerdés... »

**CRS LOVE**  
Gilles Del Pappas

« Le destin mêle les cartes et nous jouons. »

*Arthur Schopenhauer*

C'était le plus beau de notre équipe, le plus distingué, le plus attachant, et surtout le plus apprécié des filles.

Nous étions à l'époque une bande de cacous des quartiers, bien décidés à nous éloigner le plus rapidement de notre milieu pour dévorer le monde qui s'offrait à nous. Cela se passait peu après la fin du conflit, j'avais à peine quatre ans au sortir de la guerre. Mes parents avaient été follement heureux de pouvoir déménager dans le premier HLM de Marseille, avec l'eau courante, froide ou chaude, le chauffage central, les toilettes et la salle de bains dans l'appartement... le luxe ! Le premier maire était communiste, tout le monde l'était. Faut dire que c'était pratiquement les seuls à s'être levés contre l'envahisseur. Les pauvres n'avaient donc pas été exportés vers la banlieue à Fum Tataouine, comme plus tard avec d'autres maires, et la barre d'immeuble avait été érigée dans le centre-ville, au Racati, qui vient du provençal *raca*, vomir, car l'emplacement d'origine était un cimetière protestant, mal vu avant-guerre par la population locale plutôt catholique.

Les appartements avaient été alloués aux familles les plus pauvres dont nous étions, avec pas mal de malfrats, car encore une fois, ces logements étaient recherchés par les employés municipaux, et les familles de flics. Un mélange détonant.

L'école ne nous avait pas réellement sorti la tête de l'eau, car le milieu dans lequel nous baignions était très contraignant. Nous avons grandi comme de la mauvaise herbe, nos aires de jeu, les terrains vagues tout autour allaient devenir la fac Saint-Charles, l'entrée de l'auto-route et encore d'autres barres d'immeubles. Après l'école primaire, c'était plié. La plupart d'entre nous arrêtaient et allaient tâter de l'apprentissage qui ne faisait pas rêver. Il y avait également le port, l'usine de pâtes Panzani, ou Haribo. Ou alors, glander, et préférer la nuit avec ce que ça voulait dire d'aléatoire. Nous avons, dans ma bande, plutôt choisi ça... En attendant l'armée.

Maintenant, quand j'y repense, nous n'avions aucune règle, aucune morale, sinon le fait d'échapper au quartier populaire du Racati, de fuir ce qui nous attendait. C'est-à-dire la délinquance, avec ses aboutissements inéluctables, le milieu et la prison. Car dans ces barres de bétons construites après guerre, il n'y avait pas trente-six moyens pour s'élever socialement. Comme dans les pays très pauvres, la Corse et la Bretagne, il y avait l'armée, la police, la gendarmerie, les douanes... ou le milieu. Mais en attendant notre sombre destin, il y avait dans notre vie un autre énorme pôle d'intérêt, les girelles... et surtout ce qui se passait sous leurs jupes ! C'était dans l'ordre des réalités ; elles non plus n'avaient pas grand-chose à attendre et leurs sorts étaient également scellés, englués dans ce béton qui nous entourait. Elles devenaient au mieux coiffeuses, vendeuses, esthéticiennes. Alors, les passes dans les boîtes

avec des vieux rapportaient beaucoup plus et d'une certaine façon leur faisaient fréquenter un milieu différent, en général plus riche, mais également plus cultivé. Elles pouvaient tout de même tomber amoureuses d'un jeune cacou, et quand cela arrivait, nous étions fiers d'être tanté avec l'une d'entre elles. Elles nous payaient des trucs de luxe, inutiles, mais qui nous faisait croire que l'on tenait un fil qui allait nous hisser au-dessus, là où l'on serait sorti définitivement de notre grisaille quotidienne. Pourtant, on pourrait croire que Marseille n'offrait jamais ce genre de teinte... C'est une erreur. C'est une ville qui, déjà à l'époque, n'était guère riche et le port n'allait pas bien. Bien sûr, ça n'a rien à voir avec aujourd'hui, où trente ans de gestion inique et de corruption municipale ont enfoncé cette cité dans le tiers-monde le plus noir.

Oui, Vincent était le plus beau d'entre nous, mais également le plus sensible. Les girelles recherchaient sa compagnie, et nous en étions tous jaloux. Pourtant, il paraissait ne rien faire pour séduire, il avait ça en lui et semblait indifférent. À l'âge de dix-huit ans – il avait quelques années de plus que nous –, il disparut. Des bruits coururent à son sujet comme quoi, il se serait engagé dans la légion... la pire des solutions qui soit.

Et puis paf ! Mai 1968.

Dans notre bulle marseillaise, nous n'avions rien vu. La bande explosa littéralement. La politique nous sépara.

Je venais d'une famille communiste assez ouverte, sans dogmatisme. C'est chez nous que les gens s'approvisionnaient en bouquin, ma grand-mère prétendait en riant que nous étions une bibliothèque publique. Oui, à la maison, tout le monde lisait. Nous étions pauvres, mais cultivés. C'est très clairement ce qui m'a sauvé. Ça et ma nouvelle passion. J'avais découvert la photo, une vague qui allait

me mener tout droit à la capitale. Une flamme qui allait durer et qui me donna un de mes premiers emplois dont je pouvais être fier. Un type un peu fou qui créa à Marseille la meilleure agence de reporter-photographe m'engagea. La carte de presse était un bout de carton, c'est vrai, mais nous étions « photographes de presse ». Nous faisons des photos de manifs pour diffuser dans les usines. Il se passa donc beaucoup de choses et je perdis complètement de vue mes anciens camarades.

Un après-midi de pluie grise, je me trouvais à la fontaine Saint-Michel, dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés, pour suivre un groupe d'enragés. C'était souvent le lieu de rassemblement des étudiants, et j'avais déjà shooté quelques figures qui commençaient à être connues quand une charge de CRS m'accula contre le bassin. Je montai sur le rebord de marbre pour suivre en danseuse la sculpture du dragon. J'escaladai pour échapper à la poussée, et surtout pour faire un cliché d'ensemble. J'avais mes deux Rolleiflex, et celui qui était monté d'origine avec un 150 me permettait de saisir quelques bons portraits. À l'époque, chez les professionnels, il n'y avait pratiquement que deux appareils : le mien et le Leica. Nous reconnaissions immédiatement sur une photo avec lequel d'entre eux elle avait été faite. Le Leica était plus léger, avait une optique d'enfer, mais celle-ci n'était, à l'époque, pas traitée pour la couleur ! Et moi, je voulais de la couleur !

Les policiers dédagèrent vite la fontaine sous les jets de pierres issus de la rue mitoyenne. Ce qui fait que je me retrouvai derrière la haie formée par les uniformes.

« Super ! »

Oui, une sacrée opportunité que je n'hésitais pas à utiliser à plein. Ma situation était parfaite. Jusqu'au moment où un gradé m'aperçut. Il me désigna à deux de ses hommes, qui

immédiatement me chopèrent pour me descendre de mon perchoir. Je résistai, mais ils me firent basculer dans l'eau. Crachant, trempé de la tête aux pieds, je réussis à sauvegarder mes deux appareils de la flotte. C'était sans compter la colère des deux gardiens de l'ordre. L'un d'entre eux m'arracha le 150 qu'il fracassa d'un seul coup sur le rebord du bassin. Je regardais une bonne partie de ma fortune partir ainsi en morceaux de métal et de verre. Puis, pendant que son collègue me tenait, le CRS chopa la lanière du 90 pour lui faire subir le même traitement. Je regardai les yeux de l'homme sous son casque, suppliant pour l'attendrir.

« Vincent, mais que... Putain ! »

J'avais reconnu indubitablement mon camarade d'enfance. Celui-ci me remit également dans l'instant Vincent n'avait pas disparu, il était devenu CRS ! Son regard se brouilla, il lâcha ma lanière, me fit sortir d'un coup sec de la flotte.

« Qu'est-ce que tu glandes là ? Casse-toi, le Grec ! »

Puis il me poussa hors du groupe. Inutile de dire que je ne demandai pas mon reste. Cette aventure douloureuse a été le point d'orgue de mon mai 1968. La suite de cette période est restée dans mes clichés, beaucoup moins tumultueux, de femmes nues et de masturbations intellectuelles marrantes.

Le temps est passé, et je ne revis Vincent que dans le milieu des années quatre-vingts. Je revenais à Marseille avec un ami parisien. En montant la rue Curiol, une jolie femme, certainement prostituée, nous aborda.

« Bonsoir, messieurs, on se balade ? »

Cette voix, ce visage fin... Celle-ci me fixa également et blêmit sous son fond de teint.

« Le Grec ? »

— Vincent ? »

Nous allâmes tous trois boire un verre ensemble. Quand

mon ami alla pisser, nous en profitâmes pour dire tout ce qu'on ne pouvait pas dire avec lui. Elle s'épancha.

« Eh oui, je suis devenue une femme.

— Mais... ça t'a pris comme ça ? »

Elle secoua ses magnifiques cheveux blonds.

« Pas du tout, j'ai toujours été ainsi...

— Pourtant, la dernière fois que je t'ai vu... »

Elle me sourit tendrement.

« Excuse-moi pour ton appareil... »

Je haussai les épaules, tout ça était très loin.

« Mon père se fabriquait du mauvais sang pour moi, mon avenir, le quartier, tout ça... J'ai fait ce qu'il a voulu... Je me suis engagé, et... Mais il est mort voilà trois ans, alors je suis maintenant libre de vivre comme je l'entends.

— Mais tout de même, Vincent... Tu te prostitues ! »

Elle soupira douloureusement.

« Je veux partir au Brésil pour me faire opérer et je n'ai pas d'argent, alors... »

Et comme mon ami revenait, elle me chuchota...

« Et maintenant, c'est Vincente ! »

Quand nous nous sommes quittés, le Parigot s'extasia sur la plastique impeccable de mon amie.

— Magnifique ! Le Grec, tu es un sacré tombeur ! Tu as toujours de ces nanas dans tes connaissances...

Je n'ai pas eu le cœur de le détromper.

Nous nous sommes perdus de vue pendant des dizaines et des dizaines d'années. Aujourd'hui, au seuil de la vieillesse, je suis revenu à Marseille, ma ville. Et j'ai revu Vincent. Je dis Vincent, car c'est redevenu un homme. En effet, nous nous sommes croisés au marché de la Plaine. Le temps avait fait des ravages. L'homme avait grossi, mais portait toujours des pantalons à pattes d'éléphant et un pull-over trop court, comme quand nous étions jeunes.

Il n'avait plus de seins, ou très peu, perdait ses cheveux qu'il teignait affreusement d'une teinte noir corbeau, mais gardait une pointe de mascara. Il me vit et tournant la tête, il fit semblant de ne pas me reconnaître.

Peiné pour lui, pour nous, pour l'injustice de la vie, du temps, pour les vies gâchées, je fis de même.

**MAGASINS RÉUNIS**  
Didier Daeninckx

Ce lundi 13 mai 1968, en milieu d'après-midi, je piétine depuis deux heures sur la place de la République au milieu des copains venus de la banlieue nord. Il y a là Denis, Nuria, Gérard, Nina, Jean-Pierre, Michèle, Bernard, une bande d'une quinzaine de jeunes qui s'est formée dans les arrière-salles du Jean-Bart et de chez Sadier, les cafés qui jouxtent le Corbu, le lycée technique d'Aubervilliers où j'ai échoué. On y parle rock et politique, on rédige des tracts contre la guerre américaine qui ravage le Vietnam, on y rêve de voyages lointains entre deux parties de billard... La rumeur ne cesse de gonfler le chiffre des manifestants, on parle de plus d'un million de personnes, et les deux cortèges, celui des étudiants partis de la gare de l'Est derrière Geismar, Sauvageot et Cohn-Bendit, et celui des organisations syndicales conduit par Séguy et Descamps vont bientôt se mettre en branle pour opérer leur jonction. Une heure plus tard, nous commençons enfin à bouger, à défiler. Tout autour de nous, la foule frondeuse souhaite un bon anniversaire au général de Gaulle qui a pris le pouvoir dix ans plus tôt, jour pour jour, le 13 mai 1958, grâce à l'appui de ses collègues étoilés d'Algérie. On fait résonner

les mots de la solidarité entre les travailleurs en grève et les étudiants en révolution, puis un slogan s'impose quand les rangs serrés des manifestants passent devant l'immeuble de commerce imposant qui fait pendant à la caserne du château d'eau : on s'époumone, on crie, on rit en scandant la raison sociale écrite en lettres blanches sur l'immense enseigne : « Magasins réunis... Magasins réunis... Magasins réunis... »

Depuis un an et demi, après m'être fait virer du Corbu un matin de rentrée des classes pour incompatibilité d'humeur avec le proviseur, j'habite au carrefour Pleyel, à Saint-Denis, et je travaille comme ouvrier imprimeur dans une boîte américaine du secteur, la Johnson Française, qui fabrique de la cire à parquet et des insecticides. Je loue cinquante francs par mois une piaule au rez-de-chaussée d'un pavillon avec vue sur le mur de brique des ateliers Hotchkiss, où mon grand-père a fait embaucher mon père en 1936, à quatorze ans, et où il a appris le métier de chaudronnier. Le propriétaire du pavillon travaille au tri à gare du Nord, d'où il rentre en zigzaguant. Il balance tous les objets usagés par la fenêtre, les meubles cassés, un vieux frigo, une cuisinière, et je contemple un jardin ravagé. Les soirs de grande déprime, les souvenirs meurtris d'Indochine ravivés à l'anis, il met un disque de chants révolutionnaires sur l'électrophone et tire au pistolet sur le mur des ateliers du constructeur automobile. Son fils, plus sage, occupe la chambre qui fait face à la mienne. Il écoute siffler les trains en boucle, posant des galettes de Richard Anthony, dont il est fan, sur son Teppaz. Je gagne quatre-vingt-dix francs par semaine que le chef d'atelier me remet, billet et ferraille, dans une enveloppe kraft avec une étroite bande de papier qui sert de fiche de paie. En juin, l'enveloppe contiendra quarante francs de plus. Dans

la boîte, qui compte près de deux cents emplois, nous ne sommes qu'une dizaine à être syndiqués, et nous nous réunissons en douce dans l'antré de Laversanne, un type très attachant qui s'occupe de la chaufferie. Dans un recoin traversé par les tuyauteries, cernés par les manomètres, les réducteurs de pression, nous tentons de trouver les arguments décisifs qui nous permettront de laver l'affront : la Johnson est la seule entreprise de la vaste zone industrielle à ne pas être en grève. La direction n'est pas avare de campagnes de participation, d'intéressement, de versements de primes, de repas festifs à la tour Eiffel, au Moulin Rouge. Le management à l'américaine a des années d'avance sur notre réflexion, sur les promesses des lendemains enchanteurs. Nous parvenons tout de même à sauver l'honneur en faisant débrayer le personnel pendant vingt-quatre heures, une dizaine de jours plus tard.

Trois ou quatre fois par semaine, je retrouve la bande au centre culturel de La Courneuve, près des Quatre Routes, notre nouveau quartier général où nous composons des journaux surréalistes qu'un ami photographe qui travaille à la mairie, Daniel Alda, parvient à faire imprimer en contrebande à plusieurs milliers d'exemplaires. Nous nous pointons à six heures du matin devant les entreprises de la métallurgie courneuvienne, Babcock, Rateau, pour les distribuer à des ouvriers interloqués par la forme psychédélique de nos productions et les textes inspirés de Bertolt Brecht et des poètes américains de la *Beat Generation*... Le titre de notre journal, déjà, provoque la perplexité : *L'Ornithorynque*.

Le soir, à Pleyel, pour échapper au spleen tapageur de mon propriétaire et aux mélodies sirupeuses de Richard Anthony diffusées par son fils, je rejoins quelques amis au restaurant-bar *Chez Maria*, où il m'arrive aussi de man-

ger un morceau le midi avec les copains d'atelier. On se paie des tournées en jouant au 4.21, et à ce moment-là je suis abonné à un mélange de Ricard et de sirops divers, orgeat, menthe, grenadine, qui vire au marron quand on l'inonde d'eau glacée. Maria avait classé le breuvage à la rubrique « feuille morte ». La bizarrerie de la chose avait attiré l'attention d'un nouveau client, un type curieux qui passe ses journées à nettoyer un entrepôt en déshérence, sur l'avenue, face au faisceau de voies de la gare de triage. Un quart d'heure plus tard, il fait rouler les dés et nous confie qu'il s'appelle Roger Caron, qu'il est québécois et arrive du Liban.

Je le retrouve le lendemain midi dans son atelier, au milieu des gravats, et il m'explique qu'il est peintre, cartonnier, qu'il a été élève de Jean Lurçat, l'architecte de plusieurs édifices publics de Saint-Denis, mais qui est surtout un grand tapissier d'art.

« Depuis plusieurs années, je suis installé à Aley, au-dessus de Beyrouth, dans la montagne druze, où des dizaines de femmes tissent les motifs de mes tapisseries. J'ai la nostalgie de l'Europe, de Paris, de sa banlieue, et j'essaie d'aménager ce lieu, dans la ville qui a accueilli Lurçat, pour y exposer certaines de mes œuvres et celles des gens que j'aime... Je suis en contact avec la mairie, mais je n'ai pas l'impression qu'ils comprennent tout à fait ce que je leur dis... J'arrive au mauvais moment. Avec les grèves, ils ont sûrement autre chose à faire et à penser... »

Au cours des semaines suivantes, le découragement le gagne, les élus le renvoyant vers une administration dépassée par l'ampleur du projet, et Roger Caron m'annonce à la mi-août qu'il renonce à sa galerie dionysienne et s'apprête à retourner au Liban. Quelques jours plus tard, au matin du 21 août 1968, des dizaines de milliers de soldats démo-

crates et populaires envahissent un pays indépendant, la Tchécoslovaquie, qui tente de faire entendre par la voix de son dirigeant, Alexandre Dubcek, que le socialisme ne peut exister que dans la liberté, un mot absent du vocabulaire de Brejnev, la momie du Kremlin.

La bande se réunit aussitôt, et nous sommes une dizaine alors, membres du parti communiste français à envoyer une lettre collective à la direction de notre parti pour qu'il condamne l'invasion, le coup mortel porté à notre idéal. Un double est naïvement adressé à l'ambassade soviétique. Le soir même, je me retrouve dans la section où je suis inscrit, au Montfort, à Aubervilliers. Malgré les vacances, la salle est pleine, une majorité de vieux militants, des résistants... Les gorges se serrent au moment de prendre la parole, les voix se cassent, les larmes jaillissent des yeux fatigués. Alors que nous sommes quelques-uns à exiger une ferme condamnation, nous comprenons que la direction du parti communiste hésite entre la « réprobation » et la « désapprobation », ce qui est déjà trop pour la majorité des militants présents. C'est ce soir-là, en écoutant André Fleury, en écoutant Arnaud Spire, que ma conviction se cristallise : ce monde est mort et n'en demeure que l'apparence. Il me faudra encore beaucoup de temps pour en accepter toutes les conséquences, pour rompre avec cet univers qui a façonné la famille, les amitiés, tout en me refusant à trahir mes convictions.

Dans les derniers jours du mois d'août, je présente Gérard Le Moal à mon ami canadien qui, découragé, s'apprête à repartir au Liban. Gérard fréquente le centre culturel des Quatre Routes, à La Courneuve, et travaille comme coursier pour l'agence Reuters. Il se destine au journalisme et se passionne pour tout ce qui touche au Moyen-Orient. En discutant, Roger Caron nous révèle qu'il s'occupe de

réfugiés, qu'il est en contact avec une organisation, alors mystérieuse, qui lutte pour la libération de la Palestine, El Fatah. Ces mots enfièvrèrent les semaines suivantes, et nous décidons de partir le plus tôt possible pour Beyrouth, où Roger se déclare prêt à nous accueillir. Je pose mes trois semaines de vacances pour octobre et nous passons le mois de septembre à préparer le périple, à réparer une 2CV dont le compteur titille les deux cent mille kilomètres, à trouver les balles pour remplir le barillet d'un flingue rescapé des combats de la Résistance que nous planquons dans la ceinture, une fois lui une fois moi, au franchissement de dizaines de frontières.

Nous passons l'automne entre Aley, Beyrouth et Amman, accueillis par les chants des femmes druzes, parcourant les camps de réfugiés, rencontrant des combattants, recueillant les derniers vestiges de ce véritable Quartier latin qui, au centre de la capitale libanaise, vit au rythme de Paris, fréquentant des cabarets où des artistes brisent les codes en chantant du Brassens, du Ferré. Un jour, Roger nous conduit auprès de représentants du Fatah qui nous confient des dizaines de photos prises lors d'opérations militaires, à charge pour nous de les faire diffuser en France.

De retour en Europe, en novembre, Gérard parvient à faire paraître des reportages dans la presse allemande. De mon côté, je me présente au journal *L'Humanité*, alors installé au cœur de Paris face au cinéma Le Rex, où je suis reçu par Jacques Coubard, qui couvre le Moyen-Orient. Il fera paraître plusieurs mois plus tard une enquête, après un voyage sur place, et quelques-unes des photos que je lui avais confiées y figureront.

Une fois remis des fatigues du voyage, je me présente à la Johnson Française pour récupérer mes affaires dans mon casier, au vestiaire.

À ma grande surprise, le chef d'atelier m'informe qu'il a réussi à me maintenir à ma place malgré mon mois et demi de retard. Je reprends le collier quelques jours avant de reprendre ma liberté.

Quelques semaines plus tard, je retrouve un poste de margeur héliographique chez Aulard, une imprimerie du quartier Mouffetard, rue Tournefort. La première chose que me disent les nouveaux copains, car ils en sont fiers :

« Tu sais, c'est là qu'on a composé *Le Silence de la mer*... C'est la première imprimerie clandestine des éditions de Minuit. »

**LE TEMPS DES AURÉLIES**  
Catherine Fradier

Le moment tant redouté était arrivé. Pas elle. Pas Océane. En aurait-il seulement le courage ? Cyrus était venu le chercher et avait lâché un laconique : « Elle veut partir. Maintenant ! » Ulysse avait suspendu la remontée d'un filet, le regard vide sur la lagune gélatineuse nappée d'une brume orangée qu'un soleil blanchâtre opacifiait. Le clapotis des aurélies qui affleuraient à la surface de l'eau donnait l'illusion du crépitement léger d'une pluie fine. Ulysse s'attarda sur le grouillement visqueux des méduses, ressassant les dernières volontés de celle qui était devenue sa mère de substitution après la mort soudaine de ses parents alors qu'il n'avait pas quatre ans, une réminiscence destinée à lui donner la force nécessaire pour accomplir ce geste dont il était maintenant familier, sans jamais pourtant s'y habituer. Il lâcha la manivelle, s'essuya les mains sur sa combinaison, puis pressa l'épaule de Cyrus qui s'écarta sur le ponton.

En demi-cercle autour de la cahute en béton semblable à toutes les autres des zones réservées à la production, les camarades l'attendaient, le visage fermé, droits et dignes dans leur combinaison bleue. Un soutien qui lui fit chaud

au cœur. Ulysse était le seul de la zone B324 à donner « l'extrême onction ». Une pratique qui mettait fin aux souffrances du malade en phase terminale depuis que l'offre des opiacés, analgésiques et autres antalgiques s'était tarie face à la recrudescence des cancers, jusqu'à devenir un luxe auquel n'accédaient que les nantis des zones vertes, mieux soignés, même si eux non plus n'étaient pas épargnés par ces pandémies dont l'origine trouvait ses racines dans les sols empoisonnés, les eaux putrides et les brouillards toxiques.

Cyrus le devança et poussa la porte de la cahute K2712B, qu'il referma derrière Ulysse, les laissant seuls.

Une odeur à la fois fétide et métallique assaillit ses narines. S'habituant à la pénombre trouée par la lumière pâle d'un fenestron découpé dans le béton brut, ses yeux se posèrent sur le torse décharné couvert d'une chemise trempée de sueur. La tête sur un oreiller taché de sang, Océane fixait le plafond. Soudain mue par une force insoupçonnable, elle se redressa, le corps secoué par une quinte de toux grasse et caverneuse d'une telle violence qu'Ulysse crut qu'elle allait se briser là, lui épargnant ainsi la douleur d'honorer sa promesse. Une fois calmée, Océane ramassa un petit bidon rouillé dont on avait cisailé le haut et cracha dedans. Une expectoration qu'elle considéra quelques instants avant de se laisser retomber sur l'oreiller souillé, la bouche ouverte et la respiration sifflante.

« Qu'on en finisse, Ulysse. Je n'en peux plus... Trop de souffrance... »

Se remémorant une fois encore leur dernière discussion où elle l'avait imploré, Ulysse finit par s'approcher de la paillasse étroite. Elle leva vers lui un regard fiévreux et délavé.

« Merci, Ulysse, pour tout ce que tu m'as donné. Tu as

été un si bon garçon... Ne tarde pas, les camarades t'attendent. Sortez les peuples de cette nuit interminable. Une fois pour toutes, détruisez le visage hideux du capitalisme, abattez les murs, arrachez les barbelés. Redonnez espoir. Enfin ! Je pars dans la joie, mon fils, car je sais que le temps des auréliés est bientôt derrière nous. Maintenant, conclut-elle, épuisée et haletante, fais ce que tu dois faire. »

Re foulant ses larmes, Ulysse n'attendit pas qu'elle reprenne son souffle. Il lui prit la tête avec douceur, la cala contre son torse et, sans hésiter, la fit pivoter d'un geste vif. Il lui sembla que le bruit du craquement des vertèbres avait saturé l'espace de la cahute jusque dans ses moindres recoins. Il ravala un sanglot quand il accompagna le corps sur la couche, remontant le duvet comme pour dissimuler son forfait. Du bout des doigts, il ajusta une mèche sur le front de celle qui l'avait tant aimé, puis sortit d'un pas rageur.

Dehors, le cercle des combinaisons bleues s'était étoffé. Ils étaient tous là, aucun ne cherchant à éviter son regard. En leur nom à tous, il avait fait ce qu'il fallait. Équipés d'une housse en plastique mille fois utilisée, deux hommes entrèrent dans la cahute. Le corps serait brûlé et ses cendres dispersées dans le cimetière marin de la lagune, un espace protégé par des filets et auquel les auréliés n'avaient pas accès.

Ulysse n'eut pas le temps de se réfugier dans sa peine, Klio le rejoignit, l'air soucieux.

« Ulysse, je sais que le moment est mal choisi, mais on a un souci à l'imprimerie. Le *PaperPrint* est corrompu. L'encre est inutilisable.

— Tous les pots ?

— Tous. Les Coréens nous ont refilé de la daube. On a imprimé les derniers journaux muraux.

— Combien ?

— Pas suffisamment. On est loin du taf. »

Contrarié, Ulysse contracta les mâchoires et la suivit dans le dédale des cahutes aux murs blanchis à la chaux, désertées pour la plupart, car leurs occupants travaillaient sur leur lieu de production respectif. Hormis quelques malades autorisés à rester à domicile et dont les gémissements, les toux et les râles couraient le long des venelles, le secteur était tranquille. En apparence seulement. Il s'agissait de ne pas attirer l'attention des indicateurs civiques qui pullulaient dans les complexes de production. Ceux de la zone B324 avaient été dûment identifiés, et les camarades excellaient à les mener en bateau.

Ils parvinrent au secteur des latrines, nimbé d'une odeur de chlore et d'ammoniaque qui piquait les yeux et agressait le larynx si on s'y attardait. Ils longèrent une enfilade de box dépourvus de portes et dont certains étaient occupés par des hommes et des femmes accroupis. Après avoir vérifié derrière eux, Ulysse et Klio s'engouffrèrent dans le dernier box laissé libre grâce à une inscription « hors service ». La paroi bascula. Ils suivirent alors un chemin creusé dans la roche. Une ancienne mine de gallium mise en service après le Grand Basculement, époque où les Chinois avaient cessé d'approvisionner l'Occident en métaux rares, les gardant pour leurs propres usines. La mine avait été rapidement tarie, et oubliée quand les banques de données, trop gourmandes en énergie, avaient cessé d'être alimentées.

Après avoir passé plusieurs points de contrôle, ils échouèrent dans le Saint des Saints. L'imprimerie. L'Internet étant privatisé, contrôlé et réservé à l'élite, ils étaient revenus aux anciennes méthodes pour communiquer. Le papier imprimé. Sur des linteaux fixés contre la roche de la vaste cavité, des affiches séchaient. « La lutte continue. »

« L'élite a peur. » « Le régime chancelle, abattons-le. » « Le pouvoir aux abois. » « Le pouvoir ment. » « Le pouvoir trompe. » « Il y a cent ans, souviens-toi. » « Agissez ! » « Sabotez ! » « Non aux ordonnances. » « Non à la répression. » Autant d'affiches apparues sur les murs des bâtiments officiels et qui narguaient l'Autorité.

Klio lui tendit un pot d'encre durcie et craquelée, fixant Ulysse, une invitation muette à trouver une solution qu'elle ne voyait pas.

— Je sais où on peut en trouver ! lâcha-t-il au bout d'un moment.

Au volant du camion réfrigéré, Ulysse patientait à un check-point. Il jeta un regard vers Klio, impassible. Les camarades avaient tergiversé pendant quelques minutes sur les risques de se rendre dans l'ancienne école des beaux-arts reconverte en usine de méthanisation située en secteur 12 de la zone A100, celle des Bureaux, une zone où la circulation était dûment contrôlée. Ils n'avaient rien à faire dans ce secteur. « Sauf pour le contrôle qualité des auréliés, avait rétorqué Ulysse. On l'avance seulement de quelques semaines. Préparez le camion et prévenez la cellule Lima. »

Le garde du check-point leur fit signe d'avancer après un bref coup d'œil sur le laissez-passer. Il avait reconnu Ulysse, lui signifiant d'un léger hochement de tête. C'était un des camarades de la cellule November. Ulysse contint un sourire. Les recrutements, encore rares dans les forces de sécurité, étaient parmi les plus précieux. Tandis qu'ils roulaient au pas, Ulysse remarqua une brigade de fonctionnaires en combinaison rouge, ceux assignés au nettoyage de la cité. Perchés sur des tourelles mobiles et armés de pistolets de peinture, ils recouvraient les tags de la nuit, tous les mêmes, un poing dressé surmonté d'un « NON ! »,

des inscriptions au pochoir qui fleurissaient jour après jour sur les murs, parfois à des hauteurs de plusieurs mètres, sans que les forces de sécurité ne puissent interpellier un seul auteur. On les surnommait « les invisibles ». Ils opéraient au nez et à la barbe de tous, une équipe de voltigeurs recrutés par la cellule Québec et connus de quelques-uns seulement. D'autres nettoyeurs s'affairaient à décoller des affiches de slogans et du journal mural, dernier organe de presse échappant à la censure. Les équipes travaillaient vite, car la zone était très fréquentée. En effet, les fonctionnaires des Bureaux, reconnaissables à leur combinaison grise, arpentaient les avenues et les esplanades par milliers au pied des différents bâtiments blancs aux rares fenêtres étroites pour mieux se prémunir contre les conditions climatiques extrêmes dont l'amplitude thermique atteignait depuis peu les cent degrés.

Ils avaient traversé les différents check-points sans encombre. Ulysse mit ce relâchement sur le compte d'un état nouveau, une forme de désobéissance invisible d'où sourdait une fièvre imperceptible, chargeant l'air d'électricité basse tension. La révolution se mettait en marche, Ulysse le sentait. Klio également, s'il se fiait à ses regards obliques qui naviguaient entre lui et les files dociles de fonctionnaires qui progressaient sur les larges trottoirs des avenues. Une apparente tranquillité.

La cellule Lima avait été prévenue, une camarade en combinaison verte, celle des fonctionnaires de l'Énergie, les attendait à l'entrée du parking souterrain. Elle leur fit signe de stopper et grimpa dans la cabine. Sur ses indications, Ulysse dépassa une file de camions qui patientaient, les bennes chargées de déchets destinés à la méthanisation. Après avoir franchi une grille qui se releva à leur approche, ils roulèrent sous un plafond bas qui autrefois avait été un

parking, comme l'attestaient les lignes en partie effacées. C'était au temps des voitures individuelles, un privilège qui aujourd'hui n'appartenait qu'à l'élite.

Ulysse gara le camion le long d'un mur de palettes, et ils suivirent la camarade qui se faufila entre deux rangées. Si la disposition des murs de palettes pouvait au premier abord laisser croire à un rangement aléatoire, il n'en était rien. C'était un labyrinthe où les non-initiés pouvaient facilement se perdre. La camarade le parcourut sans hésitation jusqu'à un mur d'acier devant lequel elle stationna quelques instants avant que s'ouvre une porte étroite qui se referma aussitôt derrière eux dans un doux chuintement. La lumière blanche dispensée par les diodes éclairait un immense open space encerclé de drapeaux rouges et où s'affairaient dans la clandestinité des dizaines de camarades en combinaison des différents Bureaux, qu'ils soient de l'Eau potable, de l'Hygiène, des Réfugiés climatiques, du Rappel à la loi ou de la Natalité. Toutes les instances étaient infiltrées. Ulysse le réalisa brutalement à ce moment-là. Une grande fierté le submergea tandis que s'imposait une pensée, une seule qui l'habiterait jusqu'à sa mort.

« Mai 2068, j'y étais ! »

**VIENS LÀ QUE  
J'TE CROQUE**  
Jeanne Desaubry

### **Mars 1968**

Encore une fois ce soir, Dany vient de se faire refouler. Il est arrivé un peu envapé, il a essayé de passer en douce, mais il gloussait comme un idiot et le gardien l'a chopé. M. Fournier, il s'appelle, le con. Un gros fachos, haineux, désagréable, raciste, un ancien para sûrement... Faut voir les croquenots cirés au petit poil. Bref, Fournier a chopé Dany sans ménagement et l'a proprement envoyé voler avec atterrissage douloureux dans les buissons de l'entrée.

Fournier, qui n'aime ni les Noirs, ni les Arabes, ni les étrangers, et particulièrement pas les Allemands et encore moins les Juifs, est gardien du bâtiment féminin en remplacement de Mme Odette. Elle, elle fermait gentiment les yeux sur les visites nocturnes. Elle avait de l'affection pour les filles, et sans qu'on sache d'où ça lui venait, bénissait volontiers les amoureux à la recherche d'un nid. Et puis, elle avait bien de la tendresse pour la dive bouteille, ce qui nuisait à l'acuité du gardiennage. Danette a rapporté à Dany des confidences, faites par Mme Odette un soir de Grand Marnier, son péché mignon. Elle avait relaté combien Danette lui rappelait de bons souvenirs. En particu-

lier, la jeune Africaine ressemblait à une ancienne danseuse de la revue qu'elle avait habillée un temps... des années auparavant. Des plumes, des paillettes qu'il fallait aider à mettre en place. De jeunes corps souples comme des brins d'herbe, des parfums et des odeurs de sueur, des rires... Des souvenirs glorieux, de l'indulgence pour les amours poly et diverses...

Fournier, c'est autre chose. Règlement, règlement. Avec lui, les portes des halls sont fermées à clé à vingt-deux heures pétantes, les rondes sont quotidiennes, et le contrôle aux accès n'a rien d'une théorie. Il faut montrer patte blanche, même pour déposer un courrier. Cela fait six mois que ça dure, et il y a déjà eu plusieurs rassemblements devant l'administration en protestation du flicage organisé par l'université. Merde, on est en 68 quand même !

Danette vient du Sénégal. Elle est en troisième année de sociologie. Son père est ministre de... De quoi au fait ? Ça a l'air de changer assez souvent. Parfois, et ça rend les gars de son TD fous de désir, elle abandonne les jeans taille basse pour des boubous éclatants qui mettent sa peau chocolat délicieusement en valeur. Si certaines filles n'hésitent pas à aller jusqu'au bâtiment masculin, elle, elle n'a jamais transigé là-dessus.

« Pas question Dany, question d'honneur. C'est le garçon qui doit venir. Je ne suis pas une traînée.

— Mais puisqu'on ne peut pas !

— Trouve le moyen, mon chéri.

— Ma Danette, je ne rêve que de te croquer, tu le sais bien... »

La semaine dernière, Dany a entraîné tout le monde, ils ont fait un grand *seating* dans les halls : les affiches collées par-dessus les tableaux officiels de l'administration proclamaient : « Non à la police des mœurs. » « Liberté pour

tous. » « N'entravons pas la jouissance. » Le recteur est venu leur demander de se reprendre.

« Un peu de décence ! Vous êtes la France de demain, et vous ne savez pas vous tenir. »

La chevelure rousse de Dany a jailli en feu d'artifice. Poing levé, il s'est mis à brailler :

« Il est interdit d'interdire ! »

Filles et garçons se sont retrouvés bloqués par les CRS et leur ont balancé des chaises ; ils n'avaient que ça sous la main, mais les autres ont eu la matraque impitoyable. Filles, garçons, pour le coup, pas de différence. Quelques abattis bousculés, des dents... La bagarre a été sévère, beaucoup ont dû leur salut à une fuite prompte. Ça a été un beau bazar.

Au resto U, la goutte d'eau qui a fait déborder le vase a sans doute été le four qui est tombé en panne. Cela fait huit jours qu'ils mangent froid, et les salsifis non réchauffés ont été l'occasion d'un joyeux bordel. Les garçons se sont mis à les lancer au travers de la salle, les filles protégeaient leurs cheveux en poussant des cris d'orfraie, et là aussi, après le contenu, ça a été les contenants, et les plats en alu transformés en soucoupes volantes faisaient un boucan d'enfer à l'atterrissage. Quand les chaises ont suivi, encore une fois, les filles se sont enfuies. Le resto est fermé pour une durée indéterminée.

Ce matin, les CRS sont de nouveau devant l'université. Ils ont garé leurs camionnettes bleues sur les terrains vagues qui entourent encore la fac. Des draps ont été accrochés aux fenêtres de la bibliothèque : « CRS SS ». Dany est gonflé quand même...

L'administration a pris peur. Le recteur a décrété la fermeture des accès. Mais allez savoir comment les clés d'un gardien se sont retrouvées dans les mains de Violette, une Ardéchoise aux cheveux frisés comme un mouton.

Dany le sait, lui, et il n'y est pas pour rien.

En soirée, des filles ont déclenché une fuite d'eau en bouchant tous les lavabos du premier étage avec du papier toilette. Quand la cascade a atteint le rez-de-chaussée, juste avant la fin du service de Fournier, il s'est mis à courir en tous sens avec seaux, balais et serpillières. Dany et un pote, Jules, ont réussi à passer, tandis que Fournier épongeait. Puis, l'électricité a sauté, le gardien s'est trouvé dans le noir. Les étudiants qui n'attendaient que ça l'ont immobilisé avec des couvertures. Dans le corps à corps ayant mené à son immobilisation, Violette et Danette ont pris quelques coups, mais elles étaient trop heureuses d'aider à neutraliser le gardien. Ils ont réussi à lui faire les poches.

Le facho hurlait des menaces et des insanités. Exaspérées, les filles se sont mises à le rouer de coups de manche à balai. Puis elles se sont amusées à lui mettre son seau sur la tête et à jouer du tambour dessus à coup de brosse à chiottes. Si ça s'appelle pas se faire sonner les cloches, ça... Il a été abandonné saucissonné en bas des escaliers.

Dès le lendemain, un courrier officiel menaçant d'expulsion a été distribué dans toutes les boîtes aux lettres.

Cet après-midi, ils se sont ouvert un amphitheâtre et ont commencé à exprimer leurs doléances. Quand le recteur est venu pérorer qu'ils n'étaient pas autorisés à utiliser ce lieu, qu'ils interdisaient la tenue de cours, que c'était illégal, il a été si copieusement hué qu'il s'en est retourné furieux dans ses bureaux du sommet de la tour.

Fournier a repris son poste, plus mauvais que jamais. Il a demandé que les serrures soient changées, mais vu la promptitude avec laquelle les travaux sont faits, ça va durer un moment. Alors, il est allé jusqu'à installer un matelas dans la loge, qu'il roule le matin. Danette a raconté à

Dany la peur qu'elle a eue quand, descendant sur la pointe des pieds dans le noir pour lui ouvrir, elle a trébuché sur l'abruti, habillé, chaussé, qui a sauté sur ses rangers en braillant des sommations dignes du djebel.

Le facho n'avait pas pensé voir ça un jour : il a dû reculer. Avec à sa tête le rouquin excité, un groupe de garçons a envahi hier le bâtiment des filles. Certains sont passés par les fenêtres du rez-de-chaussée que des copines leur ont ouvertes, mais avec à sa tête ce fichu Allemand, une bande est entrée en force.

### **Mai 1968**

Danette est repartie. Son père a envoyé des gros bras la récupérer. Des cousins aux aisselles suffisamment armés pour que Fournier, le facho, se sente soudain des amitiés avec la brousse. C'est lui qui les amenés jusqu'à la chambre de la jeune fille, partie sans avoir même pu faire une valise. Dany a trouvé la piaule abandonnée, un boubou pendu derrière la porte lui a tiré des larmes de rage.

Alain, dont le père est un grand industriel, est devenu le plus dogmatique des Mao. Il vient encore de s'engueuler avec Dany. Le mouvement s'étend chaque jour davantage et Alain supporte mal les étincelles que la gouaille de l'Allemand fait jaillir. « Anar ! Trostko ! Stal ! » Les noms d'oiseaux ont volé bas. Alain est d'autant plus furieux qu'il craquait pour Danette, toujours dans l'attente qu'elle abandonne son copain volage, trop charismatique pour songer à la fidélité.

Aujourd'hui, la grève est déclarée. Ça va défiler partout, on tente par tous les moyens de ramener les ouvriers dans le mouvement. La jeunesse folle est dans la rue, il fait un temps incroyable, tout est possible.

**1970**

Alain est retourné dans le giron familial. Son père a mis bon ordre à ses débordements. Il a intégré l'équipe de publicitaires de la grande marque de produits laitiers que possède la famille.

La fumée de cigarette plane en nuage épais dans la salle de réunion du staff de publicité. Verres et tasses salis, cendriers pleins. Une secrétaire court vêtue apparaît avec un plateau couvert de bouteilles de bière bien fraîches et de sandwiches. Alain sursaute. Il n'a qu'un œil ouvert, l'autre fermé pour le protéger du filet bleuâtre qui monte de la clope fichée entre ses lèvres. Il a cru un instant voir apparaître Danette, sa peau chocolat douce comme de la crème. Veloutée comme le sucre... Il n'y a pas que du tabac dans ce qu'il fume. Quand il a été ramené manu militari dans le giron familial, la déprime a été telle que seules les poudres de perlimpinpin l'ont aidé à tenir le coup. Les rallyes, les pince-fesses, les déjeuners dominicaux... Une torture lente et quasi insoutenable.

Alain n'a pas oublié la jolie Sénégalaise, pas plus qu'il n'a cessé de détester Dany malgré son expulsion du territoire français. Et il a aussi commencé à se détester lui-même pour ce qu'il est en train de devenir. Le souvenir de l'euphorie quand tout paraissait possible. La bouée pousse sur ses hanches, il picole trop, il baise des filles à qui il explique avec autorité que si elles disent « non », c'est qu'elles ne sont pas libérées. Et son amertume lui donne vingt ans de plus que son âge, il perd ses cheveux à toute vitesse.

« Danette ! La crème. On ne cherche plus. Ce sera Danette. Et on pourra la décliner tant qu'on voudra pour les parfums.

— Non, mais quelle idée Alain, tu tiens ça d'où, toi ?

Mais c'est bath comme idée. »

La petite secrétaire minaude. À la recherche d'une promo ? D'une balade en décapotable ? D'un coup de queue entre deux photocopieuses ?

« Ouais, mec... C'est bath ! »

Les abrutis autour de la table opinent du chef et Alain voudrait se gifler. Il vient de vendre la dernière jolie chose qui lui restait de 68.

**« JE ME SOUVIENS »**  
**... DE 1968**  
**Pierre Gauyat**

Le titre, la forme et, dans une certaine mesure,  
l'esprit de ces textes s'inspirent de  
*Je me souviens* de Georges Perec.

1

Je me souviens de la prise du navire-espion américain, USS Pueblo, et de ses quatre-vingt-trois membres d'équipage, par la marine nord-coréenne.

2

Je me souviens de l'offensive du Têt et des dizaines de milliers de Vietnamiens tués par l'armée américaine, dont les quatre cents civils de My Lai massacrés délibérément par des soldats US.

3

Je me souviens de la mort de John Steinbeck, écrivain américain passé des *Raisins de la colère* aux raisons de la guerre (du Vietnam).

4

Je me souviens des négociations de paix qui s'ouvrirent au Centre de conférences internationales de l'avenue Klé-

ber à Paris, entre la République démocratique du Vietnam et les États-Unis.

## 5

Je me souviens de la grande grève à la Saviem de Caen, au mois de janvier, et des incidents impliquant de jeunes ouvriers et des étudiants, déjà. Ce qui prouve que la jeunesse ne s'ennuyait pas tant que cela dans la France pré-post-gaulliste.

## 6

Je me souviens du Mouvement du 22 mars, qui mit la fac de Nanterre en ébullition, et de Dany le Rouge, qui était alors plus libertaire que libéral.

## 7

Je me souviens des étudiants défilant au cri de « Nous sommes tous des Juifs allemands », ce qui a plus d'allure que « Nous sommes tous des anarchistes allemands. »

## 8

Je me souviens des étudiants scandant dans les rues de Paris « Ho ! Ho ! Ho ! Hô Chi Minh ! Che ! Che ! Che ! Guevara ! »

## 9

Je me souviens du slogan « CRS = SS », inventé par les mineurs lors des grandes grèves de 1948, dans un contexte de violente contestation sociale, repris par les étudiants ce printemps-là.

## 10

Je me souviens de l'occupation de la Sorbonne et de son évacuation violente par les forces dites de « l'ordre ».

## 11

Je me souviens de Victor Hugo, de pierre au milieu de

la cour de la Sorbonne, à qui toute cette agitation devait rappeler bien des souvenirs.

## 12

Je me souviens d'Aragon venant parler aux étudiants à la Sorbonne.

## 13

Je me souviens des étudiants tabassés par les CRS armés de bidules, en contradiction avec les ordres du préfet Grimaud, successeur de Papon en 1967, qui avait formellement interdit les actes de violence gratuite. Chance que n'ont pas eue les Algériens « noyés par balles » en octobre 1961 ni les manifestants anti-OAS massacrés à Charonne, en février 1962.

## 14

Je me souviens que les pavés volaient bas dans la brume des gaz lacrymogènes en ce rouge mois de mai.

## 15

Je me souviens des barricades qui émaillaient le Quartier latin et des voitures brûlées boulevard Saint-Michel, rue Soufflot ou rue Gay-Lussac.

## 16

Je me souviens de la grève générale déclenchée le 13 mai par les organisations syndicales pour protester contre les violences policières.

## 17

Je me souviens de la silhouette rousse d'Élie Kagan, appareil photo en bandoulière, rendant compte de l'histoire en train de s'écrire sous son œil avisé, comme il avait déjà témoigné du massacre des Algériens, à Paris, un sombre soir d'octobre 1961.

## 18

Je me souviens de la parution de *La Place de l'Étoile* de Patrick Modiano, premier roman d'un jeune homme promis à un brillant avenir littéraire.

## 19

Je me souviens de *La Disparition*, intrigant lipogramme écrit par Georges Perec cette année-là.

## 20

Je me souviens de la disparition du général de Gaulle, parti chercher du réconfort à Baden-Baden auprès de son vieux complice, le général Massu.

## 21

Je me souviens des huit millions de grévistes qui prenaient leur destin en main dans les usines occupées, les grands magasins, les ports, les docks, les universités, les théâtres, les bureaux de Poste, les gares, les hôpitaux, les dépôts de bus, les centres de tri, les imprimeries, les salles de spectacle, les chantiers, les puits de mine, les lycées, les administrations, les villes, les campagnes...

## 22

Je me souviens que les usines BERLIET à Vénissieux sont devenues les usines LIBERTÉ.

## 23

Je me souviens de Georges Séguy, secrétaire général de la CGT, exposant les constats de Grenelle aux travailleurs de Renault Billancourt, qui les huent copieusement et décident de poursuivre la grève.

## 24

Je me souviens de cette jeune femme brune qui hurle son désespoir et son refus de reprendre le travail dans les usines

Wonder, à Saint-Ouen. Depuis, Tapie a réalisé son vœu en provoquant la disparition de « Wonder, la pile qui ne s'use que si l'on s'en sert. »

## 25

Je me souviens de l'augmentation de 30 % du SMIC et de 10 % des autres salaires, de la quatrième semaine de congés payés, de la légalisation des sections syndicales dans les entreprises et du climat social profondément bouleversé par la révolution culturelle et politique de la jeunesse et des travailleurs.

## 26

Je me souviens de la grande peur des possédants, croyant perdre en un jour ce que d'autres avaient mis des générations à gagner pour eux.

## 27

Je me souviens de la grande manif gaulliste du 30 mai sur les Champs-Élysées organisée par Charles Pasqua, l'un des patrons du SAC.

## 28

Je me souviens du meeting au stade Charléty destiné à mettre sur orbite une candidature Mendès France si, par accident, le pouvoir était à ramasser.

## 29

Je me souviens que Mitterrand tenta de prendre tout le monde de vitesse, se déclarant « disponible » pour assumer la magistrature suprême, alors que personne ne lui demandait rien.

## 30

Je me souviens que de Gaulle a dissous l'Assemblée nationale.

### 31

Je me souviens que le parti de la trouille a gagné, contre toute attente, mais en toute logique, les élections législatives le 30 juin.

### 32

Je me souviens que l'on prétendit que l'on avait donné le Bac à tous les élèves de terminale. Pensée émue pour ceux qui ne l'ont pas eu ou ne l'ont pas passé, pariant étourdiement sur la victoire de la Révolution.

### 33

Je me souviens d'Alexandre Dubček, secrétaire général du Parti communiste tchécoslovaque, et initiateur du Printemps de Prague.

### 34

Je me souviens de l'entrée des chars du Pacte de Varsovie dans Prague, le 19 août, mettant fin à l'expérience du « socialisme à visage humain », et aussi, sans doute, à toute forme de socialisme au XX<sup>e</sup> siècle.

### 35

Je me souviens de la une de *L'Humanité* du jour de ma naissance, exprimant la surprise et la réprobation des communistes français après l'intervention militaire soviétique en Tchécoslovaquie.

### 36

Je me souviens de la dénonciation de l'intervention militaire soviétique par Aragon parlant d'« un Biafra de l'esprit » dans son journal, *Les Lettres françaises*.

### 37

Je me souviens des enfants cachectiques de la province sécessionniste du Biafra, au Nigeria.

### 38

Je me souviens que le démocrate Lyndon B. Johnson renonça à se représenter à l'élection présidentielle américaine en raison de l'embourbement de son pays dans la guerre du Vietnam.

### 39

Je me souviens de l'assassinat de Bobby Kennedy, candidat à l'investiture démocrate pour la présidence des États-Unis.

### 40

Je me souviens que le républicain Richard Nixon fut élu trente-septième président des États-Unis.

### 41

Je me souviens de l'assassinat de Martin Luther King dans une Amérique qui n'aime ses citoyens noirs que s'ils sont réduits au silence, et tient à le faire savoir à la Terre entière.

### 42

Je me souviens des dixièmes Jeux olympiques d'hiver à Grenoble.

### 43

Je me souviens des dix-neuvièmes Jeux olympiques d'été au Mexique.

### 44

Je me souviens de la répression des manifestations étudiantes à Mexico qui fit plusieurs centaines de morts, sans que cela n'émeuve le mouvement olympique.

### 45

Je me souviens de Tommie Smith et de John Carlos levant un poing ganté de noir face à une Amérique qui

n'aime toujours pas ses Noirs, sauf quand ils gagnent des médailles et, surtout, quand ils se taisent.

46

Je me souviens de Raymond Poulidor à l'arrivée de la quinzième étape du Tour de France, à Albi, le visage en sang après une chute.

47

Je me souviens d'*Il est cinq heures, Paris s'éveille* de Jacques Dutronc, qui servit de bande-son à ceux qui n'étaient pas décidés à se coucher :

« Les journaux sont imprimés  
Les ouvriers sont déprimés  
Les gens se lèvent, ils sont brimés  
C'est l'heure où je vais me coucher. »

48

Je me souviens que *Les Shadocks* commencèrent à pomper infatigablement sur l'*ORTF*.

49

Je me souviens de la diffusion de la série télévisée *Le Prisonnier* par l'*ORTF*.

50

Je me souviens de l'*ORTF* en grève, épuré lors de la reprise du travail.

51

Je me souviens du général de Gaulle qui dit accepter la réforme, mais refuser la chienlit.

52

Je me souviens de l'évacuation par l'armée française de la base navale de Mers el-Kébir, en Algérie.

### 53

Je me souviens de l'évacuation violente de la fac de Rome par la police.

### 54

Je me souviens de l'attentat contre Rudy Dutschke, leader des étudiants socialistes allemands.

### 55

Je me souviens que la Gauche prolétarienne (prochinoise) comptait dans ses rangs autant de prolétaires que les bancs de l'École normale supérieure.

### 56

Je me souviens du lycéen maoïste Gilles Tautin, noyé dans la Seine lors d'échauffourées avec la police, près de Renault Flins, comme les travailleurs algériens sept ans plus tôt.

### 57

Je me souviens de Pierre Beylot et d'Henri Blanchet, ouvriers chez Peugeot Sochaux, tués par la police.

### 58

Je me souviens de Marc Lanvin, militant des Jeunesses communistes à Arras, abattu par un commando du SAC, service « d'ordre » du parti gaulliste, un soir de juin.

### 59

Je me souviens qu'en mai 68, il n'y eut pas de morts en France.

### 60

Je me souviens des anciens putschistes de l'OAS graciés par le général de Gaulle.

### 61

Je me souviens de la dissolution du groupuscule fasciste Occident.

## 62

Je me souviens de la naissance de Marion Anne Perrine Le Pen, dite Marine, à Neuilly-sur-Seine, le 5 août. On ne risquait pas de se croiser à la crèche...

## 63

Je me souviens que le radical de droite Alain Poher a succédé au radical de gauche Gaston Monnerville, à la présidence du Sénat.

## 64

Je me souviens de la sortie du western spaghetti de Sergio Leone, *Le Bon, la Brute et le Truand* avec Clint Eastwood, Lee Van Cleef et Eli Wallach, et de la bande originale d'Ennio Morricone.

## 65

Je me souviens d'Henri Langlois chassé de la Cinéma-thèque française, qu'il avait fondée, à la demande du gouvernement.

## 66

Je me souviens que le Festival de Cannes fut annulé.

## 67

Je me souviens des étudiants qui scandaient pendant le festival d'Avignon : « Vilar, Béjart, Salazar. » Comme quoi « le temps ne fait rien à l'affaire », on peut être jeune et con.

## 68

Je me souviens de la chanson de Claude Nougaro, *Paris mai* :

« Mai mai mai Paris mai

Mai mai mai Paris

Le casque des pavés ne bouge plus d'un cil

La Seine de nouveau ruisselle d'eau bénite

Le vent a dispersé les cendres de Bendit  
Et chacun est rentré chez son automobile. »

**69**

Je me souviens que Jane Birkin et Serge Gainsbourg  
chantaient en duo, *69, année érotique*.

**LE COUP DE MASSU**  
Maurice Gouiran

Quand le téléphone a sonné, ce mercredi 29 mai 1968, je pionçais. La sieste. La veille, on s'était pas mal bituré avec le maréchal Kochevoï, le commandant des troupes soviétiques en RDA. Quelle nuit ! Faut dire que question picole, on n'a jamais fait mieux que les Russes. Et quand, en plus, ils sont militaires...

J'ai décroché dans un demi-sommeil.

« Nous sommes là... » entendis-je.

Je connaissais cette voix... J'en étais sûr, mais mon cerveau encore embrumé était incapable d'y coller un nom.

« Qui nous ? demandai-je à l'emmerdeur.

— Le Général et Mme de Gaulle, me répondit-on avec un zeste de solennité. »

Putain, le Général !

Qu'est-ce qu'il venait foutre ici ? Il n'avait rien de mieux à faire ? La France était en bordel couvré et lui venait me déranger pendant la sieste ! Je m'étais glissé à poil dans les draps, fallait que j'enfile fissa mon uniforme. J'ai balbutié un truc comme « laissez-moi cinq minutes » accompagné d'une formule de politesse déférente (le Général était assez coincé question protocole...)

Dès que je l'ai salué, je me suis rendu compte qu'il n'était pas venu seul. Il avait emmené sa bourgeoise – normal, il la trimbalait partout –, mais aussi Sosthène, le fiston amiral avec toute sa smala. Depuis la tentative de putsch de 62, le Général craignait qu'on prenne sa famille en otage. Ça devait donc être grave...

Pendant ce temps-là, à Paris, on se demandait ce qu'il était devenu. Il avait ajourné au dernier moment le Conseil des ministres et quitté l'Élysée à onze heures quinze en confiant à Pompidou qu'il partait à Colombey-les-deux-églises. Pourtant, à quatorze heures, le secrétaire général de la Présidence apprit au Premier ministre que le Général ne se trouvait pas en Haute-Marne. Ça a foutu une de ces paniques !

Apparemment, le Général s'était barré. Mais où ? Mystère...

Arguant que l'Histoire se répète indéfiniment, certains petits rigolos avancèrent l'hypothèse d'un nouveau repli à Londres, comme en 40. Ces gros bêtas ignoraient sans doute que les Rosbifs, échaudés par le véto du Général qui leur interdisait l'Europe, ne le portaient guère dans leur cœur. D'autres, qui avaient remarqué qu'il avait le moral dans les chaussettes, optaient plutôt pour un suicide individuel, voire collectif.

Tous reconnaissent qu'au point où on en était, la désertion du boss ne pouvait pas empirer les choses.

Je l'ai trouvé au bout du rouleau, vieilli, épuisé. Il n'avait plus rien du rebelle de 40 ni même de l'orateur de 58. Le vieux en avait plein le dos. Les traits tirés et le regard vague, il m'a confié dans un souffle :

« Tout est foutu ! »

C'est lui qui était foutu ! Il était sans doute venu jusqu'à Baden-Baden pour que je lui remonte le moral et qu'il

puisse regagner Paris le fusil en bandoulière en proclamant « L'État, c'est moi » ou un truc du même acabit. Je l'ai invité à s'asseoir dans mon bureau.

« Alors, Massu ? » m'a-t-il demandé comme si j'avais la solution.

J'ai réfléchi un instant. L'effet de l'alcool se dissipait... Enfin, pas tout à fait, car il m'incitait à prendre des risques et me persuadait que j'avais les couilles pour assurer. À jeun, je l'aurais certainement regonflé en susurrant « Un homme de votre prestige a encore des moyens, vous en avez vu d'autres, un militaire ne renonce jamais, une partie de la France est derrière vous et attend un geste... », et il serait reparti ragaillardisé afin de reconquérir le pays. Mais je n'étais pas à jeun...

C'est à vingt heures que l'allocution du Général fut radiodiffusée (la télé était évidemment en grève !). Le ton était solennel, le phrasé incisif. Ce n'était plus un homme abattu, et sa décision en paraissait d'autant plus réfléchie. En gros, il quittait un pouvoir qu'il me confiait, persuadé que j'étais le seul capable de rétablir l'ordre. Il ajoutait – démocratie oblige ! – que des élections seraient organisées dès le retour au calme, et qu'il ne rentrerait au pays qu'à ce moment-là.

La déclaration, filmée et transmise aux principaux médias du monde occidental, déclencha une vague de stupeur dans l'hexagone et bien au-delà.

Personne ne sut jamais qu'il nous fallut huit prises pour parvenir au résultat ! Les premières étaient déplorables. Le Général – si disert et monarchique dans les allocutions télévisées – apparaissait abattu, tétanisé, incapable d'articuler deux mots à la suite. Il faut dire que le canon du revolver enfoncé dans la bouche de tante Yvonne et celui posé sur la tempe de Sosthène, tous deux hors du champ de la caméra, n'incitaient guère à la sérénité.

À la suite de l'allocution, c'est toute la famille qui fut bouclée et mise hors d'état de nuire. Le Général craignait que des énergumènes prennent les siens en otage, il avait raison !

Entre-temps, je m'étais assuré de la loyauté des armées, ce qui, compte tenu de mon grade et de mes états de service, ne posa pas trop de problèmes. En revanche, je ne croyais guère en celle des ministres et de la police, aussi j'ai contacté Debizet, le secrétaire général du Service d'Action Civique. À Paris, les membres du SAC s'étaient illustrés en se déguisant en ambulanciers afin de ramasser des manifestants pour aller les tabasser au sous-sol de leur QG. À Marseille, l'antenne locale envisageait de réunir tous les fauteurs de troubles dans l'enceinte du stade Vélodrome. J'ai vite compris que le SAC pourrait être opérationnel et efficace là où la police et la gendarmerie risquaient de se faire prier. Il convenait seulement d'y réintégrer les partisans de l'Algérie française qui l'avaient quitté après les accords d'Évian et qui ne rechigneraient pas à être complices du sale tour joué à la grande Zohra.

Toute la nuit, j'ai contacté les ministres en place. Un tiers d'entre eux a démissionné. Les autres, sentant que le vent avait tourné, sont restés sagement à leur poste. J'ai eu l'assurance que tout ce petit monde serait fidèle à défaut d'être dévoué. Quand on est militaire, on connaît bien la pertinence de la loi du plus fort...

Un peu avant minuit, j'ai enregistré une courte déclaration à diffuser le lendemain à la première heure. J'étais satisfait. Mon ton était ferme, déterminé, rigoureux, les mots bien martelés : « Dans les circonstances présentes, je ne me déroberai pas et j'obéirai à la demande du Général président ! » J'ai terminé par « Dès que l'ordre sera rétabli, de nouvelles élections auront lieu. »

On sait bien que les promesses n'engagent que ceux qui les écoutent...

Le jeudi 30 mai, au petit matin, les meneurs marseillais furent identifiés et conduits manu militari au stade Vélodrome. À midi, cinq cents personnes étaient regroupées dans un quart de virage. Cela me conforta dans l'idée d'utiliser le potentiel du SAC pour regrouper tous les trublions dans une enceinte sportive.

À Paris, les dirigeants qui m'avaient assuré de leur allégeance allèrent au-delà de mes espérances en organisant une manifestation sur les Champs-Élysées en gage de soutien et pour un retour de l'ordre. On attendait vingt mille personnes, mais c'était sans compter l'impact de mon discours revigorant du matin. Les Français déboussolés avaient enfin trouvé quelqu'un de déterminé qui allait remettre ce foutu pays dans le droit chemin ! On estima qu'un million de personnes y participèrent. Dès le lendemain, la vie et le travail reprirent leur cours. Un sondage montra que quatre-vingt-dix pour cent des Français étaient soulagés. Les dix pour cent restants – certainement des parents ou des amis des taulards du Vélodrome – n'osaient pas broncher de peur des représailles sur leurs proches. Les quelques rares réactions violentes d'ultragauchistes inconscients furent impitoyablement réprimées sous les bravos de la foule.

Le dimanche 2 juin, on comptait plus de douze mille personnes internées dans l'enceinte du stade. Les Marseillais y avaient été rejoints par les provocateurs parisiens. Tous ces jeunes crados chevelus furent longuement interrogés, dans les vestiaires, par ceux du SAC qui s'étaient fait la main en Algérie.

C'est ce jour-là que le Général et sa famille furent rapatriés en France, conformément à ma promesse, et assignés à résidence sur l'île d'Yeu.

Le mardi suivant, certains me pressèrent pour régler au plus vite le problème des agitateurs retenus dans le Vélodrome. Il s'avérait impossible de les libérer ou de les juger sans créer de remous. Le général Bigeard me proposa de réactiver les balades en hélico au-dessus de la flotte. J'ai trouvé l'idée stupide : il aurait fallu des centaines d'hélicos et il y aurait eu des rejets de corps sur toutes les plages de méditerranée.

Mauvais pour l'image de la France.

J'ai eu une autre idée...

Le lendemain mercredi, j'ai donné l'ordre de transférer tous les détenus au camp de Rivesaltes, d'une capacité de dix-huit mille personnes, que j'ai fait rouvrir pour l'occasion. Afin de ne pas générer de désordre sur les routes au passage du convoi, il a été décidé d'effectuer le transfert par voie maritime.

Le vendredi, trois cents cars furent affrétés pour conduire tout ce petit monde jusqu'au port, où on les embarqua sur le paquebot *Alsace-Lorraine*. Les passagers furent bouclés dans les cabines et on prit grand soin d'y faire cohabiter les staliniens, les maoïstes, les anarchistes, les syndicalistes, afin que tout ce petit monde puisse s'écharper durant le voyage. Le navire quitta le port à quinze heures quarante-deux à destination de Perpignan.

C'est le samedi 8 juin que la télé – qui avait repris ses programmes avec quelques journalistes non grévistes – annonça la catastrophe : le paquebot *Alsace-Lorraine* avait été torpillé durant la nuit. Il n'y eut qu'une cinquantaine de survivants.

J'ai réagi dès que le drame a été connu. J'ai exprimé publiquement ma compassion aux familles et j'ai condamné cet acte odieux, laissant entendre à demi-mot qu'il était à mettre au débit des Soviétiques, des Américains ou des

Algériens. Évidemment, cela déclencha une réaction immédiate des ambassades et des démentis offusqués des capitales incriminées, mais les Amerlos, les Cocos et les Arabes n'allaient quand même pas nous déclarer la guerre ! L'événement renforça le patriotisme, mis à rude épreuve le mois précédent, regroupa les Françaises et les Français autour de mon action et me donna une large majorité aux Législatives des 23 et 30 juin.

### Épilogue

C'est vers la mi-septembre 1973 qu'Augusto m'a téléphoné. S'il avait réussi son coup d'État, le bougre n'avait pas fait dans la dentelle : bombardement du palais présidentiel, suicide du président rouge, privatisations menées par les *Chicago Boys*... Faut toujours que les Sud-américains exagèrent...

Ce bon Augusto avait un problème : que faire de ses opposants ?

Moi, j'avais une solution : le stade.

J'avais suivi la finale de la Coupe du monde de football 1962 disputée à l'Estadio Nacional de Santiago. Augusto disposait d'un beau stade. Je lui ai conseillé d'y boucler tous les emmerdeurs. Il m'a remercié. L'imbécile n'avait pas pensé à ça !

Faut dire qu'en France, on n'a pas de pétrole, mais on a des idées !



**M'APPELLE PAS**  
**« CAMARADE »**  
Cloe Mehdi

Lucas entame sa troisième nuit d'insomnie et son quatrième jour de jeûne, je suis à deux doigts d'aller poignarder quelqu'un, au hasard, dans la rue, pour me passer les nerfs, et personne n'a répondu aux messages de détresse que je laisse, depuis deux jours, à tous les copains.

Lucas tourne en rond dans le studio, de la fenêtre au seuil de la porte, au frigidaire, qu'il ouvre et referme en coup de vent une fois toutes les trois minutes, au lit, qu'il défait et refait inlassablement, au cas où il y ait des cafards cachés dans les draps. Pourquoi des cafards ? Je ne sais pas. Sa peau brille de sueur et sa voix s'enroue à force d'être retenue. Moi, je passe des coups de téléphone qui n'aboutissent pas. J'essaie de respirer. J'essaie de me dire que ça va aller.

« Tu veux pas t'asseoir deux minutes ? »

Lucas me jette un regard désorienté, comme si je lui avais suggéré de se repeindre en vert. Ça a le mérite de lui faire ouvrir la bouche. « Il faut que je prie encore un peu », explique-t-il. Croit-il expliquer.

« Parce que, là, tu priais ? » Il acquiesce. « Ça se voit pas. Et depuis quand t'es croyant ? » Il lève les yeux au ciel avant de reprendre son immuable rituel, le même depuis

des jours ; sans manger, sans dormir, sans communiquer, ou pas d'une façon que je puisse comprendre.

À la tombée de la nuit, fatigué de le regarder faire n'importe quoi, je quitte mon poste près de la fenêtre et enfile un blouson. « Je vais prendre l'air. À tout à l'heure. » Lucas me fait signe qu'il a compris sans même me regarder.

Un vent tiède souffle sur la capitale. Les gens marchent, paisibles, pressés, je cherche des regards qui n'ont pas envie d'être croisés.

Je fais le tour des potes. Les gens ne sont pas chez eux. Je fais le tour des bars où on a l'habitude de traîner. Personne. Je finis par m'adresser à la serveuse d'un rade que je connais un peu.

« Ils sont où, les gens ?

— Tes potes étudiants ? Ben, ils occupent.

— Ils occupent ?

— La Sorbonne. T'as pas suivi ? »

Non, j'ai pas suivi. Lucas vrille depuis quatre jours, mais j'en sens les prémices depuis deux semaines. J'ai tout fait pour l'occuper, et je me suis pas intéressé à grand-chose. J'écoute, à moitié, mes pensées tendues vers Lucas, la serveuse m'expliquer que les étudiants sont en train de péter une pile, et que ça se castagne sévère dans les rues avec les CRS. J'en ai rien à foutre. Je veux juste que quelqu'un m'aide avec Lucas.

Benjamin entre dans le bar au moment où j'allais en sortir. Je lui saute dessus, intensément soulagé.

« Bah t'étais où ? s'étonne-t-il en demandant une bière. T'es en train de tout rater.

— Lucas ne va pas bien. Il me faudrait un peu d'aide, que quelqu'un d'autre essaie de lui parler. Avec moi, ça marche pas. Il dort pas, il mange rien... »

Benjamin m'écoute à peine. Il échange des coups d'œil

énamourés avec la serveuse.

« Il va jamais très bien, non ? Amène-le voir un psy, tu veux faire quoi d'autre ?

— Un psy ! » Quel con ! « Il va dire que Lucas est malade parce qu'il est homosexuel. Ça risque pas de lui faire du bien !

— Mais non, c'est pas écrit sur sa tête ». Sur ce, il me tapote virilement l'épaule avec une moue apitoyée et s'en va, soi-disant qu'il a des tracts à imprimer. « Viens à la Sorbonne, me dit-il en partant. T'es en train de tout rater. Et amène Lucas, ça lui changera les idées. »

Je passe la nuit, au studio, seul avec Lucas, malheureux, à picoler quelques bières bon marché et à tenter, en vain, de le convaincre de s'allonger deux minutes. À l'aube, ivre de fatigue, il finit par se coucher. Je l'enlace, murmure des mots doux à son oreille, en espérant qu'ils l'atteignent quelque part ; mais le Lucas qui m'aime semble être parti à un endroit où il ne peut plus – veut plus ? – m'entendre. Je ne connais pas son remplaçant. Je n'ai pas envie de le connaître, et peut-être l'a-t-il senti. Il se laisse cajoler sans réagir ; je me tourne vers le mur, les larmes aux yeux, et essaie de dormir.

Le lendemain, Lucas se ressemble un peu plus. Il communique par monosyllabe, suivant une logique de conversation que je suis en mesure de comprendre.

« Tu as dormi ?

— Oui.

— Tu as mangé ?

— Non.

— Tu as faim ?

— Non.

— T'as pas mangé depuis trois jours.

— Oui.

— Ce serait bien que tu manges.

— Oui. »

Il est passé d'une extrême agitation à une espèce de catalepsie, dont il ne sort que pour répondre à mes questions. Il ne bouge pas quand je pose une assiette sur ses genoux. Je lui fais signe de manger.

« Oui », dit-il sans manger.

Je lui parle de ma rencontre avec Benjamin, de ce qui se passe dans les universités, bien que j'en aie pas retenu grand-chose.

« Les gens dorment là-bas. On pourrait aller les voir, histoire de sortir un peu.

— Oui. »

Je le fais se lever, s'habiller, je le prends par le bras pour l'entraîner dans la rue. Il refuse de descendre dans le métro. De monter dans le bus. « On y va à pied ? » suggéré-je, conciliant et plein d'espoir. Mais Lucas se dégage de mon bras et fait demi-tour. Il regagne le hall de notre immeuble. Je le regarde partir, triste, abattu.

Je me rends seul à la Sorbonne. Des étudiants distribuent des tracts à l'entrée et me traitent de tous les noms quand j'en refuse un. Benjamin est avec eux, et vient à ma rencontre en calmant ses potes.

« Tu as vu ça ? demande-t-il en me prenant par les épaules. C'est historique.

— Lucas ne va vraiment pas bien, réponds-je. J'ai besoin de parler à des gens.

— Mais décroche deux minutes, je te parle de révolution !

— Elle va pas le faire aller mieux, ta révolution étudiante. Je vois même pas en quoi ça nous regarde. Où sont les autres ? »

Il me traite de social-traître et m'indique le chemin d'un amphithéâtre. Julie, David et Valentin sont absorbés par

un débat dont je ne comprends qu'un mot sur cinq. Julie me fait signe de me taire, et qu'on parlera plus tard, quand j'essaie de lui décrire la situation. La mort dans l'âme, je me cale dans un coin et j'attends qu'ils aient fini de refaire le monde dans leurs petites têtes de révolutionnaires-sociologues. Ça cause prolétariat, soulèvement des masses laborieuses, avant-garde éclairée et tiers-monde. Ça cause vieux monde, société de consommation, anarchie et démocratie directe ; ça cause oppression bourgeoise, et en les regardant, tous autant qu'ils sont, visages de Français bien nourris, fils et filles de riches, intellectuels, élites de demain, hétérosexuels, libres de s'embrasser dans la rue sans se faire casser la gueule, je me demande par qui ils peuvent bien se sentir opprimés.

Enfin, Julie, David et Valentin daignent m'accorder quelques minutes de leur emploi du temps bondé de militants. Je leur décris Lucas, ses insomnies, son manque d'appétit, ses phases de mutisme et de prière. Comme Benjamin, ils m'écoutent à peine. À la fin, Julie me prend dans ses bras.

« Tu sais, tu pourras pas le sauver, Lucas... Il va jamais bien, de toute façon. T'es pas son père. Qu'est-ce que tu veux faire ? Il est malade. Emmène-le chez le médecin, il saura mieux que toi.

— On doit l'aider, balbutié-je. On peut pas le laisser tomber.

— Tu vois ce qui se passe ici ? C'est le début de la Révolution ! »

Ils ont des étoiles dans les yeux. Les oreilles grandes ouvertes au monde et à ses plaintes, au chant des opprimés. Mais ils n'ont pas une minute à accorder à un ami qui sombre.

« Pleure pas, camarade ! tonne Benjamin en s'insérant dans le cercle, avec une grande claque dans le dos. Le

mieux que tu peux faire pour Lucas, c'est venir te battre avec nous. Le laisse pas t'entraîner dans sa chute. Y a mieux à faire ici. On ouvre le champ des possibles !

— M'appelle pas "camarade", lâché-je du bout des lèvres, si bas qu'il ne m'entend sûrement pas. J'ai besoin de vous, ajouté-je, en fournissant un effort surhumain pour empêcher ma voix de se noyer dans le désespoir.

— Et on a besoin de toi ici ! »

Ils s'en vont, les uns après les autres, préparer la prochaine Assemblée générale.

Quand je rentre chez moi, Lucas contemple l'assiette pleine que je lui ai donnée ce matin.

« Ça va ? demandé-je.

— Oui, oui.

— Il paraît que c'est la révolution dehors. T'es au courant ? »

Il a un sourire amusé. « Ah bon ? » Puis s'arrête de répondre.

Je parle jusqu'à quatre heures du matin pour qu'il se repose un peu. Avant de m'endormir, seul et épuisé, je repense à une phrase que j'ai vue peinte sur un mur de l'amphi, à la Sorbonne. « Cours, camarade, le vieux monde est derrière toi. » Mais courir, c'est facile. Le truc c'est de ne laisser personne derrière soi.

**LA COLONIE S'ENNUIE**  
Jacques Mondoloni

L'Agence spatiale, c'est mon client, c'est ma pelote, ma terre nourricière, financière, gros labours lourds de pognon, nouille dorée garantie, labourez il en restera quelque chose, à moi La Fontaine, toutes les campagnes de pub que j'ai portées, de la réclame marteau matraquage, de la pure propagande, du bobard pour aventuriers décavés, à la recherche encore du frisson... Mars ! Mars ! Allez sur Mars ! sur mes tambours, de ces panneaux, de ces écrans, à saturer l'horizon, promo permanente, robinet à subventions, à condition de trouver l'idée qui les fait tous monter aux branches, pétard de délire, la planète en fièvre, et la vanité d'avoir pu concevoir en plein XXI<sup>e</sup> siècle un projet missionnaire, redevenir explorateur, colon, comme avant, même en l'absence d'indigènes, quand bien même le bon air manque sur ce putain de désert rouge, et que pour le moment les exoplanètes à perpète sont hostiles, des fours, des glaciers, des poisons...

C'est avec Martial de la Bannière que je traite, un pote de toujours, la tête dans les étoiles, son dada c'est la conquête d'un autre monde, se tirer de la Terre, la fuite, filer avec quelques élites, recommencer à zéro, refaire la création, et

cette fois avec des filtres, sans pollution, sans galopades démographiques, les nanas du Mayflower, il te les aurait forcées à prendre la pilule, et leurs mecs il te les aurait castrés sur l'embarcadère. *The frontier* n'aurait pas été sans cesse repoussée... L'Eldorado bien limité, jardin des délices avec ticket d'entrée, cocagne nominale, brevetée sans carambouille...

Donc ma rente, ma cure, c'est lui, mais il me faut le séduire, toujours plus fort le désir de voyage, là-haut, là-bas, plus loin, plus forte la dose exotique, la niaque de l'inconnu.

Aujourd'hui il m'écrit :

*Base martienne 14*

*Argyre planitia*

*Direction générale*

*Service de l'immigration et du peuplement*

*Max,*

*L'hologivision est encore en panne : la poussière ici s'in-filtre partout, les tourbillons d'oxyde de fer vous détraquent les appareils, les tempêtes imprévisibles balaient tout sur leur passage, vous emportent les habitations, les fameux claps du Dôme, où nos « Martiens » ont trouvé refuge. Mon message t'arrivera, je le sais, dans une dizaine de minutes, merci à la vitesse de la lumière, et tu comprendras que la situation que j'ai observée durant ma tournée d'inspection est inquiétante. Le moral est bas. C'est impossible que je le signale dans mon rapport : il n'est pas question de tarir la colonisation de la planète rouge, la vérité crue risquerait de mettre en péril notre programme. Donc rien d'officiel, ça restera entre nous.*

*Max, la colonie s'ennuie.*

*Tu m'as envoyé des hologrammes divertissants, les*

*familles terrestres sont en contact avec nos pionniers, ils se sont habitués à s'aimer, à se réconforter avec quelques minutes de décalage, ainsi ils ont le temps de réfléchir à ce qu'ils vont dire, ça correspond à l'expression « tourner sa langue sept fois dans sa bouche avant de parler », mais la communication ne suffit pas à briser la solitude, et la déprime qui l'accompagne, surtout chez les célibataires (les quelques couples mariés résistent mieux, mais certains se déchirent, abandonnés par le désir, bandaison au point mort, libido de la partenaire tombée à zéro, la gravité si ténue ne favorise pas la réunion, si tu vois le tableau)...*

*Tes holopornos que tu m'as envoyés, d'ailleurs, n'ont plus aucun succès, et les galipettes, le cirque des orgies les écoœurent, puis les indiffèrent. Ils préfèrent regarder pousser les fleurs de la gloriette, ou les patates de la serre, à l'écart des autres colons.*

*Seule la bibliothèque Philip K. Dick, en l'honneur de l'écrivain qui a consacré quelques romans à la planète Mars, garde ses fidèles, surtout les Russes qui adorent la science-fiction de cet auteur, dans laquelle ils se reconnaissent.*

*On m'a rapporté des tentatives de suicide, surtout chez les cobayes, de demeurés, qu'on a expédiés ici, tu t'en souviens, c'est toi qui m'as aidé à les sélectionner, pour étudier leur comportement sur une longue durée. Ils craquent, ils oublient leur protection, leur scaphandre, ils partent braver le froid (moins soixante, selon le moment de la journée), se prenant pour des explorateurs, invoquant bruyamment à la cantine Christophe Colomb, Magellan, Jacques Cartier, Livingstone, les conquistadors, Cortès, Pizarro... Ces explorateurs de mes deux, on les retrouve à moitié morts dans un trou de la calotte, ou en train de téter la réserve d'oxygène d'un rover qu'ils ont emprunté sans permission, ou encore englués dans la poussière boueuse des derricks,*

*car l'eau qu'on recueille de la calotte transforme Mars en marsh, marécage en anglais : d'ailleurs, les travailleurs de l'extraction disent entre eux : « Marsh ou crève ! »*

*Il y a en conséquence des vellétés d'indiscipline, surtout chez les Amerloques, retranchés au fond du Dôme, dans leurs claps, qui, quand ils ont une bibine de trop dans le cornet, vont jouer au baseball dans la pente givrée du volcan le plus proche. Ils reviennent dans un état ! Mais ils ont encore la force de se croire humiliés, alors ils gueulent qu'ils veulent évacuer la base, ils guettent, ils appellent l'hélicoptère qui va surgir du nuage et les sauver, comme autrefois au Vietnam... Conclusion : on est obligés de les enfermer au mitard, des fois pendant une semaine !*

*Les Français se sont bien acclimatés, ils fréquentent, ils draguent tout le monde, surtout le groupe des Québécoises, chargées de trouver des traces vernaculaires sur la planète – l'une d'elles, une « pitoune » (femme avenante), marivaude auprès de nos compatriotes. Mais la routine les ronge à petit feu, et la rage est le seul exutoire. Ça se constate au réfectoire quand la bouffe a du retard, ou est médiocre : une fois ils ont attaqué les cuisines à coup de saucisses enflammées...*

*Que faire, Max ? Je vais rentrer sur terre dans quelques jours, bien sûr le voyage prendra quelques mois. On aura plaisir à se retrouver et fêter mon retour. Mais il me faut une proposition de ta part avant mon départ : des images de réjouissance ? Spectacles amusants ? Carnaval de rigolade, des jeux coquins, fête de la bagatelle ?*

*Ou alors des « produits » euphorisants ?*

*Je sais, tu penses à la came : on leur a distribué de la Pervetine, la drogue utilisée par la Wehrmacht durant la guerre de 39-45, qui a pour effet de transformer un individu normal en robot pouvant passer plus de soixante-*

*douze heures sans dormir, et pétant la forme. Mais on a dû arrêter : ils demandaient la guerre, des baïonnettes, des canons, la boucherie, ces cons...*

*En bon Français, je penche pour la picole, les bistrots, le zinc, les mecs qui racontent des conneries devant un verre. Ton avis ?*

La première fois que j'ai rencontré Martial c'était dans un café français de la côte est, peut-être *Chez Louise*, la maman de ma nuit, qui recueillait tous les fêtards infatigables et incontients du Cap, satrapes, parvenus, recalés de l'Espace, miséreux endimanchés, flibustiers à la petite semaine, dandys débraillés, poètes désargentés, gratteurs de guitare avarés, parangons d'une société déliquescence qui faisait la grasse matinée par crainte du soleil levant. Louise officiait derrière un comptoir nickelé, les mains sur les cuisses, comptant les sous tout haut avec une dignité canaille, houspillant les clients, mariant devant un verre magistrats patibulaires et malfrats gommeux. Ses moqueries étaient recherchées et redoutées. D'une formule lapidaire, elle décapitait un fier-à-bras, un cocu huppé, une pute évangélique – ses victimes préférées. La choucroute fumait à n'importe quelle heure. Les serveurs gueulaient : « Un Formidable pour la trois ! » ou pour la deux, ou pour la douze – des brocs de bière cognaient les lèvres goulues de sa cour d'admirateurs. Les habitués pissaient contre le zinc, la siure chassait les dégoûtants, les récalcitrants, au petit matin...

Mais ce n'était pas la solution pour les « Martiens ». « La colonie s'ennuie », avait dit Martial. L'ennui est au cœur de l'homme. Autrefois on le poussait à faire la guerre ou la révolution, à la clé peut-être des victoires, et la victoire, ça se raconte sous forme d'épopée, ça donne de la force à l'imagination défaillante.

Une épopée ? J'ai cherché et j'ai trouvé, les réseaux sociaux commençant à commémorer mai 68 pour son soixante-dixième anniversaire.

Une semaine plus tard, j'ai reçu les commentaires de Martial :

*Max*

*À part les « Martiens de souche », c'est-à-dire ceux qui ont brûlé leur billet de retour, qui ont décidé de vivre sur la planète rouille, et qui s'en branlent de la Terre, son passé, son avenir, ses héros, ses chansons de geste, et son épopée que tu m'as vendue comme remède roboratif, eh bien, le message est passé dans la colonie. Quel bordel tu as semé ! Ah, la vache ! Les slogans, les mots de ton mai 68 ont foutu le feu à la base. Personne ne veut plus obéir... interdit d'interdire, ils ont envahi le dortoir des filles, ils ont dressé une barricade devant mon clap... Il n'y a pas de pavés ici, mais ils en ont fabriqué avec du sable durci... sous les pavés, la plage, sous les pavés, la rage, et puis « jouis sans entrave », « à bas les cadences infernales », gros succès, toutes nationalités... En revanche « nous sommes tous des juifs allemands », personne n'a pigé, même notre informaticien arabe. « CRS-SS », il y a un « Gaulois » qui a cru que c'était une allusion au flicage de la Sécurité sociale...*

*Je crois qu'on va être contraints de démanteler la base. La colonisation de Mars avec les équipes en présence est renvoyée à plus tard...*

*Je te quitte : des types défilent devant mon bureau avec un calicot qui dit : « Marre de faire la vaisselle à l'eau froide. »*

*Ton ami – bien sûr mon retour est reporté, grève des fusées...*

Jacques Mondoloni est l'auteur de *Fleur de rage* ou *Le Roman de mai*, Arcane 17.

**« JOUISSONS  
SANS ENTRAVE ! »**  
Chantal Montellier

**Maison d'arrêt de la ville de S., mi-juillet 1968.**

« Bonjour, mademoiselle Montcel, je suis le docteur Dionnet.

— Enchantée.

— Je vais vous demander de répondre à quelques questions. Même si tout cela se passe dans le cadre d'une enquête de police, n'oubliez pas que je suis psychiatre et psychanalyste, pas policier.

— Promis, je n'oublierai pas, monsieur Dionnet.

— Docteur !

— OK, Docteur.

— Je dois définir si au moment des faits, votre discernement était aboli ou altéré...

— Ah ! Eh bien bonne chance, alors. »

« Melle Montcel », Agnès de son prénom, regardait le petit psy en se disant qu'il ressemblait vraiment très fort à un rat-taupe, tellement il était surdenté. Elle s'interrogeait : *Comment un rat-taupe rat-chitique et myope de surcroît, pourra-t-il comprendre des sentiments comme les miens ? Une colère comme la mienne ? Une souffrance comme la mienne ? Il n'est pas de taille. Trop petit, trop étroit, trop myope, trop glabre...*

« Le hic, monsieur Dionnet, pardon, Docteur, se reprite-elle, c'est que je n'ai aucune envie de fournir des explications ni de me justifier ! Mais alors, vraiment pas du tout ! J'en suis sincèrement désolée, croyez-moi... »

Le rat-taupe fut surpris, presque déstabilisé, par le ton qu'Agnès prenait pour s'adresser à lui... tellement détaché, désinvolte, presque ironique ; comme si elle ne le prenait pas au sérieux, alors que son sort à elle dépendait de son jugement à lui et qu'elle était entre ses mains griffues. Quelle inconséquence ! Elle ne devait pas avoir complètement conscience de sa situation, la pauvre fille, sinon, elle aurait adopté une autre attitude... plus modeste. Pour le doc, c'était là un premier indice plaidant en faveur d'un jugement altéré de la détenue. « Elle est en plein délire de surpuissance ! Sanglante, forcément sanglante. »

De toute façon, elle avait été reconnue coupable et avait avoué ! Il fallait juste déterminer si elle était, oui ou non, accessible à des sanctions pénales. Si elle relevait de la psychiatrie ou pouvait rester en maison d'arrêt en attendant que son affaire soit jugée. Point barre. Mais tout cela était un peu théorique et formel, vu qu'il n'y avait plus aucune place nulle part, dans aucun HP de la région et d'ailleurs. Cela dit, il fallait bien que les rongeurs-fouisseurs de la psychanalyse aient quelques cas bien osseux à grignoter, et puissent justifier leurs onéreuses existences, surtout qu'ils sont souvent hautement reproductibles ! Leur femelle peut avoir jusqu'à six portées par an de quatre ou cinq petits. Le docteur Dionnet, la trentaine dans quelques jours, n'en avait que trois pour l'instant, mais leurs dents étaient déjà si longues et acérées qu'aucun biberon n'y résistait. Quant aux mamelles de la reproductrice, n'en parlons même pas, c'était de la charpie !

« Depuis quand connaissiez-vous Pierrick Charroux, la

victime ? demanda presque timidement l'hétérocéphalus imberbe.

— Début mai.

— Et dans quelles circonstances l'avez-vous rencontré ?

— Je l'ai déjà expliqué à l'inspecteur Patrick Manœuvre (cf: le journaliste Philippe Manœuvre), soupira Agnès en triturant ses mèches rousses. On fréquentait le même bistrot, *Chez Marinette*, dans la vieille ville. Il me faisait rire et j'en avais grand besoin.

— Qu'est-ce qui vous rendait si triste ? demanda le fousseur alléché.

— La maladie de ma mère... un nénuphar dans le poumon.

— Ah ! Comme la Chloé de Boris Vian, alors ?

— Non, ma mère c'est le poumon gauche. Elle ne peut presque plus respirer vu que le droit a déjà été enlevé.

— Condoléances.

— Merci, mais c'est un peu prématuré.

— Et votre père ?

— Envolé !

— Envolé ? Où ça ?

— Si vous l'apprenez, dites-le-moi, j'ai des trucs à lui demander.

— ... »

Le taupier à bésicles resta un instant silencieux, regardant fixement Agnès et guettant le mot qui allait sortir de sa bouche, comme un chat guette devant un trou de souris. Elle s'amusa à le faire attendre, les lèvres soudées et l'œil moqueur.

« Vous étiez étudiante en sociologie, n'est-ce pas ? finit-il par demander pour relancer la discussion.

— On vous aura mal renseigné, je faisais médecine, Docteur ; sans doute à cause de la maladie de ma mère,

j'aurais préféré l'horticulture, hélas, je suis allergique au pollen. Mais j'ai dû interrompre mes études pour travailler et ramener de quoi manger... J'étais ouvrière...

— Bon, bon... balaya le taupier, parlez-moi plutôt de votre rencontre avec Pierrick Charroux voulez-vous ?

— OK ! Quand j'ai rencontré Charroux, vers le 5 mai, Chez *Marinette*, la Sorbonne venait tout juste d'être occupée. Au début des "événements", j'ai rien compris à ce qui se passait, je pigeais d'autant moins les raisons de toute cette agitation que la période me semblait relativement prospère... J'entendais bien parfois parler de la fermeture des usines et des mines, ce qui risquait d'entraîner une catastrophe sociale, mais on disait que ce n'était pas pour demain... Ma mère est fille de mineur, elle s'inquiétait beaucoup, et les ouvrières de la boîte où je bossais s'inquiétaient aussi. Elles disaient que partout, la production stagnait, et que le niveau de vie était en train de baisser, mais je n'en constatais pas trop les effets autour de moi. Quant aux étudiants de ma connaissance, ils avaient tous des bagnoles et ils passaient leurs soirées à faire la fête, contrairement à moi qui rentrais m'occuper de ma mère !

— Vous deviez les jalouser ?

— Ah bon ? Vous croyez ? J'ai pas remarqué. Je les trouvais surtout un peu cons, arrogants, narcissiques et superficiels. Certains me snobaient et me traitaient volontiers de "pauvre fille", mais ils m'acceptaient tout de même dans leurs groupes, car j'étais, paraît-il, agréable à regarder...

— C'est vrai que vous êtes très jolie.

— Merci. Bref, ils étaient tous surtout préoccupés par des histoires de flirts, de fringues et de cinoche... *Hippy or not hippy*, telle était la question ! J'étais la seule à en chier vraiment et à toucher le réel du doigt jusqu'aux tréfonds. »

Le rat-taupe avait l'air fasciné et buvait littéralement les

paroles de la détenue. Comme par ailleurs elle pratiquait le théâtre amateur et savait captiver son public, ce n'était plus une prisonnière devant un psy de la police, mais une actrice devant un spectateur. Le toubib était subjugué.

« Poursuivez », dit-il.

Elle ne se fit pas prier.

« Imitant résolument Paris et le Quartier latin, ça a commencé à s'exciter pas mal *Chez Marinette* et dans les rues autour. Une excitation qui a gagné peu à peu la ville tout entière... Ceux qui, la veille au soir, palabraient sans fin sur les mérites comparés de Jean-Luc Godard et de François Truffaut s'étaient mis à causer politique comme s'ils n'avaient fait que ça toute leur vie ! On entendait surtout les mecs d'ailleurs, sans doute parce qu'ils ont de plus grosses voix ? Charroux était l'un des plus écoutés, et aussi, celui qui nous faisait le plus rire. Il avait un humour dévastateur et plus redoutable qu'une bombe incendiaire. En trois mots, il pouvait pulvériser sa victime, de préférence féminine, à ce que j'ai pu constater.

— Vous auriez dû vous méfier ! Comment est-ce arrivé, votre aventure avec lui ?

— Accidentellement. Ce soir-là, un samedi, nous étions quelques-uns à nous être attardés *Chez Marinette* qui fermait à pas d'heure. La discussion glissa sur la "libération sexuelle". Nous avons dénoncé, d'un commun accord, l'interdiction des relations sexuelles avant le mariage, la répudiation des filles enceintes par leur famille, l'absence de mixité dans les établissements scolaires, l'obligation d'un accord parental concernant la pilule pour les filles de moins de vingt et un ans... "Jouissons sans entrave !" s'exclama gaiement Pierrick. Nous avons trinqué à l'amour libre. "Érection, piège à cons !" ricana un camarade anarchiste avant de s'écrouler sous la table. "Plus on fait l'amour,

plus on fait la révolution !” affirma un activiste de salon. “La libération du désir, c’est l’épanouissement des individus !”, pontifia un adepte d’Hubert Marcuse...

— Et vous ? Que disiez-vous ?

— Rien, j’étais perplexe. Étant donné le merdier structurel dans lequel je suis, ma fragilité sociale et économique, sans parler des carences affectives, je n’aurais pas détesté qu’un homme sérieux m’aime et m’épouse malgré mes handicaps. Certes, il m’arrivait parfois de pratiquer l’amour libre avant la lettre, mais c’était surtout pour ne pas mourir de froid...

— Euh... “mourir de froid”... Vous parlez au sens figuré, n’est-ce pas ?

— On ne peut rien vous cacher !

— ...

— J’ai continué à gâcher l’ambiance en expliquant que, amour libre ou pas, je préférerais que l’on me dise “je t’aime” plutôt que “je te désire”. Dans le premier cas, j’y voyais un élan du cœur, dans l’autre la manifestation d’un appétit. Je pensais qu’il ne faut pas passer d’un dogme à l’autre, du plaisir prohibé au plaisir obligatoire. Et puis les femmes ne risquent-elles pas, au final, d’être les victimes de cette frénésie sexuelle un peu... consumériste ? “En fait, t’es complètement réac, toi, sous tes airs libérés !” me lança, comme à sa pire ennemie, le commissaire politique de la soirée, un macho de première qui venait tout juste de se découvrir féministe. “Bon, c’est pas tout ça, mais faut que je ferme et balaie la salle, alors merci de débayer le terrain, les gamins !” fit Marinette qui nous observait de derrière son comptoir et que nos élucubrations faisaient doucement rigoler. »

Le fousseur à lunettes était conquis.

« Mademoiselle Montcel, vous êtes une excellente

conteuse ! Vous devriez faire du théâtre, conseilla-t-il.

— J'en fais. Enfin, j'en faisais avant tout ça...

— Et le meurtre ? Comment en êtes-vous venue au meurtre ?

— Eh bien, nous sommes tous sortis du bistrot plus ou moins beurrés, et avons constaté qu'il n'y avait plus de transports en commun. Or, j'habitais à cinq kilomètres, et comme j'avais bu plus que de raison, je ne tenais plus debout. Pierrick s'est proposé pour me véhiculer dans sa 2CV. À peine à l'intérieur j'ai dû tomber dans un coma éthylique profond, parce que je ne me souviens pas de ce qui s'est passé, mais au lieu de me réveiller dans mon lit, je me suis réveillée dans un champ, au milieu des pâquerettes... J'étais seule et j'avais incontestablement subi les assauts d'un mâle qui ne pouvait être que le Pierrick en question. Quand je lui ai demandé des comptes, il n'a pas nié, mais m'a assuré que j'étais consentante. Il m'était difficile de prouver le contraire... Cela dit, j'étais tout de même plus inconsciente que consentante, mais on ne va pas chipoter. Un mois plus tard, fin juin début juillet, je découvrais que j'étais enceinte de ses œuvres ; or, je n'avais pas les moyens de me payer un avortement. Je suis allée le trouver chez lui, où, l'on faisait parfois des réunions. Il habitait un studio au-dessus de la boucherie de ses parents. Moi qui suis au bord du malaise quand je passe devant un étal de viande et n'en supporte pas l'odeur, j'ai dû me pincer le nez... En montant son escalier, je devais me cramponner à la rampe pour ne pas défaillir, le cœur au bord des lèvres. Il était tard, la nuit était déjà tombée, et il y avait de la lumière sous sa porte. J'ai frappé.

“Qui c'est ?

— Agnès.”

Il a ouvert. Il était nu comme un ver, selon l'expression

consacrée. En me voyant, il s'est instantanément mis à bander et m'a littéralement sauté dessus. Je l'ai repoussé avec force. "Je ne suis pas venue pour ça ! Je suis enceinte !"

"Et alors ? Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ?

— M'aider à avorter ! Je n'ai pas d'argent.

— Moi non plus !

— Eh bien, trouve-le ! Emprunte à tes parents, les bouchers !

— Ils sont contre l'avortement. C'est des bouchers chrétiens, mes parents !

— C'est les veaux qui doivent être contents !"

À partir de là, ça a complètement dégénéré. Les coups sont partis et j'ai été la plus forte... On a dû vous décrire la suite ? Le lieu m'a inspiré... J'ai travaillé toute la nuit... Trois grosses terrines de Pierrick en gelée au petit matin... Ses vieux n'y ont vu que du feu et les ont vendues comme si c'était du lapin ! Ils ne pouvaient pas savoir, forcément...

— Forcément », fit, en écho et d'une voix soudain très faible, le taupier imberbe en essuyant ses lunettes d'une main tremblotante.

**BUNKER**  
Max Obione

Cinzano pesait sur les manivelles tel un furieux. En danseuse question style, certes, mais pas du genre ballerine des hauteurs. Ah, ce n'était pas du Charly Gaul, son style ! C'était plutôt bûcheron des Ardennes qui hache la cadence. Il te massacrait le pédalier, te cisailait la chaîne, te zigouillait le pignon, te déboyait le pneu ballon en basculant son poids d'une pédale sur l'autre, et réciproquement. Avec un souffle aussi court qu'un pet de lapin anémique, il grimaçait féroce. Ses mollets étaient tendus à un poil de la rupture ligamentaire. Il avait beau serrer les dents, tirer la langue, faire l'œil mauvais, question énergie – faut pas se leurrer depuis que Cinzano se murgeait au *bianco* –, on peut l'affirmer : le vermouth c'est vachement traître dans les côtes.

Surtout quand tu te tapais un handicap qui s'appelait Cécelle. Recroquevillée dans la remorque rattachée à la selle de son biclou, elle pesait Cécelle. Moins qu'une truie de vingt mois, mais pas loin. Et elle saignait Cécelle, comme si elle avait ses ragnagnas en inondation. « Y m'a flingué les ovaires, ce fumier ! » Si c'était vrai, ça ne pouvait pas le chagriner, le Cinzano, ça lui éviterait d'aller enterrer le

fruit des entrailles de Marcelle tous les neuf mois derrière le cyprès au bout du champ Perchaud. Cécelle s'en désolait pour sûr : « Zano, il a pas de retenette, c'est misère à chaque fois ! » Cinq charançons à la mamelle, ça suffisait à leur malheur.

« T'as piqué des piles, j'espère ?

— T'inquiètes j'en ai ! Appuie mon homme, je fais des gouttes sur la route...

— Putain, c'est la guerre ! »

Et si quelqu'un avait pu voir le sourire de Cinzano quand il a prononcé ces derniers mots, il aurait lu de l'allégresse sur ses lèvres. Ah, le maquis, ce n'était pas si loin dans le temps, il n'y a jamais que vingt-cinq ans qui le séparent d'avec ces putains d'événements de Paris. Quand tu as douze piges au milieu des héros d'alors, que le feu d'artifice sur les rails, sous les ponts, sur les Boches te mettait la tête en boucherie et qu'on te disait « Dégage, minot, va téter ta mère ! » et que l'aventure s'ouvre à toi aujourd'hui, tu te dis :

« Putain, c'est mon tour ! »

Cinzano n'avait pas repéré le fumier en question, le vigile du *Mammouth*, un gars pas franc du collier, et pas seulement du collier. Si vous repérez l'autre endroit où siège sa saloperie de mentalité de garde-chiourme capitaliste, chien de garde du patron du pachyderme, prière de le signaler. Bref un enulé de première.

C'était au détour des lessives que le fumier avait voulu les coincer. Plein les poches et les musettes, les boîtes alourdissaient leur fuite. Cinzano a shooté dans une colonne de barils d'OMO, patatras, le fumier s'est ratatiné dans la poudre. Ils ont calté sous les cris des caissières et des clients collabos tandis que le vigile a couru chercher un flingot dans son local. On ne savait pas qu'il avait un deux coups, du petit plomb, mais quand même.

Sur le parking, Cinzano avait déjà enfourché sa bécane, mis la remorque en ligne en bigornant une Dauphine. Cécelle peinait à courir avec ses bottes trop grandes et ce fut au moment où elle s'apprêtait à sauter dedans qu'elle a pris la gerbe fatale dans le buffet, en plein au-dessus de sa chatte. Quand Cécelle a regardé ses mains rouges de sang, elle a vomi la maudite mère du tireur :

« Fandepute constipée ! »

Un coup ? Pour le réussir ? Faut être pro. Ces deux-là avaient une ambition de gagne-petit. Des improvisateurs. Ce n'était pas du fric qu'ils chouraient, mais des piles de transistor et des boîtes de conserve – du singe et des pilchards –, de quoi croûter dans les jours difficiles. Depuis que le pays était bloqué, l'essence ne giclait plus à la pompe et, conséquemment, leur *Deuxpattes* restait au chaud dans la bergerie, le réservoir aussi desséché qu'un gosier d'alcool en désintox. Une obsession les tarabustait : la peur de manquer. C'étaient des obnubilés des provisions. Il fallait bourrer leur bunker avec de la mangeaille pour tenir, des fois que les bolchos et les maos auraient dans l'idée de dévaler en horde dans la vallée du Roule. Ce n'était pas uniquement de la crainte, c'était de la prévision, qu'il disait Cinzano.

Maintenant, il ne fallait pas traîner, et sans doute bifurquer par le chemin du Greissel. Hors de la route, ils avaient une chance d'échapper aux poursuivants, quitte à terminer à pied à travers les ronciers du Val d'Anquin. Le mas n'était qu'à trois kilomètres à vol de grive. Au bourg, on avait dû claironner leurs dégaines aux gendarmes : un petit *balès* et une grosse *espargo* en jupe, tous les deux masqués avec des têtes de Mickey et de Minnie.

Cinzano poussait sur les manivelles comme un con, épuisé.

« T'arrête pas Mickey ! » qu'elle intima Cécelle.

Elle releva son masque sur ses cheveux gras. Toujours prompte à la moquerie celle-là, même avec des plombs dans le ventre. Une nature ! Mais ce genre d'injonction furaxait grandement son homme :

« Viens donc prendre ma place, bourrique ! »

Parce qu'après une petite courbe, il était rentré la tête la première dans le Mistral, un mur de briques pleine face, un obstacle, une épreuve de trop. Trop, vraiment trop. Il resta un moment en suspens, sur place, hébété, et pour éviter le gadin, il planta ses deux jambes de chaque côté du cadre, les mains encore crispées sur le guidon. La sueur ruisselait sous son masque qu'il ôta non sans avoir au préalable regardé autour de lui pour savoir si le fumier et ses chiens collabos les coursaient au cul.

« Ça tient chaud cette saloperie. »

Dans sa bouche grande ouverte entraît le courant d'air qui éteignit son essoufflement de vieille loco. Les képis ne devraient pas tarder, le couple « vélo et remorque » avait dû être signalé, pardi, et dans le bled, inutile d'être Leprince-Ringuet pour reconnaître les blazes des voleurs. Cinzano leva la jambe pour sauter la selle avec la peine d'un muscle martyrisé. Il avait une idée pour offrir moins de résistance au vent : détacher la remorque remplie de la Cécelle, et la tirer à pied. Ce qu'il fit sous les yeux de la susdite dont le sourire signifiait : « Qu'est-ce qu'y va encore inventer comme connerie ? » Cinzano lança le vélo dans le fourré et les voilà partis. Il tirait la carriole en forçant la cadence. Les toits du mas affleuraient déjà derrière la colline. Cécelle gémissait, et c'était un genre de musique qui crispait son Zano, un sensible. Encore trois cents mètres, ils arrivaient.

Les chiens ne gueulaient pas, les chiards ne chouinaient pas. On tirait des coups de feu dans la cour. Ça pétait... Déjà ? Cinzano était aux anges, ils allaient tomber en plein

carnage. C'était la guerre. Il allait l'avoir son baptême du feu. Avec des dragées de plomb, carrément. Il bichait ; Cécelle faisait grise mine, ce qui ne troublait pas son teint. Quand Mamet Léone les a vus débouler, elle n'a pas compris tout de suite pourquoi le fiston sautait en l'air, les bras aussi, avec une tête fendue d'une oreille l'autre, occupée qu'elle était à recharger la deuxième pétoire de Papet. Le patriarche visait une cible rouge avec trois taches noires en guise d'yeux et de bouche. Le Luger qu'il avait piqué aux boches au printemps 44 tremblait bien un peu au bout de son bras sec. Pan ! La tronche en carton dégusta salement. Un nouveau tir... et Papet explosa, si l'on peut dire :

« Encore une, dans la gueule à Séguy, nom de dieu !

— Ils sont revenus ! » dit la vieille en lui tapotant l'épaule.

Papet se retourna pour découvrir le charroi pathétique. Et la tête décomposée de Cinzano. Encore raté ! En fait de fusillade contre des fumiers de Parisiens, son vieux s'exerçait à dégommer un ennemi de l'intérieur désigné par les bulletins d'information, le chef des partageux bloqueurs. Pour Papet, tout s'emboîtait, le danger vicieux s'annonçait, la frayeur inondait les esprits au mas d'Estoullet. Depuis tout ce temps, le ressentiment nourrissait la famille mieux que le pain, la rancune ça aide à vivre. Le vieux conservait, toujours bourrée dans une de ses dents creuses, une haine contre Lucien Lostal, un FTP qui lui avait piqué sa gonzesse de l'époque. Buter du rouge, voilà un but ! Si c'est pas lui, c'est sa clique !

« On a des piles ! » s'empressa d'annoncer Cinzano.

Il s'efforçait d'effacer sa déception. Il craignait toujours une avoinée du père, et comme Papet agitait devant lui le vieux flingue boche comme un hochet de même, il lui fallait aussi peut-être serrer les fesses.

« Et qu'est-ce qu'elle a ta bonne femme ? »

Il tourna autour de la remorque.

« J'ai des pilchards à la tomate, de la marque que vous aimez, beau-papa », qu'elle glissa Marcelle, toute mielleuse, pour amadouer le vieux tyran.

Aussi souple qu'un phoque tassé dans une brouette, elle s'extirpa de la remorque. Elle avait une tête affreuse de douleurs. Quand Mamet vit qu'elle marchait en canard et qu'elle bouchonnait son tablier sur son bas-ventre, elle comprit qu'un truc pas net était arrivé. Elle suivit le filet rouge dans la poussière, le sang de sa bru.

« Et le vélo ? demanda Papet.

— L'a crevé. Pa... euh... Pa, je veux dire...

— Après... va ranger les conserves dans la cave.

— Oui, Pa...

— Oh là, pas si vite, les piles, donne-moi les piles !

— Tiens, Pa... »

Papet aurait couru, si ses vieilles cannes n'étaient pas aussi flageolantes. Il se hâta quand même, enjamba les deux marches du seuil et se précipita sur le poste qui s'était tu depuis hier au soir. Et sans nouvelles, Papet était aveugle et sourd. Sans infos pour connaître la situation. Les salopards pouvaient leur tomber sur le paletot sans crier gare, par traîtrise, bien dans leur mentalité. *Keskipouvaitdoncsepasseraparis ?* Il enfila trois piles dans le Radiola comme s'il eut chargé le Luger avec des balles. Il tremblait quand il actionna la molette pour trouver la longueur d'onde idoine. Ça grésillait...

« Chut ! Les réclames... » râla-t-il.

Tout tendu vers l'écoute, il manipula le Luger, voulut abaisser le cran de sécurité de son doigt racorni par un rhumatisme, mal lui en a pris, la détente effleurée, le coup partit et la balle engagée dans le canon lui fracassa le front.

Un pruneau de neuf millimètres quasiment à bout portant, ça vous bousculait le portrait. Le boucan de la détonation alerta la tribu, les mêmes radinèrent, les clébardes hurlèrent à la mort comme de juste, Mamet renversa le seau d'épluchures qu'elle réservait au gros Georges, le *gourret*.

Dans la cave, Cinzano se prit à espérer que les hostilités reprenaient pour de bon ce coup-ci, il entassa les deux boîtes de fayots qui lui restaient à ranger à côté des réserves de singe, et prit l'escalier. Cécelle resta assise sur la caisse des patates, un voile passait sur ses yeux.

La stupeur passée, ils décidèrent de descendre Papet Scipion au frais dans la cave. Le temps d'aviser.

« S'il cocotte de trop, d'ici là, on l'enterra devant les boccoux. »

Ils allumèrent deux bougies, et s'installèrent sur des sièges de fortune pour veiller la dépouille du vieux. Son Radiola grésillait entre deux réclames, entre deux directs des événements. Le poste calé à l'oreille, Cinzano commentait.

Soudain :

« Le grand Charles va causer.

— *Keskidi ?*

— Y dit que la chienlit, c'est fini ! Il reste, Pompidou toujours Premier ministre. Des élections à venir...

— Quel con ! On commençait à bien se marrer ! »

Le rire forcé de Cécelle secoua son ventre de plus en plus exsangue.

\*\*\*

L'estafette des gendarmes pénétra dans la cour.

**MAIS, 68...**  
Jean-Hugues Oppel

« Cours, camarade, le vieux monde est derrière toi. »

Alors, il y a soixante-huit milliards d'années...

Rien.

Mais alors rien.

Rien de rien, que dalle, nib, zobi, des nèfles, ballepeau, des clous, nada, macache, zéro, walou – le Néant avec un N majuscule, puisque l'on fait normalement (avec un petit « n ») débiter l'existence de notre Univers connu après le Big Bang voici quelques treize milliards d'années, à deux ou trois jours près.

Un sacré bail, donc.

Et il faudra attendre un brin la moindre avant de voir la Vie arriver sur la planète Terre, que nous autres humanoïdes bipèdes à boîte crânienne suffisamment remplie fouleront bien plus tard encore, n'en déplaise aux croyants en Dieu qui semblent vouloir ignorer que ceLui-ci est aussi appelé l'Éternel, et pas pour des prunes – au temps pour les créationnistes qui ne voient pas plus loin que six mille ans en arrière.

Pourtant, à moins soixante-huit millions d'années, ce n'est pas le désert du vide de l'inexistence obscurantiste têtue, car nous sommes au Crétacé supérieur.

Époque cruciale pour l'avenir planétaire : l'extinction totale des dinosaures au modèle balèze mahousse costaud se rapproche dangereusement et, ça ne s'invente pas, c'est durant l'étage du Maastrichtien qu'elle se produit, bordel et table rase – la première chienlit de l'Histoire ?

Les dinosaures politiques survivent toujours, eux, au Maastrichtien comme au Macronien.

Vers moins soixante-huit mille ans, nous voilà au Pléistocène supérieur de l'ère quaternaire.

Celle-ci dure encore, soit dit en passant, mais là, nous piétinons en pleine glaciation de deuxième phase. En gros, les Néandertaliens se les cailler velu pour encore une trentaine de milliers d'années, avant de céder la place à Homo Sapiens tendance Cro-Magnon venu d'Afrique – déjà un grand remplacement ? Pourtant, on a tous en nous quelque chose de Néandertal, à l'instar des Écossais qui ont tous en eux quelque chose de T'es Nessie, s'ils sont adeptes du tutoiement et de la région des lochs.

En 68 avant J.C., naissance du futur général romain Sextus Pompée et mort de Cornelia Cinna, première épouse de Jules César qui, à l'époque, fait le questeur en Espagne. À part ça et quelques batailles plus ou moins navales en Anatolie, et assez terrestres en Arménie (seconde campagne de Lucullus), pas grand-chose à se mettre historiquement sous la dent sur le vieux continent.

En fin d'année, promulgation de la Loi Calpurnia contre la vénalité du corps électoral – rien de nouveau sous le soleil sociétal depuis, donc.

Aparté, digression et parenthèse : loué ici soit le Seigneur qui, dans Son infinie bonté, donne naissance à un fils du côté de Nazareth, événement fondateur qui nous permet une datation (à six ou neuf années près selon certains) AVANT-APRÈS bien pratique.

En mai 68 après J.C., Gaius Julius Vindex, un frondeur avant l'heure, se suicide après avoir été battu par le général Lucius Virginius Rufus devant la ville de Vesontio, qui s'appelle de nos jours Besançon – avouez que vous l'ignoriez, hein ?

En juin, l'empereur tristement célèbre Néron se suicide aussi. Il aurait joué de la lyre pendant le grand incendie de Rome, dont on le soupçonne responsable (on brûle, donc on reconstruit, et quand le bâtiment va – air connu) – la ville à feu et à sang au printemps, mais sans barricades ni balancement de pavés ; avec les chrétiens dénoncés, accusés et martyrs, en guise d'étudiants matraqués.

En 1068, Go-Sanjō est empereur du Japon ; Guillaume le Conquérant est en pleine forme ; Romain IV Diogène débute son règne d'empereur byzantin ; le très populaire poète indien Vemulawada Bheemakavi naît on ne sait pas trop bien où exactement, et la comtesse de Poitou/duchesse d'Aquitaine Agnès de Bourgogne meurt (ça, on le sait) à Saintes.

Nous nous coucherons moins bêtes ce soir.

Le 1er mai 1168 ne célèbre pas le travail (déjà inventé, rarement fêté), mais la fondation d'Alexandrie (en Italie) par la Ligue lombarde. La ville est ainsi nommée en l'honneur du pape Alexandre III qui, c'est à souligner, n'était pas trop pour l'esclavage (enfin, pour les chrétiens). De nos jours, aucun pape ne s'appelle Silvio ou Berlusconi, heureusement pour la cartographie citadine transalpine (de cheval, bien entendu).

Au mois de mai 1268, le sultan Al-Malik az-Zâhir Rukn ad-Dîn Baybars al-Bunduqdari (alias Baïbars), parfois surnommé la panthère ou l'arbalétrier (mais bizarrement jamais l'éléphant), reprend la cité d'Antioche en massacrant à peu près tout le monde.

En mai 1368, le grand khan Toghan Tèmur, neuvième et dernier empereur chinois de la dynastie Yuan, ne sait pas qu'il mourra deux ans plus tard.

On est vraiment peu de choses.

L'année 1468 manque cruellement d'événements marquants durant tout son mois de mai.

Par contre, c'est plus riche en 1568 : le 2 mai, Marie Stuart, reine d'Écosse, s'évade du château de Loch Leven et se met à comploter avec lord Hamilton (*spoil alert* : ça ne marchera pas) avant de se retrouver collée au gnouf en Angleterre ; le 6, le cardinal Bernardo Salviati, évêque de Clermont, casse sa pipe ; le 9, le futur peintre maniériste Guglielmo Caccia pousse son premier cri à Montabone, dans le Piémont ; le 15, l'aristocrate Anne de Lorraine, deux fois veuve avant la trentaine, avale son bulletin de naissance à l'âge de quarante-six ans (au grand soulagement de la gent masculine) ; le 23, aux Pays-Bas, commence la guerre de Quatre-Vingts Ans, aussi appelée « révolte des gueux » (ça ne s'invente pas !) ; et toujours le 23 mai de cette année 1568, Adolphe de Nassau trouve la mort à la bataille de Heiligerlee qui lance la guerre de Quatre-Vingts Ans (voir plus haut), de la main de Jean de Ligne, comte d'Arenberg, lui-même occis peu après en succombant sous le nombre.

Comme quoi, il y a une justice.

Le 2 mai 1668 est signée la paix d'Aix-la-Chapelle. La France et l'Espagne arrêtent de se foutre sur la gueule, ce qui est plutôt une bonne nouvelle. À un siècle près, Marie Stuart, qui fut aussi reine de France, aurait pu voir ça. Le traité permet à Louis XIV de conserver les places fortes de la campagne de Flandre, et rend à Charles II, roi des Espagnes (oui, au pluriel) le comté de Bourgogne, qui correspond en gros à la Franche-Comté actuelle.

Détail piquant : si le traité de Nimègue (1678) n'avait permis le retour définitif de cette sympathique région dans le giron français, Hubert-Félix Thiéfaine aurait dû chanter les délices de la Pa-pa-paëlla au lieu de ceux de la Can-can-coillotte !

En 1768, le 2 mai (c'est fou le nombre de choses qui se produisent ce jour-là, non ?), le marquis de Pombal fait le méchant au Portugal, parce qu'il n'aime pas lesdits « rigoristes », comme il déteste les jésuites – le vraiment pas divin marquis n'aime pas beaucoup de gens, en fait.

Le 12 mai, Marie-Caroline d'Autriche épouse Ferdinand IV, roi des Deux-Siciles. Elle fait bien. Sa sœur cadette, Marie-Antoinette, fera un autre mariage – on sait comment la noce s'est terminée.

Le 15 mai, par le traité de Versailles, Gênes cède la Corse à la France – *no comment*.

Et durant le printemps (et l'été), émeutes et grèves en Angleterre : cherté du pain, bas salaires, revendications et manifestations, ça chauffe – courage, encore deux cents ans à attendre par chez nous !

En 1868, nous sommes vraiment dans l'ère moderne, car les encyclopédies racontent le monde entier à présent, même l'Afrique, et pas seulement les royaumes européennes.

Mais ce sont deux naissances qui nous intéressent tout particulièrement : celle de Gaston Leroux, le père de Rouletabille, sans qui le paysage du polar français ne serait pas ce qu'il est aujourd'hui ; et celle d'un autre écrivain, le Polonais Stanislaw Przybyszewski, dont le nom de famille assure la victoire totale au *Scrabble*® quand posé sur deux mots « compte-triple » – en trichant avec un paquet de lettres-jokers, il est vrai.

Et alors 1968 – au mois de mai, forcément.

Au Sahel, pas de pluies de mousson ; la sécheresse s'installe pour au moins vingt ans.

La CARIFTA, zone de libre-échange des Antilles britanniques datant de 1965, est élargie.

Arnulfo Arias, candidat populiste et démagogue de l'opposition, remporte les élections présidentielles au Panama dans une telle ambiance de franche camaraderie qu'elle aboutira à sa déposition ipso facto par un coup d'État militaire onze jours plus tard.

Avec 99,989 % de « OUI », les Égyptiens approuvent par plébiscite les réformes politiques et constitutionnelles du président Nasser, qui aurait eu en privé ce commentaire jugé apocryphe : « *On pouvait mieux faire !* » – et c'était un 2 mai, dites voir !

L'Islande modifie le sens de circulation automobile : les Islandais rouleront maintenant à droite.

Carl Theodor Dreyer, réalisateur ; Youri Gagarine, cosmonaute ; Martin Luther King, rêveur ; Jim Clark, vroum vroum ; Robert Kennedy, démocrate ; Marcel Duchamp, visionnaire ; Enid Blyton, clubeuse ; Dario Moreno, cryptocarioca ; John Steinbeck, écrivain nobélisé... Ce sont toujours les meilleurs qui s'en vont les premiers.

Mais par bonheur, Axelle Red, Molly Ringwald, Sandrine Kiberlain, Daniel Craig, Traci Lords, Marie-José Pérec, Kylie (Ann) Minogue, Michael Weatherly, Frédéric Diefenthal, Daniel Dae Kim, Gillian Anderson, Will Smith, Hugh Jackman, Sam Rockwell, Zara Whites, Owen Wilson, Sidse Babett Knudsen et Lucy Liu nous ont rejoints cette année-là !

Et j'allais oublier : en mai 1968, les étudiants se révoltent en Amérique du Nord, au Japon et en Europe.

L'année 2068 sera bissextile, c'est bon à savoir.

**L'HERBE DES MORTS**  
Sylvie Rouch

« *And now it seems to me the beautiful uncut hair of graves...* »

in *Song of Myself*, (6), Walt Whitman

J'avais deux ans et demi lorsque mon père fut envoyé à Alger, au sein du troisième chasseur d'Afrique. J'en avais quatre lorsqu'il nous retrouva dans la cité préfectorale de Saint-Lô, où on l'avait nommé ingénieur de la Direction départementale de l'Agriculture.

Saint-Lô était alors une bourgade de province dont le tracé ne laisse rien au hasard, encore moins à une quelconque poésie des lieux. Une ville sans ruelles tortueuses, ni château, ni quartier chaud. Une ville sans histoires, sans légendes, sans rumeurs, hormis celle des enleveurs d'enfants qui s'était propagée dans toutes les régions de France à la fin des années cinquante.

Entièrement pilonnée par l'aviation américaine à la Libération, exception faite de deux remparts qui enserrant un centre administratif haut perché, on la disait « de la reconstruction ».

À midi pile, la sirène des pompiers mugissait, rappelant aux fonctionnaires zélés que l'heure du déjeuner avait

sonné. La préfecture se vidait alors de ses hordes de cols blancs, dont ton père et le mien. Vestons sombres, chemises éclatantes, manchettes amidonnées, têtes baissées aux nuques impeccables, couvertes d'un feutre parfois.

Sitôt passées ces grilles, les groupes se défaisaient pour s'évanouir d'un coup, selon les lois imprévisibles de la dispersion. Dernières poches de résistance à cette inertie programmée, les commerces de bouche attendaient que ces clients potentiels aient tous disparu pour fermer boutique. Jusqu'à quatorze heures bien sonnées, la ville désertifiée s'enlisait un peu plus dans son apathie, tel un ragoût figé dans sa sauce tandis que, ça et là, de quelques fenêtres à l'espagnolette, s'échappaient des effluves de chou-fleur, de frites ou de poisson pané, petite révolution venue d'outre-Manche et portée par la vague naissante des produits surgelés.

L'Algérie, mon père en parlait peu, et son sésame pour en parler, c'était le col de Ben Chicao. Un coin aride, en plein *djebel*, un coupe-gorge où des hommes étaient morts à sa place, pris en traîtres dans une embuscade, un sanctuaire tragique qui aurait dû m'inspirer le respect, mais qu'à force de l'entendre évoqué, le plus souvent à l'issue de repas de famille festifs et arrosés, j'avais fini par assimiler à un décor de carton-pâte.

Au milieu des années soixante, il avait lâché l'administration pour un poste de sous-directeur de banque. Ce bond subit dans le monde libéral l'avait propulsé au rang de notable et nous avait permis de quitter l'appartement que nous habitions pour une maison de maître, curieusement rescapée des bombardements. Ma mère avait mis fin aux suppléances d'institutrice qui la mettait à cran, et s'était dès lors appliquée à tenir la maison et à y recevoir avec appareil le gratin de la bourgeoisie locale.

À cette époque, je ne voyais pas que le couple, si jeune et beau au demeurant, battait déjà sérieusement de l'aile. Je croyais que la vie de mon père s'arrêtait à des choix non préjudiciables, des choix qui n'engageaient en rien l'équilibre familial : Gitanes ou Disques bleus, Citroën ou Peugeot, Anquetil ou Poulidor, de Gaulle ou Mitterrand. J'ignorais tout de ses démons comme de ses tourments, et pour cause... Il n'était pas souvent présent, même s'il était là. Comme s'il s'était effacé de la vie de famille, mis entre parenthèses. Comme s'il avait cédé le terrain, renoncé à se faire entendre, voire envisagé, déjà, de quitter le navire.

De ses parents, instituteurs pionniers de la République, il tenait sa persévérance, son souci d'être le premier, sa haine des curés et un penchant affirmé pour la gauche. Il n'était pas question pour autant de se mettre à la marge, en conséquence de quoi j'avais été baptisée et élevée dans le respect des principes judéo-chrétiens, dont certains, faute de mieux, font toujours recette. Parce que les principes, quels qu'ils soient, ma mère, fille d'ouvriers si avide d'ascension sociale, était pour. Du côté du bien, elle plaçait le stable, le conforme, le convenu. Du côté du mal, toute menace de contre-pouvoir. Elle se méfiait des atomes libres : grandes gueules, provocateurs, marginaux et anarchistes, réprouvait les chansons engagées qui commençaient à passer sur les ondes, et lorsque les pavés se mirent à voler, elle prit un virage radical à droite en s'élevant contre les rebelles, ces « Dany le Rouge » et autres agitateurs gauchistes qui cassaient du bourgeois, crachaient sur le travail, la famille, la patrie, et n'avaient plus le respect de rien. Également du côté du mal était placé « le sale ». Outre la poussière contre laquelle elle menait un combat quotidien, il incluait toute inclinaison pour le sexe. Chez nous, on n'entrait pas dans la chambre des parents comme dans un moulin. Chez nous,

on ne dormait pas nu. On s'habillait, on se déshabillait derrière des portes closes. On se lavait au gant sans s'attarder sur l'entrejambe, cela aurait paru suspect.

C'est en septembre 67 que j'avais rencontré ta sœur. À peine plus grande que moi, un peu osseuse déjà, elle avait un front haut, des pommettes saillantes, un regard dur et droit et de jolies fossettes. En classe, elle était studieuse et disciplinée. Dehors, plutôt farouche, secrète et solitaire. Très vite, nous étions devenues amies. Le soir, après les cours, je faisais un détour pour la raccompagner, et un samedi après-midi de la fin du premier trimestre, elle m'avait invitée chez vous.

Ta mère était institutrice, et à ce titre, vous habitiez un logement de fonction dans un immeuble modeste des années cinquante. Je la savais en dépression, ta sœur me l'avait dit un jour que je m'étais ouverte à elle des phobies ménagères de la mienne. Nous en avons conclu que le métier, ajouté aux tâches domestiques qui leur incombaient, avait usé leurs nerfs et entamé leur joie de vivre. Mais chez vous comme chez nous, il n'y avait pas que cela. Il y avait, en amont de leur lassitude et de leurs exaspérations, une forme de désillusion ou de désespérance, on le devinait. Une insouciance volée, trop vite envolée sans doute. Était-ce le fait qu'on leur avait déchiré le ventre à l'âge où elles auraient aimé le tendre ? Était-ce le fait de ne pas avoir pu souffler (nous avons, l'une et l'autre, été conçues lors d'un retour de couches, précoce et inopportun), de nous avoir portées tandis que nos aînés marchaient à peine, qu'il fallait encore leur laver les couches, les changer, les nourrir, les tenir à bras ? Était-ce le fait de devoir faire l'amour à la va-comme-je-te-pousse, avec la trouille au corps de s'en faire encore « coller » un ?

Ce premier samedi où j'étais venue chez vous, votre

mère était exaltée. Si heureuse de rencontrer l'amie de sa fille. Si fière que cette dernière fréquentât une fille de notables. Ma mère aussi avait travaillé dans l'enseignement, n'est-ce pas ? Quant à mon père, il avait forcément côtoyé son mari du temps où il travaillait à la préfecture. Si ce n'était pas des coïncidences, tout de même... Est-ce que j'aimais la musique classique ? Qui préférerais-je de Bach ou de Schubert ?

Pour m'arracher à elle, ta sœur avait dû me tirer par le bras et m'entraîner au bout du couloir qui traversait votre appartement. Dans la seconde, elle avait lâché que votre mère savait aussi être cassante, il ne fallait pas croire. Et démoniaque. Lorsqu'elle n'avait que quelques mois, elle l'avait plongée dans un bain trop chaud et ébouillantée, c'était un exemple. Est-ce que cela ne pouvait être que de la négligence ?

La chambre de ta sœur faisait à peine la moitié de la mienne. Je me souviens que mon regard avait glissé du piano à des étagères croulant sous les livres, *vo*tre bibliothèque, pour la plupart des classiques en édition de poche que vous receviez en cadeau pour vos anniversaires et pour vos étrennes. Tous les fleurons de la littérature française que les tomes des Lagarde et Michard nous servaient en pièces détachées, en prétendus morceaux choisis dont la plupart d'entre nous se satisfaisaient.

J'étais de ce lot. Je n'en avais encore lu aucun en version intégrale.

Chez nous, on prenait la vie à bras le corps. De plein fouet. On la consommait. C'était un tourbillon de vie qui nous accaparait, faisant incontestablement primer les nourritures terrestres à celles de l'esprit, le vécu sur l'imaginaire. Chez nous, on dévalait les escaliers, on mangeait du steak bon pour les globules, on riait aux larmes des blagues

de Fernand Raynaud. Chez nous, on chantait Mouloudji, Montant, Trenet, et nos héros portaient des médailles ou des maillots jaunes.

Chez nous, on ne lisait pas. Pas plus qu'on n'écoutait Bach ou Schubert.

Un peu plus tard dans l'après-midi, ta sœur avait joué du piano. Je me souviens l'avoir écoutée le souffle coupé, envieuse de sa vélocité et de ce quelque chose, proche de l'état de grâce qui l'auréolait, quand soudain tu m'avais rejointe.

Jusqu'à la dernière note, funèbre, de *La Sonate au clair de lune*, nous nous étions tenus épaule contre épaule, sans nous regarder, immobiles et muets. D'un coup, la tension s'était relâchée, puis ta sœur nous avait présentés l'un à l'autre.

Tu portais ce jour-là une chemise blanche à col pointu, cintrée au point qu'on te voyait les côtes. Ton visage était pâle, mangé par des lunettes presque rectangulaires, cerclées d'une fine monture dorée qui te donnait un air d'intellectuel, sérieux et décalé. Tu semblais si frêle comparé aux garçons poupins que nous côtoyions, les copains bêtas du collège ou les footeux qui fréquentaient mon frère aîné. Tu étais si différent d'eux.

Un matin de mai, notre jeune professeur de lettres nous avait exhortés à descendre dans la cour.

Par un temps de curé et de cerisiers blancs – ceux que chantait Bécaud –, nous avions rejoint nos aînés descendus du lycée, nous les avons suivis à travers la ville, scandant à tout vent que le printemps serait chaud, sous le regard ébahi de commerçants sur la défensive et raidés comme des plantons devant leur rideau de fer. Nous n'avions pas idée de ce qui se tramait. L'insouciance nous rendait insolents et joyeux.

Le lendemain, nous étions trois mille.

Jour après jour, avec fébrilité, mon père socialiste décomptait les heures du Général. Chaque soir, l'œil rivé au téléviseur, il suivait les actualités, les usines occupées par les travailleurs, l'économie paralysée, les affrontements entre les gauchistes et les CRS, les barricades qui donnaient à la capitale et aux villes universitaires des allures de bastions assiégés, tandis que ma mère, en épouse accomplie, s'affairait en cuisine.

À l'abri des échauffourées, notre cité préfectorale peinait néanmoins à bouger ses lignes. Cantonnés dans la cour du collège déclaré en grève, nous, les morveux, étions ravis de cette révolte providentielle, mais trop naïfs pour en comprendre les enjeux. Opportunistes, nous prenions ce qu'il y avait à prendre, sans nous soucier de l'après. Cédant à l'oisiveté engendrée par l'arrêt général et illimité des cours, nous avons peu à peu déserté les rangs pour des distractions de notre âge.

Après quatre mois de désœuvrement, nous étions entrés au lycée la fleur au fusil, la tête farcie de toutes sortes d'idées nouvelles comme l'autodiscipline et la libération sexuelle. Regroupés près des bancs qu'ils squattaient d'office, les terminales prenaient un air blasé, la cigarette au bec – au moins ça de gagné –, histoire de nous montrer qu'ils avaient du galon.

Nous n'étions plus dans la même classe, ta sœur et moi, mais nous avons continué à nous fréquenter.

Le mercredi midi, nous restions bavarder devant votre immeuble jusqu'à ce que tu rentres du lycée technique lequel abritait la nouvelle filière appelée « sciences éco », vers laquelle on t'avait orienté.

Tu nous trouvais immatures et futiles. Depuis peu, tu lisais *Rock & Folk*. Tu ne jurais plus que par *The Grateful*

Dead et sa musique psychédélique. Tu te posais en romantique et en rebelle. Je te trouvais distant et ténébreux.

Le samedi, je passais chez vous. Votre mère m'accueillait toujours avec la même exaltation. Son visage perdait alors cette dureté effrayante qui déteignait sur ses propos et que j'attribuais à sa névrose. Elle louait notre jeunesse, nous exhortait à en profiter, à user de nos corps tant qu'ils étaient beaux, tant que nous avions de l'amour physique une vision pure et innocente. Selon elle, passé trente ans, l'esprit divorçait du corps, l'accouplement devenait animal, les choses du sexe qu'imposait le devoir conjugal, vénales et dégoûtantes.

Nous ne savions que faire de ces aveux. Nous n'étions pas prêtes à les recevoir. Ils nous embarrassaient, nous semblaient déplacés dans la bouche d'une mère.

Un soir, je t'avais croisé sur le pont qui reliait mon quartier au tien. Tu rentrais seul de la bibliothèque. Tu portais une veste de velours noir ainsi qu'un parapluie. Qu'il pleuve ou non, il n'y avait que toi pour s'encombrer d'un parapluie. Nous avons parlé poésie. Tu adorais la poésie. Je t'avais confié avec vanité que j'en écrivais et je t'avais invité à passer chez moi.

Ta visite, quelques jours plus tard, avait hautement contrarié ma mère. Non seulement elle trouvait inconvenant que je te reçoive dans ma chambre, mais elle s'inquiétait de me voir fréquenter un garçon qui préférait la poésie au sport. Cette maigreur, cette pâleur... N'était-ce pas le signe que tu te droguais ?

Ce jour où tu étais venu, tu m'avais apporté un recueil intitulé *Le Deuil des primevères*. Si je l'avais lu dans les jours qui avaient suivi, j'aurais peut-être su que tout était dit.

Deux jours plus tard, un peu après vingt heures, ta sœur m'avait téléphoné. Tu n'étais pas rentré. Tes parents s'inquiétaient, ils voulaient savoir si je t'avais vu. Le lende-

main, on avait signalé ta disparition au commissariat. En ville, la nouvelle de ta fugue avait fait boule de neige. On racontait que l'avant-veille, dans la cour du lycée technique, tu avais parlé du Larzac et d'une communauté hippie que tu souhaitais rejoindre.

La police avait enquêté. Des inspecteurs avaient reçu tes proches, tes professeurs, tes camarades de classe. Il se disait que tu aurais fréquenté des voyous de la Ferronnière et qu'ils t'auraient fourni en substances hallucinogènes.

Dans le même temps, nous t'avions cherché. Nous avons sillonné la campagne et scruté les talus qu'éclaboussaient de blanc les premières marguerites. Nous avons remonté la Vire, foulé ses berges envahies par les ronces et les graminées, le regard tendu vers la moindre ridule à la surface de l'eau. Le mercredi après-midi, mon frère aîné qui avait le permis nous avait conduits sur la côte. Ta sœur répétait à l'envi que c'était là que tu étais parti. Là que tu voulais vivre. Afin d'exorciser le pire, nous avons roulé sur le sable mouillé, plein pot, vitres ouvertes, et hurlé ton nom. Puis nous avons, en vain, exploré les bunkers et les chemins de dune.

Jour après jour, nous avons attendu ce moment où tu allais réapparaître et espéré un signe. Un appel. Un courrier de toi.

C'est un agriculteur qui t'a retrouvé.

Tu n'étais pas allé jusqu'à la mer. Tu avais marché juste assez pour sortir en lisière de la ville, t'allonger dans les herbes hautes et regarder la voûte étoilée. Aux yeux du monde, tu n'avais rien laissé. Rien d'autre qu'un tube vide de barbituriques, volé à votre mère.

Ton corps ne présentant ni ecchymose ni trace de strangulation, on n'avait pas jugé utile de procéder à une autopsie. L'ingestion à haute dose de barbituriques t'avait plongé dans le coma. Sans doute, ensuite, étais-tu mort de froid.

Très vite, le mot « suicide » avait été donné en pâture. Les langues s'étaient déliées. Le bruit avait couru qu'il y avait eu un précédent dans ta famille, alors beaucoup avaient affirmé que tu portais « cette chose » en toi, que c'était dans tes gênes, comme une tare qu'on t'aurait transmise. D'autres voulaient à tout prix trouver une cause à ton mal-être. Tu n'aurais pas surmonté un revers amoureux. Tu aurais voulu échapper à une homosexualité latente... On aurait dit qu'à rationaliser ton geste, à le cataloguer, les adultes espéraient le démystifier et enrayer ainsi tout risque d'épidémie.

Ma mère, qui évoluait avec brio dans le cercle éminent du Lions Club où mon père, promu directeur, venait d'être adoubé, ne manqua pas de prôner un point de vue ouvertement réactionnaire : cette tragédie n'était, bien entendu, qu'une conséquence regrettable du chaos. Les responsables en étaient ces agitateurs de mai 68 qui, en piétinant toute autorité, nous avaient livrés à nous-mêmes et aux aspirations morbides de nos esprits adolescents.

Ça n'a été facile pour personne de te survivre. Il a fallu rentrer dans le rang, retrouver notre souffle de coureurs de fond, silencieux et disciplinés. Il a fallu accepter l'idée que tu étais mort. Ravaler les « si » et les « j'aurais dû ». Cesser de te chercher au détour des talus. Cesser de réécrire l'histoire déchirée de nos quinze ans.

Je ne suis jamais retournée sur ta tombe. Je n'aime pas nos cimetières. Pour parler à mes morts, je leur préfère cent fois l'herbe grise des havres et celle en friche de ma mémoire.

Il ne faut pas cacher aux enfants de seize ans  
Qui suivront ton cercueil en pleurant sur ta lyre  
La gloire de ceux-là qui meurent le front libre.  
in *Le Deuil des primevères*, Francis Jammes.

# **LE GOLEM DE L'ATELIER**

Valérie de Saint-Do

## **Mai 2018. Galerie Calixte Méglé**

*Où sont passées les jolies filles ? Décidément, les vernissages, c'est devenu comme les réunions de militants : un repère de vieux cons.*

Amer, Philippe Rouverel fumait sa clope à l'extérieur de la galerie. Non qu'il ait attendu grand-chose de cette exposition dans un white cube à la mode du Marais, sinon un apéro gratuit.

Étienne Solibar était son meilleur ennemi, son traître idéal au rêve de l'Atelier des Beaux-Arts de 68.

Les souvenirs montèrent avec la bouffée de Lucky Strike. Les nuits fiévreuses auprès des écrans de sérigraphie, les affiches envahissant l'espace sur les fils et les clayettes, les aubes à peaufiner les maquettes d'affiches qui devaient être soumises à l'AG du jour, les cadres qu'on planquait en vue de l'arrivée des CRS, les volées de critiques des commissaires politiques autoproclamés. Plutôt l'usine que de soumettre de nouveau des œuvres à un critique maoïste !

*N'empêche, qu'est-ce qu'on se marrait !*

Il n'avait jamais été aussi productif qu'à cette époque. Œuvrant comme un dingue, sans jamais avoir l'impression de bosser. Le collectif y était pour beaucoup. L'École des Beaux-Arts était envahie, des halls aux greniers, où Étienne et lui avaient entraîné quelques étudiantes.

Un fantôme aux longs cheveux noirs traversa son rêve. Beatrix...

« Alors Phil ? Tu continues ta petite production de gravures ? Viens, je te présente Calixte Méglé, le directeur de la galerie. Champagne ? »

Étienne plastronnait. Il l'aurait giflé.

« Champagne ? »

— Je préfère du Bourgogne, si ça ne t'ennuie pas...

— Aucun souci. Luzja ? »

*Tiens, une belle fille, quand même*, songea Philippe, pendant qu'une beauté blonde aux pommettes marquées lui tendait un verre. La stagiaire Erasmus confinée au rôle de serveuse, probablement... Il s'éloigna pour regarder les dessins. Très réussies, les dernières productions d'Étienne.

Des paysages urbains en noir et blanc, décalés, un peu absurdes aux zones d'ombre inquiétantes comme un décor de Fritz Lang.

*Il a renoncé à ses numéros de surf sur la dernière vague à la mode...* s'amusa Philippe, qui avait connu le peintre adepte de toutes les modes stylistiques exigées par le marché de l'art. *En attendant, lui, il plastronne en Armani pendant que tu râles sur tes notes de chauffage de ton pavillon en grande banlieue...*

« Philippe ! Toi aussi, tu viens voir les survivants de l'Atelier ? »

— Louis... Bon sang, on se le joue “cinquante ans après” ? »

Dégarni, visage creusé, sec, Louis avait été l'un des

piliers de l'Atelier. Philippe ne réussit pas à mettre un nom sur le visage du blond qui l'accompagnait. Il n'eut pas le temps de se creuser les méninges : l'une des tables à tréteaux portant les bouteilles venait de s'écrouler.

Et avec elle, Étienne Solibar, à terre, inconscient.

Tétanisé dans la lumière bleue des gyrophares, Philippe entendit juste le voisin blond de Louis murmurer : « Encore un ! »

Étienne Solibar était mort d'une crise cardiaque. Quelques journaux se lançaient dans l'hagiographie du peintre « révélé » par ses affiches de 68. De quoi exaspérer Philippe, insomniaque, sans comprendre ce qui le perturbait. Ses rêves étaient hantés du souvenir de l'Atelier. Les affiches défilaient dans sa tête, des visages de mêlaient aux figures dessinées. « La beauté est dans la rue », « De Henri IV à De Gaulle un poulet pour chaque Français », « Les frontières on s'en fout », « Laissez la peur du rouge aux bêtes à cornes »...

*Pas à dire, on avait inventé un style... Il en a bien profité ce vieux salaud.*

Il ne s'était rendu à l'enterrement que pour dissiper son malaise. À raison : c'est que le déclic se fit. Louis était là, flanqué de quelques survivants de l'Atelier, dont le blond du vernissage.

« Je me demandais si tu viendrais...

— Moi aussi, dit sobrement Philippe.

— Tu ne l'aimais pas ? lança le blond avec un petit sourire sardonique. « Si quelqu'un t'a offensé, ne cherche pas à te venger. Assieds-toi au bord de la rivière et bientôt tu verras passer son cadavre. » C'est de Lao Tseu.

— Excuse-moi, dit Philippe, interpellé par le tutoiement et la pointe d'accent qu'il n'arrivait pas à identifier. Je sais qu'on se connaît. Tu y étais, à l'Atelier, non ? Mais je n'ar-

rive pas à me souvenir de ton nom.

— Normal. Je suis le Golem », rit l'autre en s'éloignant dans les allées du Père-Lachaise.

*Bon sang ! Les Tchèques !*

Les souvenirs affluèrent. Philippe n'avait fait que les croiser, ces deux étudiants de l'Académie des Beaux-Arts de Prague venus partager l'embrasement d'un printemps qui était aussi le leur. Lui s'appelait Milos, il était sculpteur, et son copain, Frantisek, louchait vers le cinéma d'animation si vivace en Tchécoslovaquie. Les images de l'Atelier avaient passé le rideau de fer clandestinement, eux aussi. Leur enthousiasme face au déchaînement de l'imagination au pouvoir, leur talent d'une autre école, un peu décalé, avait électrisé l'Atelier. Non sans méfiance des plus dogmatiques : une révolution contre un régime communiste, ça restait un peu suspect. De là à voir des infiltrés... Mais à l'Atelier, on était internationaliste et anti-autoritaire, et on leur avait tendu les bras.

Philippe courut rattraper le blond.

« Ça y est, je me souviens. Tu vis en France, maintenant ?

— Je n'en suis jamais parti. Grâce à Louis... Il m'a planqué. Frantisek a eu moins de chance, lui...

— Comment ça ?

— Tu ne savais pas ? Mais alors, pourquoi tu ne l'aimais pas, ce vieux salaud de Solibar ?

— Si on se racontait tout ça autour d'une bière ?

— De vin. La bière, j'ai presque oublié ce que c'est depuis que j'ai quitté Prague et ses cafés pour vos bistrotts et leur pisse d'âne. »

C'était une longue histoire, de celles, classiques, qui voient les idéalistes d'un temps se muer en cyniques. Même si l'éthique austère de l'Atelier interdisait absolument de signer les affiches, le talent d'Étienne n'était pas passé ina-

perçu dans le microcosme des Beaux-Arts et des Arts déco. Et il avait su le monnayer, son faux anonymat ! Jusqu'à ressortir des séries de sérigraphies d'époque, signées, cette fois, et qui s'étaient vendues comme des petits pains. Ça l'avait lancé. La suite était connue...

« Ce n'est que ça ? »

L'expression amère de Milos alerta Philippe. Le petit déclic qui le décida à poser la question qui le taraudait.

« Qu'est ce que ça voulait dire, l'autre soir, au vernissage, quand tu as dit : "Encore" ? »

— À part Louis et Étienne, tu avais gardé des contacts avec d'autres anciens de l'Atelier ?

— J'ai vécu à la campagne, pas mal bougé. Pierrot est mort, Alex aussi... Beatrix, je n'ai jamais su.

— Beatrix, je peux te dire où elle était. Avec moi. On s'est mariés juste après pour que je puisse rester, quand les salauds ont emmené Frantisek...

— Quoi ? »

Un rictus amer déformait le visage de Milos.

« Tu ne te souviens pas de l'arrivée des CRS ? »

— Si, mais ils n'ont rien trouvé. Ces cons cherchaient de l'offset et on se barrait avec les cadres de sérigraphie...

— Ils n'ont rien trouvé, mais ils en ont emmené quelques-uns en garde à vue. Frantisek en faisait partie. Il a été expulsé quelque temps après. Pour se faire serrer par le régime dès que le Printemps a été écrasé et crever d'un cancer en taule dix ans après. Y en a à qui son expulsion a bien profité. Pas pour trop longtemps, remarque...

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Regarde la liste des morts de l'Atelier... »

« On y va, papa ? »

— Tout de suite. Philippe, c'est Luzja, ma fille. Et celle de Beatrix. »

Elle était entrée dans le bar en trombe, cliquetant des hauts talons. Philippe dévisagea cette tornade blonde en manteau rouge vif. Les pommettes, la peau parfaite... La jolie stagiaire de la galerie.

Les deux nuits suivantes furent longues. Ancien révolutionnaire devenu anarchisant pépère, Philippe était conservateur sur un seul point : les papiers et les dessins, qu'il gardait en bloc sans être ordonné pour autant. Toussant à force de gober la poussière, il examinait les photos de l'Atelier, les affiches conservées, les esquisses jamais réalisées...

*Bon sang !*

Soucieux de discrétion, les deux Tchèques n'apparaissent pas souvent sur les photos. Mais là, c'était bien Fran-tisek, penché sur une série de maquettes. En face, Milos achevant un dessin. Des maquettes qui n'avaient jamais été imprimées, mais qu'il connaissait bien. Toutes. Trop bien. Et ce dessin, il l'avait revu très récemment.

« Yen a à qui son expulsion a bien profité... »

« Encore un ! »

Non, ce n'était pas possible, c'était trop gros...

Il se décida pourtant à appeler Louis au matin.

« Dis, ça a remué des souvenirs, l'enterrement d'Étienne... Je n'étais pas là pour ceux de Pierrot et d'Alex. Ils sont morts comment ?

— Alex est tombé d'une falaise, en mai 88. Pierrot s'est viandé en moto dix ans plus tard. Pourquoi tu veux savoir ça ?

— L'impression que toute ma jeunesse fout le camp, balbutia-t-il.

— Ça fait un bon moment, ricana Louis au bout du fil. Pour la mienne, c'est juin 68, exactement. »

Philippe n'avait pas eu le courage de demander les détails.

« Putain, que faire ? », comme disait le vieux Vladimir

Ilitch...

L'après-midi était bien avancée quand il sonna à l'adresse que Milos lui avait laissée.

« Je me doutais que tu viendrais.

— J'ai retrouvé ça, dit Philippe en balançant la photo. Pourquoi tu n'as rien fait ?

— J'avais quitté Prague clandestinement, j'étais ici sans autorisation de séjour, alors me plaindre qu'on nous avait piqué des boulots qu'on ne signait pour les revendre quinze ans après ? Je n'étais pas pressé de goûter aux camps tchèques !

— Mais après la chute du mur...

— Tu crois qu'on m'aurait cru une seule seconde, face à la parole du grand Solibar ?

— C'est pour ça que tu l'as tué ? »

Il s'attendait à tout, sauf au rire énorme qui secoua Milos.

« Tu crois vraiment que j'ai tué pour des carrières faites sur des dessins piqués ! Décidément, toi aussi, t'as bien changé depuis l'époque où on vomissait les marchands...

— Pierrot, Alex, et maintenant Étienne... Les trois qui ont fait du fric sur vos dessins, ça se voit tout de suite. Tu veux me faire croire que c'est des accidents ?

— Le Golem a juste vengé Frantisek. Pourquoi crois-tu qu'il a été arrêté ce jour-là et expulsé ? Tes petits camarades nous ont vendus. Vu ce qu'ils y ont gagné, il n'y a pas d'autres mots. Pour le fric, et parce qu'ils ne me pardonnaient pas de leur avoir soufflé Béatrix. Bon, maintenant tu vas faire quoi ? Aller chez les flics ? »

De rage, Philippe lui balança son verre de bière à la gueule.

« On n'a pas tous changé, figure-toi ! Pas au point que je joue les collabos de la flicaille parce que t'as éliminé

deux salauds. Pour le troisième, je suis curieux de savoir comment tu as fait... »

Cette fois-ci, il ne l'avait pas vue se glisser silencieusement dans la pièce.

« Facile, ronronna Luzja. Je servais les verres. Juste une dose de digitaline. »

**LE COMMISSAIRE**  
Gérard Streiff

*« Nous ne voulons pas d'un monde où la garantie de ne pas mourir de faim s'échange contre la certitude de périr d'ennui. »*

*Inscription sur la façade du Palais universitaire de Strasbourg, mai 1968.*

Cléo, longue fille pâle aux cheveux ras, portait ce jour-là un short rouge et des espadrilles. Elle regardait au loin la vague ondoyante qui occupait tout le boulevard. Mais elle ne prêtait pas vraiment attention au défilé gaulliste qui s'avavançait lentement depuis la place des Vosges. Cléo pensait à Bégo.

Elle était assise sur les marches du Palais universitaire, au milieu d'un groupe compact d'étudiants qui avait l'air d'être au spectacle. Seul Bégo était debout, tel un général qui jugeait le rapport de forces. Et celui-ci était de l'ordre de dix contre un, carrément, en faveur du cortège.

Bégo (Begovski dans le civil) en imposait. Pas par la taille, il était plus petit que Cléo par exemple, mais par sa dégaine, un visage volontaire à la Nougaro, une touffe de cheveux noirs cascadeant sur ses épaules. Il ne quittait jamais une longue veste de cuir sombre. Tout le monde le

surnommait « Commissaire », une allusion sans doute aux petits chefs bolcheviks d'antan.

C'était un redoutable orateur, Bégo, malgré sa manie de commencer chacune de ses interventions par un rituel « Tant il est vrai, camarades » tout à fait inutile. Bégo avait aussi une réputation de séducteur, Cléo le savait, elle pensait même qu'il était du genre prédateur. Pourtant ce type l'attirait, son calme, sa gestuelle, même son espèce d'arrogance lui plaisaient. Elle s'en voulait un peu, mais pas trop.

Les gaullistes et les étudiants étaient à présent séparés par une esplanade, à peine l'espace d'un terrain de foot. La marche, ouverte par les notables, devait bientôt bifurquer, passer devant le monument aux morts qui portait depuis peu le sigle « RÉVOLUTION », prendre à droite, forcément, pour longer les quais de l'III. C'est ce qu'avait annoncé la presse le matin même.

Or, la tête du cortège sembla hésiter. La foule grondait. Des cris s'élevaient : « Le chiffon ! Le chiffon ! » Les plus remontés des manifestants désignaient en effet le drapeau rouge qui flottait sur le toit du Palais U depuis plusieurs jours.

Dans le cortège, très costume-cravates, une douzaine de types, au gabarit de légionnaires, bibis, bombers et jeans, débordèrent sans peine le service d'ordre officiel – qui tendait un simple ruban tricolore à ne pas dépasser ! — et se mirent à courir vers le centre universitaire. Comme s'il n'attendait que ce signal, le reste du défilé suivit le mouvement.

Bégo restait imperturbable, mais un vent de panique parcourut le public des marches. Cléo hésita puis reflua vers l'université, un palais carré de style italien, mais façonné à la prussienne avec une cour intérieure dominée par une verrière et encadrée par des arcades sur deux étages.

Les jeunes gens eurent juste le temps de fermer les monumentales portes vitrées ; les activistes étaient déjà aux pieds de la volée des marches.

Bientôt, de part et d'autre de la baie vitrée, il y eut un bref face à face. Cléo, en retrait, était fascinée par le spectacle de ces assaillants qui rugissaient « Le chiffon ! », « À Moscou ! », face à Bego qui les narguait comme on provoque des fauves en cage. Certains assaillants escaladaient la façade.

Une première vitre explosa. Le bruit résonna de manière tonitruante dans l'enceinte du palais. Une deuxième vitre se fracassa, une troisième, bientôt toute la largeur des portes vola en éclats, pulvérisés à coups de pierres ou de bâtons.

Bego et de rares étudiants firent mine encore de s'opposer aux premiers envahisseurs. Le vacarme était général. Cléo fila sans demander son reste vers les sous-sols. Elle traversa le département de musicologie. Au mur, un slogan : « Il n'y aura plus jamais de professeur ! » D'une salle provenait un air de piano, probablement le premier concerto de Rachmaninov, se dit-elle. Qui était cet extra-terrestre qui pouvait ainsi répéter au milieu du chaos ? Elle longea le couloir de « Théo Pro » et arriva vite à l'extrémité du bâtiment, section « Théo Catho », qui était de plain-pied avec un vaste jardin botanique bordant l'arrière du Palais U.

La jeune femme enjamba la fenêtre et fila sans gloire, mais rassurée, alors que le vacarme croissait dans son dos.

« Le chiffon » fut promptement descendu de sa hampe, mais les manifestants ne s'attardèrent pas dans le Palais, aussitôt réoccupé par les étudiants. Sur le sol marbré de l'aula, on pouvait lire, en grosses lettres capitales noires : « Celui qui parle de révolution sans vouloir changer la vie quotidienne, celui-là a dans la bouche un cadavre. »

Une AG spontanée décida de confectionner une affiche

pour dénoncer l'agression. Cléo, de retour, chercha Bégo. En vain.

Elle se porta volontaire pour le collage. Avec Racine, un étudiant de Lettres. Elle n'avait pas vraiment la tenue adéquate, mais il y avait le feu. On les chargea de s'occuper du secteur de l'avenue Leclerc.

Évidemment ils se firent arrêter par une patrouille de flics alors qu'ils venaient de coller leur première affiche. On les conduisit au commissariat du Wacken. Le lieu était en état de siège ; on les fit d'abord attendre dans l'entrée, puis ils durent emprunter un véritable labyrinthe de couloirs donnant sur d'innombrables bureaux. Ils étaient au cœur d'une ruche, ça criait, ça gueulait, ça s'interpellait. Ils se sentaient entraînés dans une sorte de course sans fin.

Passant devant une des portes ouvertes, Cléo crut voir Bego. Mais déjà on la poussait plus avant.

— Merde, ils ont arrêté Bégo ! dit-elle mezzo voce à Racine alors qu'on les menait dans un bâtiment annexe où on les fit poirotter encore, pour rien, deux longues heures. Le flic qui s'occupa de leur « affaire » n'avait pas l'air bien méchant.

Contrôle d'identité, menace bougonne, n'y revenez plus. On confisqua leur pot, leur pinceau et leurs affiches.

À peine libérés, ils retournèrent au Palais U. La soirée était déjà avancée. Ils tombèrent sur une nouvelle AG, nocturne. C'était la mobilisation H 24. L'aula était noire de monde, la nouvelle de l'attaque du Palais U avait rameuté un peuple fou. Et les infos radio sur les émeutes à Paris, diffusées par haut-parleur, enflammaient l'assistance.

Bego était au micro. Il avait donc pu s'en sortir, lui aussi. Cléo voulut aller le saluer, et plus si affinités, mais la foule était si dense que cela lui fut impossible. L'AG était survoltée et Bego, au mieux de sa forme, « Tant il est vrai, cama-

rades... », proposa l'organisation immédiate d'une manif !

Une idée un peu folle, mais la tension était telle que sa suggestion fut immédiatement et massivement votée. Une manif de nuit, c'était une nouveauté pour Strasbourg.

Le cortège fut aussi fourni que les défilés diurnes des dernières semaines. Il n'était pourtant pas loin de minuit. Les lumières des réverbères donnaient aux manifestants une sorte de solennité blafarde. Tout le monde était étrangement sérieux. Il n'y avait pas l'ombre d'un flic jusqu'au centre-ville.

Cléo entreprit de rejoindre Bégo. La manif avançait vite, ses rangs étaient serrés. Elle ne réussit à s'approcher du « Commissaire » que vers la place Kléber. Il lui avait fallu, pour cela, remonter tout le défilé. Bégo venait de lancer une nouvelle consigne : ériger une barricade. Un glacier et une brasserie avaient eu la mauvaise idée de ne pas rentrer leurs tables et leurs chaises. Tout ce matériel se vit aspirer par les jeunes gens qui fabriquèrent une barricade symbolique, pas très compacte ni très haute, mais une barricade tout de même.

« Contente de te revoir, dit Cléo, une phrase un peu bête qu'elle se reprocha aussitôt.

— On se connaît ?

— Cléo, de Sciences Po.

— Salut. Bégo. On se voit après si tu veux ?

— OK. J'ai eu vachement peur qu'ils te gardent !

— Qui ça ?

— Les flics !

— Pourquoi ?

— J'étais au Wacken.

— Quand ?

— Cette après-midi.

— Pourquoi ?

— Arrêtée pour collage.

— Et alors ?

— Et alors, je t'ai vu ?

— Où ça ?

— Ben, au Wacken !

— Qui ?

— Toi !

— Ben non.

— Non, quoi ?

— Ben, t'as confondu, j'étais pas au Wacken.

— Quoi ?

— J'étais pas au Wacken, je te dis, t'entends, Chloé !

— Cléo ! Mais...

— Je te redis : J'ETAIS PAS AU WACKEN, OK ? »

Bégo était furieux. Il en devenait grossier.

« Et là tu m'emmerdes, carrément. Tu vois pas que j'ai autre chose à foutre !

— Mais Bégo...

— Quoi Bégo ? Quoi Bégo ? Dégage !

Un tumulte s'éleva alors dans les troupes étudiantes. À l'autre bout de la place, une armada de CRS venait de surgir. Les agents chargèrent sans sommation. Les autorités étaient pressées d'en finir. Les flics n'eurent guère de mal à enfoncer les lignes étudiantes. Les chaises, les tables valèrent. Ça courait dans tous les sens. La manif tournait à la dispersion sauvage.

Cléo s'accrochait à Bégo. Pas question de lâcher le bonhomme. Humiliée, elle entendait poursuivre leur échange. Ça faisait un peu scène de ménage sur fond de guerre civile.

Pris dans le mouvement de reflux, ils s'engagèrent ensemble dans une ruelle sombre, l'impasse Krutenau, les pandores aux trousses. Des échauffourées y éclatèrent dans la plus grande confusion.

— Tu me parles pas comme ça, hurlait la fille aux oreilles du « Commissaire », tout en balançant sur les uniformes des moules à kugelhkopf qui traînaient par là.

Surexcité, Bego la saisit par les épaules et la bouscula, elle fit une mauvaise chute.

Peu après, on le vit sortir de l'impasse tenant à bout de bras la grande Cléo, désarticulée.

Au milieu du chahut général, cette apparition suscita aussitôt une même clameur : « CRS SS ! »

La scène impressionna le sous-préfet, qui était aux premières loges cette nuit-là. Il comprit tout de suite le profit qu'allaient en faire les étudiants et prit sur lui d'ordonner aux policiers de cesser leur poursuite et de se replier.

La photo du nain brun et de la géante rouge fera la Une quelques heures plus tard de la première édition des DNA, les Dernières Nouvelles d'Alsace.

PS. On apprit, mais bien plus tard, que le « Commissaire » Begovski, en mai 1968, n'était en fait qu'inspecteur stagiaire au commissariat du Wacken.

**VERTIGE**  
Marie-Pierre Vieu

D'abord une impression de vertige. Eux si grands, et moi si minuscule dans mon siège bébé, installée entre évier et frigidaire à ne rien perdre du spectacle. Je les regarde débattre, la détermination scellée sur leurs visages. J'entends leurs voix aux accents passionnés, le bruit des verres et des tasses qu'ils remplissent puis reposent avec force, comme pour mieux appuyer leurs points de vue. Je suis emportée dans leur tumulte, un tumulte joyeux, qui dans ma mémoire sonne comme un appel à rallier leur cause... Sauf que je suis trop petite pour les suivre. Me voilà d'ailleurs à me perdre dans les effluves de fumée de leurs Gauloises sans filtre. Ils circulent lentement jusqu'à moi et m'enveloppent de leur douceur...

— Vous ne voyez donc pas qu'elle a de l'asthme ?

Ma mère vient de faire son entrée dans la pièce, se portant à mon secours. Tous les regards convergent maintenant sur moi. La discussion s'est tue. Oui, ils me voient ! Un instant, je deviens leur unique centre d'intérêt. Les cigarettes sont écrasées dans le cendrier. Ils me sont solidaires. Une pause encore... Le temps semble suspendu et la révolution perdue de vue, ajournée. Encore quelques secondes

ainsi, puis une question fuse : « On se retrouve à quelle heure ? » Une autre suit : « Et sur les droits syndicaux, ils vont lâcher ? » Les échanges reprennent alors leur cours comme si de rien n'était. Ils portent maintenant sur le dur : l'augmentation des salaires, l'abaissement des quarante-six heures hebdomadaires, les congés annuels, la grève, les interrogations sur la reprise, les gars, l'après...

Le nuage de fumée s'est fait dense, et j'ai de plus en plus de mal à les saisir. Ils s'éloignent, deviennent bientôt hors de portée. Je suis larguée, décroche de leur avant-garde éclairée, naufragée involontaire. Au secours, papa, je suis en train de te perdre...

Mai de cette année 68. À presque quarante ans et n'étant ni Sartres ni Aragon tu n'as aucune envie de te mêler à l'effervescence étudiante. Tu as hérité de ta vie cheminote une retenue vis-à-vis des intellectuels, inclus les intellectuels en formation. Je te revois reprocher à maman d'être dans un syndicat corporatiste, et tu resteras toujours sceptique à l'égard des mobilisations enseignantes. Même la création de la FSU ne te satisfera pas pleinement. Après Cathie, quant à mon tour je me mettrai à débrayer les amphis, tu me soutiendras, bien sûr, parce que tu m'aimes et que tu crois à la lutte sociale, mais tu t'appliqueras cependant à me montrer que tout se joue dans le rapport capital travail... Il n'en va pas mépris, cela tient plutôt à de la timidité, à l'impression que tu touches ici à des domaines réservés qui te restent largement inconnus. Que tu juges pour une part hostile, très certainement ! Pourtant tu as appris à écrire, tu prends le temps de préparer tes interventions en les rédigeant minutieusement, aujourd'hui syndicales et demain politiques. Tu ne comptes jamais sur la spontanéité. Tu lis et investis également dans les livres d'histoire, les romans. Plus XIX<sup>e</sup> que contemporain. Plus Dumas et Hugo que

Malraux et Camus. Davantage Zola. Je plaiderai pour *Au bonheur des dames*, mais ce sera toujours *Germinal* et *La Bête humaine*.

La CGT n'était pas inscrite dans ton ADN d'enfant du quartier du Foirail. Au tout début de la guerre comme beaucoup d'autres, tes parents t'ont évité les restrictions et la faim en t'envoyant dans la campagne environnant Tarbes. Dans ta famille, on côtoie l'action catholique, la conscience ouvrière viendra après. Elle s'immiscera dans ton existence à la faveur de rencontres avec d'anciens résistants, des camarades aux chemins de fer. En 1947 pourtant, il y a cet épisode à Choisy qui aurait pu t'immuniser à jamais du militantisme. Tu y es apprenti alors qu'une grève éclate. Une lutte dure comme cette époque d'immédiate après-guerre, laissant peu de place à autre chose qu'à l'affrontement social. Un soir, avec les autres apprentis, vous avez l'estomac et le moral dans les chaussettes, et vous décidez de faire le mur pour vous acheter à manger. Au moment de réintégrer les ateliers, vous vous trouvez pris en sandwich entre les cheminots grévistes et la police, poursuivis par les seconds, mais tenus pour « des jaunes » par les premiers. En quelques minutes, tout s'enchaîne, vous êtes jugés et condamnés à mort. Tu n'as pas vingt ans ! Cela aurait été bête de mourir pour un motif aussi mince, mais on en a vu d'autres. Ce qui vous sauve, toi et tes potes, c'est la main divine d'un responsable du Comité central : une entrée dans la cour des grands que tu n'as jamais oubliée...

24 mai, Tarbes. Je n'ai pas en tête le moindre souvenir de cette soirée-là, les premiers que j'ai de toi se situant aux confins des années 73-74, quand tu roules au volant d'une DS blanche. Je t'imagine donc, avec de faux airs du Montand, des « routes du Sud » de Losey. Je sais que c'est anachronique, mais je m'en fous, ça me plaît ainsi. Donc acté et continuons.

Tu es devenu responsable de la CGT des cheminots. Eux disent que tu es inflexible, d'autres lui préfèrent le mot rigide. Dans leurs bouches, ça se veut insultant, mais au fond, tu le tiens pour un compliment, car tu n'es pas quelqu'un qui badine avec l'engagement. Les jours passent et l'action s'est intensifiée avec la grève générale du 13 mai. Depuis le 17, après Achères et Montrouge, c'est l'ensemble des cheminots de la région parisienne qui ont débrayé. Le mouvement s'est propagé à travers le pays. On a acheminé les derniers passagers, les enfants, les vieux, les pèlerins, et puis, ici comme partout, on a stoppé les machines. Tout est paralysé : La Ceraver, Morane Saulnier, Alstom, l'Arsenal, le dépôt.... Nous sommes vendredi, et tu sais que ce week-end ne sera pas comme les autres. En début d'après-midi, Daniel Cohn-Bendit a été expulsé et remis aux autorités allemandes. Tu n'as peut-être pas encore l'info, mais je suis convaincue que cela ne va pas t'émouvoir. Tu n'aimes pas beaucoup les parleurs, encore moins les agitateurs. De Gaulle a choisi aussi de s'adresser au pays aujourd'hui. Depuis la Roumanie, il évoque les « nécessaires mutations » et demande à la population française de lui donner quitus moral et référendaire pour les accomplir. Le plébiscite de trop, qui lui sera refusé. Les temps changent et il devient obsolète. Lui non plus, tu ne le regretteras pas. Tu n'as pas digéré la Constitution de 58, tu n'as pas la culture du pouvoir autoritaire et personnel.

Je vous regarde tous. Je ne parle pas encore, mais fais déjà corps avec vous. Vos regards sont fatigués, on y lit de l'inquiétude. De la détermination, de la colère comme me le racontera André Duhau. Même les yeux bleus de Lombard semblent moins rieurs que d'habitude. J'ai une boule au ventre. Je sens bien moi aussi qu'on est sur un moment de bascule. Lundi 27, on scellera rue de Grenelle

un premier compromis. Pourtant, tout ne sera pas fini, au contraire. Tu t'es rarement épanché sur ces jours et ceux qui suivent, sauf pour dire combien ils ont été difficiles. Tu y laisseras trois kilos, hériteras de suées nocturnes et de quelques crises d'angoisse, surtout quand il s'agira de reprendre le travail.

Quelques années après, je te surprendrai à parler de 1789 et de la mort du Roi, expliquer sans états d'âme que tout processus révolutionnaire engendre violences. Pour l'heure, c'est de la grève qu'il est question ; d'hommes et des femmes qu'on ne veut surtout pas envoyer dans le mur, et là, il s'agit bien d'autre chose...

Étiez-vous vraiment face à une situation prérévolutionnaire ? Êtes-vous passés à côté de la possibilité de changer la société ? Ce rendez-vous a-t-il été pour toi un rendez-vous réussi ou manqué ?

Ces questions que je t'ai posées, tu n'y as jamais répondu.

Longtemps du coup, je n'ai appréhendé 68 qu'au travers de ceux qui en ont fait leur identité sociale, que ce soit dans la presse, l'art ou la politique. Dans leurs discours, tu es devenu invisible. Le mai des ouvriers et des syndicalistes s'est dissous dans celui des jeunes et des étudiants, les libertaires prenant le pas sur la société avant que la finance ne prenne le pas sur eux Khouchner assurant l'intendance de la solidarité internationale et du droit d'ingérence, July s'arrogeant la veille médiatique et BHL la censure du bien penser, Mitterrand sachant surfer sur la vague et se rendre incontournable. Même Krivine ajoute un révolutionnaire à son communisme, comme si le tien ne l'était pas assez...

Moi, je grandis rivée à ma chaise bébé et me demandant à quel moment nous pourrions prendre notre revanche.

Vingt ans, trente ans, quarante ans, quarante-cinq ans, 2018. Il y a eu des victoires, certes, du rire, mais pas que... Aujourd'hui, ce ne sont plus seulement les mobilisations

salariales, mais tout l'esprit de mai qui se retrouve sur le banc des accusés et qu'il s'agit d'expurger. Pour la commémoration de ce cinquantenaire embarrassant, Macron a donné le ton. Nous n'avons plus vraiment d'utopies et vécu trop de désillusions. Sûrement compte-t-il assurer la mise en bière de ce symbole de la lutte comme il a présidé aux funérailles nationales de Johnny. Même Dany vaut mieux que cet enterrement de classe affaires qui lui est réservé, et Catherine Millet a eu beau déconner à pleins tubes sur *#MeToo*, elle a suffisamment écrit sur le plaisir et la jouissance féminins pour qu'on la sauve des griffes de cet amoureux du taux de croissance.

Le combat social se poursuit et se confond maintenant avec celui pour les libertés. Et moi papa, je continue à aimer les manifs, passionnément, avec les cheminots comme tous ceux pour lesquels la lutte continue...

**DE MAI 68 À LA MALADIE  
SÉNILE DU MACRONISME**

Maxime Vivas

Dans les années soixante, je triais des lettres dans le centre de tri Paris Brune, dans le XIV<sup>e</sup> arrondissement. Mes camarades avaient eu l'idée saugrenue de m'élire secrétaire de la section syndicale CGT qui comptait plus de quatre cents adhérents. Après avoir oublié d'être présent à quelques réunions que j'avais moi-même convoquées et à des délégations auprès du chef de Centre que j'avais sollicitées par des lettres dans lesquelles j'avais pesé chaque mot, j'en vins à la conclusion que je n'étais pas *the right man in the right place*, comme auraient dit les chanteurs de l'époque, parfaitement anglophones puisqu'ils portaient volontiers des noms yankees. Quand j'émis l'idée d'une démission de mon poste, mes camarades convinrent, avec une spontanéité qui me soulagea – et me vexa un peu –, qu'on avait fait une mauvaise distribution de rôle. Me fut confiée alors la responsabilité du journal de section, tâche où je sus démontrer par une certaine aisance de plume que j'étais syndicalement récupérable pour la cause. Mieux : *L'Humanité* avait créé un réseau de correspondants de presse chargés d'écrire des articles sur les luttes sociales qu'ils vivaient. Je postulai.

C'est ainsi que je me suis retrouvé en formation avec une dizaine de bénévoles dans les locaux du journal situé alors sur les grands boulevards, rue du Faubourg-Poissonnière, non loin du Grand Rex, cinéma où des cendriers étaient encastrés dans les accoudoirs des sièges et l'écran malencontreusement placé derrière un brouillard de volutes de fumée. Je vous parle d'un temps où il était interdit d'interdire et où l'on pouvait allumer une clope sans que quelqu'un se mette ostensiblement à tousser à trois mètres de là.

Du premier jour de formation, j'ai retenu ceci : « Vous écrivez votre article. Vous le relisez et vous en supprimez un tiers. Chaque fois que possible, vous l'illustrez d'une photo. Un laboratoire de développement vous est réservé. Demain, apportez vos appareils. Un spécialiste vous donnera des conseils. »

Le lendemain, j'étais venu en cours avec une mallette en skaï noir doublée de feutrine verte. À l'intérieur, un étui de cuir rigide, insérant un Praktica MTL 3, merveille de la technologie est-allemande, flanqué de trois objectifs Pentacon : un normal (1.8/50), un grand angle (2.8/29), un zoom (2.8/135). J'avais étalé cet appareillage sur ma table. Autour de moi, des camarades essuyaient leurs objectifs à la peau de chamois avec des précautions manipulatoires que l'on n'observe habituellement que chez les maîtres verriers de Murano ou chez les démineurs.

Le responsable de la formation arriva, accompagné d'un monsieur timide qu'il nous présenta ainsi :

« Robert Doisneau. »

Doisneau ! Le grand Doisneau s'était déplacé pour nous ! Je vous jure qu'au milieu de tous les mensonges romanesques que je vais peut-être raconter plus loin, cette anecdote est vraie. Il sortit de sa poche de veste un modeste appareil un peu fatigué et il nous montra l'objectif.

« C'est un grand-angle. Dans Paris, je travaille avec ça. »

Discret remue-ménage chez les stagiaires qui rangèrent leurs zooms phalliques. Le coup de grâce, Doisneau nous l'asséna en nettoyant son objectif avec un vulgaire Kleenex. Je ne sais plus ce qu'il a raconté ensuite, mais l'essentiel de sa (magistrale) leçon venait de nous être donné : c'est l'œil et le cerveau qui réussissent la photo, pas le matos de la République Démocratique Allemande (RDA).

Éclata mai 68. À Paris Brune, nous étions un millier de provinciaux que les PTT avaient attirés contre promesse d'un retour rapide *au pays* avec un emploi à vie. En vérité, le séjour durait entre cinq et vingt ans, la paie était maigre, les conditions de logement exécrables et le travail dur : il fallait trier cinq cents lettres par quart d'heure, debout.

Ah ! Mai 68 ! Grève divine ! Enfin un combat commençait. Les salaires seraient amputés, mais la monotonie du tri, l'exaspérante condamnation à vider des corbeilles de paquets, des plateaux de lettres, seraient rompues le temps d'une action fraternelle, librement conduite. La grève nous rendait une fierté perdue : le fonctionnaire se changeait en citoyen. Il n'était plus tenu d'obéir aux claquements de doigts. Il devenait incontrôlable et important. On envoyait des flics pour surveiller le piquet de grève agglutiné autour du brasero. On se sentait forts. Tant que la grève durait, on évitait de nous parler avec morgue, on n'essayait pas d'imposer, on négociait. La grève était le seul vrai bonheur dans ce boulot.

Le pays tout entier s'enfiévrerait. Tous les centres de tri de la Capitale étaient paralysés. Ils étaient situés dans les gares à l'exception du petit dernier, Paris Brune, construit en 1962 sur les boulevards des Maréchaux, entre la porte d'Orléans et la porte de Vanves. Il était facile d'accès pour la presse. Parce qu'il abritait les Cedex de grandes entre-

prises (Courrier d'Entreprise à Distribution EXceptionnelle), son nom était cité dans les publicités. Il était connu de tout le pays. Ainsi, Bernard-Henri Levy, aussi bien renseigné sur lui que sur Botul, voulu le citer en racontant la présence des « brunistes » à l'enterrement de Jean-Paul Sartre en 1980 : « Ces vivants. Ces fantômes. Ces insurgés et ces petits-bourgeois mêlés dans un brouhaha retenu. Ces gauchistes. Cette délégation de mondains, masqués par les drapeaux rouges et noirs des postiers de Paris-Brune. »

*Se non è vero è bene trovato*, disent les Italiens sur ce qui est plausible et possiblement faux.

Donc, un matin, dûment lesté de mon Praktica MTL 3 sur lequel j'avais vissé un objectif Pentacon grand angle (2.8/29), je sortis de ma miteuse chambre d'hôtel de Belleville et je pris le métro pour aller photographier le piquet de grève. Le brasero était allumé sur le trottoir, devant l'entrée du centre. De l'autre côté du boulevard, une demi-douzaine de gardiens de la paix statiques nous surveillaient, envieux, tandis que chez nous grillaient les saucisses et les châtaignes, que le vin coulait dans les verres en pyrex, que les cigarettes s'échangeaient et que, du brouhaha joyeux, émergeaient de temps à autre le premier couplet de *L'Internationale* ou une invitation scandée : « La po-li-ce a-vec nous, la po-li-ce a-vec nous ! » On les voyait sourire. Ce n'était pas des méchants. Souvent montés de province, comme nous, frangins ou fils ou époux d'une postière. Une même origine sociale était séparée par un boulevard, par la nature d'un emploi et par cette damnée trouvaille de Marx pour qui ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être social, mais le contraire. Bref, sans le képi et les ordres reçus, ces pandores auraient bien festoyé avec nous, en frères.

Je réglais mon appareil photo quand « Cerdan », un

manutentionnaire au nez épaté qui n'avait jamais vu de châtaignes de sa vie, pouvait-on croire, en jeta une poignée sur le feu, sans en avoir incisé l'écorce. Napo – un surnom : il était Corse –, qui s'était penché pour retourner les saucisses, fut le seul à recevoir au visage et dans les cheveux la projection des châtaignes explosées. Le seul aussi à ne pas rire. Assez fier de lui, mais homme de mauvais conseil, Cerdan me suggéra d'écrire dans mon article qu'il venait d'inventer « les grenades lacrymogènes bios ». Je me contentai d'attendre que la victime se soit nettoyée, je pris une série de photos, et je fonçai à *L'Huma* avec l'espoir que mon article paraîtrait le lendemain.

En vérité, j'eus du mal à développer mes photos, tantôt trop sombres, tantôt trop claires, et il me resta peu de temps pour figoler l'article. Le lendemain, ô joie ! mon travail était dans *L'Huma*. Quand j'arrivai, tout fier, au piquet de grève, mes amis grévistes ne m'accueillirent pas avec la dévotion due à un collègue qui vient d'écrire dans « le journal de Jaurès », mais avec des sourires narquois. Comme je ne comprenais pas, l'un d'eux me mit sur la piste : « On le saura où ça se passe, ton article ! » Et un autre de le lire à haute voix. J'avais écrit : « Les postiers du centre de tri postal PTT Paris Brune... » Groupes !

Ce fiasco me poussa à un moratoire journalistique et je devins simple spectateur dans les rues de la Capitale, près des barricades et des endroits où les voitures brûlaient, les arbres étaient sciés et les affrontements coiffés par des vols croisés de grenades et de pavés. La presse publiait la photo d'un étudiant de Nanterre qui criait sous le nez d'un CRS casqué. Ainsi fabrique-t-on les idoles. Daniel Cohn-Bendit aimait alors à désigner les communistes par l'expression « crapules staliniennes ». Le 3 mai, Georges Marchais, secrétaire du PCF, un parti qui voyait dans le gauchisme

« la maladie infantile du communisme » (Lénine), dénonça dans *L'Humanité* « les groupuscules dirigés par l'anarchiste allemand Cohn-Bendit ». Par les vertus éternelles des médias de la bien-pensance et de la mal-disance, il fut mille fois affirmé qu'il avait dit « juif allemand » et beaucoup le croient encore aujourd'hui.

Je suis issu d'un milieu social où l'on ne qualifia pas de quantités négligeables le contenu des accords de Grenelle : augmentation de trente-cinq pour cent du SMIG, de dix pour cent en moyenne des salaires, reconnaissance de la section syndicale d'entreprise...

Aujourd'hui, je regarde sans trop de surprise comment « Dany le Rouge », prosélyte bavard du néo-libéralisme économique et financier, a rejoint par un mou glissement le camp d'en face, jusqu'à pérer à une université d'été du MEDEF et à appeler à voter, dès le premier tour des élections présidentielles de 2017, pour un ex-banquier promu et soutenu par les médias des milliardaires.

Hélas, hélas, hélas, cinquante ans après mai 68, une autre maladie sénile fait des ravages en France sous le nom de macronisme !

# **AFFAIRE INCLASSABLE**

Lalie Walker

Ben posa la main sur la couverture du dossier.

Le froid des conséquences de son contenu lui brûla immédiatement la peau. Plus troublant encore, cet étrange calibre qui lui donnait l'impression que son univers, au préalable si parfaitement ordonné, était sur le point de se disloquer.

Une boule se forma dans son estomac, avant de lui obstruer la gorge. Il en déduisit logiquement qu'il avait peur.

Un constat qui le heurta et le dégoûta, le convainquit qu'il ne pourrait plus jamais se regarder dans un miroir sans frémir de honte.

Durant une nanoseconde d'éternité, Ben se sentit très, très mal, puis s'obligea au calme, à la concentration habituelle, quotidienne. Recevable. Avant de générer des pensées cohérentes, stabilisantes.

*OK. Quelque chose cloche.*

Du jamais vu, en réalité.

Or, dans son monde, la réalité était un espace clair, délimité, contrôlé, vérifié, épuré si besoin était, dès l'instant que l'ombre d'un doute s'insinuait. Mais ça ? Ça, c'était une météorite en provenance d'une lointaine planète, dont il ne percevait que la substance extérieure, en redoutant ce

qu'abritait le cœur. Il tourna et retourna l'arme entre ses mains.

*Calibre .68... du jamais vu !*

Ben n'arrêtait pas de se passer et se repasser en boucle ce leitmotiv... *du jamais vu !*

Ni trace de fabricant ni référence. Aucun précédent. Rien. La brutalité du réel qui, tel un trou noir, absorbait toute son énergie – pensée, émotion, doute, rejet, interrogation. Curiosité – d'une incroyable intensité. Ce qui, après tout, était plus que normal étant donné sa fonction au sein du Logiciel.

Premier régulateur. Commissaire comme disaient les anciens, son grand-père ou bien était-ce son arrière-grand-père ?

Si le Logiciel avait lessivé le passé, éradiqué les anciennes méthodes, reconfiguré les directives et livré par palettes entières des kilomètres de réglementations aussi obscures qu'abscondes, le métier réclamait toujours de poser des questions. De s'en poser.

D'où sortait ce calibre .68 ? Qui l'avait conçu et dans quel but ? Mais, surtout, pourquoi Ben était-il le seul à en posséder un exemplaire ?

Les caméras extérieures s'étaient révélées inutiles et Ben soupçonnait qu'on les avait déprogrammées. Pas uniquement celles de son immeuble, mais celles de toutes les rues de son bloc. Quelqu'un voulait qu'il détienne cette arme et ce dossier, mais ce même quelqu'un refusait de révéler son identité... *du jamais vu depuis des décennies !*

Ben avait sollicité des collectionneurs compulsifs, tous répertoriés : aucun n'avait entendu parler de ce calibre. Le mystère était entier – il possédait un flingue que ni les anciens ni les néo ne semblaient connaître. Autre hypothèse : tout le monde mentait, ce que chacun savait être

risqué, ce qui n'était pour autant pas à exclure.

En raison de son serment, de son allégation au Logiciel, Ben avait fouillé, interrogé, déterré, scanné, analysé, ausculté, mâché et digéré les mille neuf cent soixante-huit pages du dossier. Jusqu'à en vomir. Avant de laisser tomber, parce que la tache était immense, surréelle. Absurde.

Si les caméras n'avaient rien enregistré, alors cette affaire n'était ni à classer ni à déclasser. Elle n'existait tout simplement pas. Au contraire de sa peur qui, elle, fouettait son sang, modifiait son rythme cardiaque.

« C'est quoi ? »

Ben ferma une seconde les yeux.

Will se tenait derrière lui. Comme toujours, Ben ne l'avait pas entendu entrer dans son bureau.

« Quoi ? »

— Ce flingue... Tu enquêtes sur quoi ? Pardon, sur qui ? Ben, je n'ai rien vu inscrit à l'ordre du jour. Désolé... »

Ben soupira.

Will passait son temps à s'excuser, mais personne ne savait ce que cela signifiait réellement. Will était un Contrôleur, implacable, dur à la tâche, ancien. On parlait, bien qu'à voix basse, de sa future mise au rebut, mais les affaires se multipliant et les régulateurs disparaissant les uns après les autres, Will demeurait indispensable.

Ce dernier manipulait le calibre .68 comme on autopsie un cadavre.

« Combien de morts ? demanda-t-il avec son habituelle froideur.

— D'après ce dossier, beaucoup, trop... des étudiants, des ouvriers...

— Des quoi ?

— Un commissaire aussi... Lacroix, je...

— Un quoi ? »

Will le regarda droit dans les yeux. Frotta ses iris gris polaire contre les siens, d'un bleu délavé par l'épuisement.

Ben ressentit de nouveau l'envie de vomir. De n'être jamais né. De n'avoir jamais réussi les tests qui l'avaient conduit à ce niveau de responsabilité. Pourquoi, mais pourquoi donc avait-il écopé de ce dossier poussiéreux ? Merdique ! Qui pouvait vouloir le piéger de cette façon ?

« Un commissaire, Will... on appelait ça comme ça, avant... Un régulateur, si tu préfères. »

Will le fixait de ses yeux glacials. Visage lisse d'émotions, non par goût immodéré du contrôle, mais bien parce que ces dernières n'appartenaient pas à son paysage intérieur.

« Pardon, Ben, mais dans quoi tu t'es fourré ? »

Le premier régulateur se dandinait de façon imperceptible sur ses pieds, tandis que Will le disséquait du regard.

« Quelque chose échappe au Logiciel. Ben, où as-tu déniché ce calibre ?

— Devant ma porte. Hier matin. Avec ce dossier... énorme et incompréhensible.

— Empreinte numérique ? Biométrie ? Traçabilité ?

— Rien.

— Comment ça, rien ? »

Ben se sentait de plus en plus mal, comme s'il n'était plus à sa place. Un lieu attribué avant même sa naissance. Un rôle d'une importance capitale, puisqu'il devait anticiper et répondre de toutes les intentions criminelles et contestataires. De toute rébellion envers le Logiciel.

Will pivota lentement sur les talons de ses chaussures inusables, car sans âme. Puis il se tourna vers la porte qu'il ouvrit d'un claquement de doigts domotique. Apparurent deux hommes, uniformisés, révolvérés.

« Je suis désolé, Ben... Emmenez-le ! » commanda Will

de sa voix synthétique. Malgré son immense respect pour Ben, il suivait et appliquait les lignes de code du Logiciel.

Tenant fermement le calibre .68, Will tira une balle dans le genou droit de Ben. Qui hurla et s'affaissa sur sa chaise malgré les liens qui l'entravaient. Qui hurla encore, et se cambra sous la douleur.

« Qui sont-ils ? s'enquit Will.

— Dani... Co... Serg... Jul... suffoqua-t-il.

— J'ai vérifié, Ben, aucune trace des gens cités dans ce dossier. Ni dans les vieilles archives ni dans la Matrice. »

Will lui massacra le deuxième genou. Observa la plaie, les os éclatés, la chair à vif, le sang qui coulait.

« Désolé, Ben. Qui sont ces gens ? Où sont les preuves, les indices, les cadavres ? Pourquoi le responsable des Affaires inclassables est-il en possession d'un tel dossier ? »

La tête lui tournant, Ben se surprit à espérer que son corps allait se décomposer sur place, et que la souffrance le quitterait enfin. Pourquoi lutter ? Pour qui, surtout ?

« Ben, tu me déçois. Pardon, mais tu me comprends, n'est-ce pas ? Soixante-huit, ça ne te dit vraiment rien ? Je croyais pourtant que ton job consistait à veiller également à ce que les anciens activistes ne reprennent pas leurs activités. »

Nauséux de douleur, Ben entendait Will comme au loin. Ne comprenait pas un traître mot.

*Soixante-huit ? OK. Quelque chose cloche vraiment, mais quoi ?*

« Ils sont de retour, Ben, c'est une déduction purement logique. Je m'étonne que tu n'aies pas anticipé ça. Ou bien... »

Ben sentit la peur déferler, incendier ses genoux broyés, foutus. Sans genoux, pas de boulot. Plus d'utilité pour le service.

« Je... pige pas, Will. Qui est de retour ?

— Des fantômes, Ben... Et tu sais bien qu'il n'y a rien de plus dangereux que les fantômes. Toujours à te hanter... Désolé.

— Arrête de t'excuser, Will, merde ! Tu viens de me tirer dessus... de me rayer de la carte... au propre comme au figuré ! »

Will murmura « Pardon » et quitta la pièce. De sa démarche bancale, comme si la gravité terrestre était un éternel problème.

Perdu dans un cauchemar de questions sans réponses, Ben ne l'entendit pas revenir. Une piqûre à la jugulaire le fit sursauter. Puis les images déferlèrent.

Des vitrines éclataient sous les pavés. Des barricades avec, derrière, des flics, et devant, des manifestants. Un corps à corps rageur. Un brouillard de lacrymogène. Des coups de feu. Des cris, des slogans. *Il est interdit d'interdire !* Des couloirs présidentiels vides. Des Unes de journaux enflammées et colériques comme la foule dans les rues, sur les docks, dans les usines. Des morts, des revendications salariales. Des figures politiques et journalistiques qui traverseraient le temps. Avant de disparaître. Oblitérées par la modernité et l'oubli.

« Tu aurais pu... Désolé, tu aurais dû comprendre ces événements, et agir.

— Comment ? Puisqu'on les a effacés de notre mémoire... »

Will ne répondit rien.

Tout le problème était là. Qui avait détruit ces données ? Qui se sentait encore menacé par cet ancien vent de révolte, de libertés revendiquées pour les faire disparaître de l'Histoire ?

« Détache-moi, Will, j'en peux plus... »

— Désolé...

— Putain, arrête d'être désolé ! Tu as séquestré et tiré sur le premier régulateur, comment comptes-tu t'en sortir ?

— Je pourrais t'effacer. »

Ben sentit la terreur couler dans ses veines.

« Ou incinérer ton corps, désolé.

— As-tu perdu ce qui te sert de cerveau ?

— Pas encore, Ben... Pardon. »

Deux balles réduisirent en bouillie la tête de Benjamin Cohen.

Will songea qu'il faudrait lui trouver un remplaçant. Il finirait bien par mettre la main sur le bon numéro, qui ressusciterait les événements liés au calibre .68. Quelqu'un pour qui le mot héritage compterait plus que celui de *Data-Bank*, et qui viendrait réveiller les morts et les consciences. La Matrice en serait ébranlée, voire se désagrègerait, emportant avec elle des milliards de données superflues.

Will émit un bruit, sorte de soupir artificiel.

Il faisait partie de la première génération de robots. Sans doute avait-on voulu par trop le rendre humain, en lui programmant une forme d'idéalisme qui contrevenait à sa condition. Il était au service du Logiciel, certainement pas d'idées révolutionnaires. Quoique...

Will eut une ombre de sourire. Son haussement d'épaules manquait encore d'humanité, mais il s'en rapprochait chaque jour un peu plus.

# TABLE DES MATIÈRES

<b>LA LUTTE DES CLASSES TUE EN MAI</b>	
Diego Arrabal.....	5
<b>RÉGLISSE ET LA CLÉ DE HUIT</b>	
Alain Bellet.....	17
<b>¡ VIVA PARIS !</b>	
Maïté Bernard.....	27
<b>ET TOC !</b>	
Laurence Biberfeld.....	39
<b>FRÉDÉRIC EST RÉALISTE : IL EXIGE L'IMPOSSIBLE</b>	
Antoine Blocier.....	47
<b>L'ANNÉE DU SINGE</b>	
Xavier-Marie Bonnot.....	55
<b>QUAND LES CHIOTS DEVIENNENT DES CHIENS</b>	
Marion Chemin.....	63
<b>COMME AU CINÉMA</b>	
Odile Conseil.....	71
<b>LE GOÛT DU CAFÉ</b>	
Dominique Delahaye.....	81
<b>LA FIN DE LA GUERRE DU VIETNAM</b>	
Martine Huet.....	89
<b>CINQUANTE ANS... DÉJÀ !</b>	
François Joly.....	99
<b>LA GRANDE OBSESSION</b>	
Alain Krivine.....	107

<b>DÎNER DE GALA</b>	
Roger Martin.....	113
<b>CRS LOVE</b>	
Gilles Del Pappas.....	125
<b>MAGASINS RÉUNIS</b>	
Didier Daeninckx.....	135
<b>LE TEMPS DES AURÉLIES</b>	
Catherine Fradier.....	145
<b>VIENS LÀ QUE J'TE CROQUE</b>	
Jeanne Desaubry.....	155
<b>« JE ME SOUVIENS »... DE 1968</b>	
Pierre Gauyat.....	165
<b>LE COUP DE MASSU</b>	
Maurice Gouran.....	179
<b>M'APPELLE PAS « CAMARADE »</b>	
Cloe Mehdi.....	189
<b>LA COLONIE S'ENNUIE</b>	
Jacques Mondoloni.....	197
<b>« JOUISSONS SANS ENTRAVE ! »</b>	
Chantal Montellier.....	205
<b>BUNKER</b>	
Max Obione.....	215
<b>MAIS, 68...</b>	
Jean-Hugues Oppel.....	225
<b>L'HERBE DES MORTS</b>	
Sylvie Rouch.....	233
<b>LE GOLEM DE L'ATELIER</b>	
Valérie de Saint-Do.....	245

<b>LE COMMISSAIRE</b>	
Gérard Streiff .....	255
<b>VERTIGE</b>	
Marie-Pierre Vieu.....	265
<b>DE MAI 68 À LA MALADIE SÉNILE DU MACRONISME</b>	
Maxime Vivas .....	273
<b>AFFAIRE INCLASSABLE</b>	
Lalie Walker .....	281

DERNIÈRES PARUTIONS

DANS LA MÊME COLLECTION ITINÉRAIRES

*Jaizquibel - villa de guerre* de Jacques Brianti

*Marchais* de Gérard Streiff

*Vive le Che* de Jean Ortiz

*J'ai pris des trains dans la nuit* de Nadine Picaudou-Catusse

*Après nous* de Patrick Fort

*Au bord du gouffre* de Claude Mazauric

DANS LA COLLECTION POLAR ROUGE

*Très grand Paris* de Valérie de Saint-Do

*Les morts sont sans défense* de Philippe Stierlin

*N'y voyez rien de personnel* de Diego Arrabal

*Mortelles primaires* polar collectif

*Jour de colère* de Diego Arrabal

*Franco la Muerte* polar collectif

*Rouges les collines de Caracas* de Maxime Vivas

DANS LA COLLECTION POLITIQUE

*Heideger et le golem du nazisme* de Maurice Ulrich

*L'occasion manquée* de Roger Martelli

*Parlons politique* de Maryse Dumas et Robert Guédiguian

*La promesse* de Marwan Barghouti

DANS LA COLLECTION FRANCS TIREUR

*Kerviel, une affaire d'État* de Julien Bayou

*Récits de l'Ovalie* de François Moncla et Olivier Dartigolles

Le catalogue est disponible sur

[www.editions-arcane17.net](http://www.editions-arcane17.net)

ISBN : 978-2-918721-71-0

ISSN : 2606-538X

-----  
Achevé d'imprimé sur les presses  
de Isi-Print en avril 2018

Dépôt légal : avril 2018

Contact : [info.arcane17@orange.fr](mailto:info.arcane17@orange.fr)